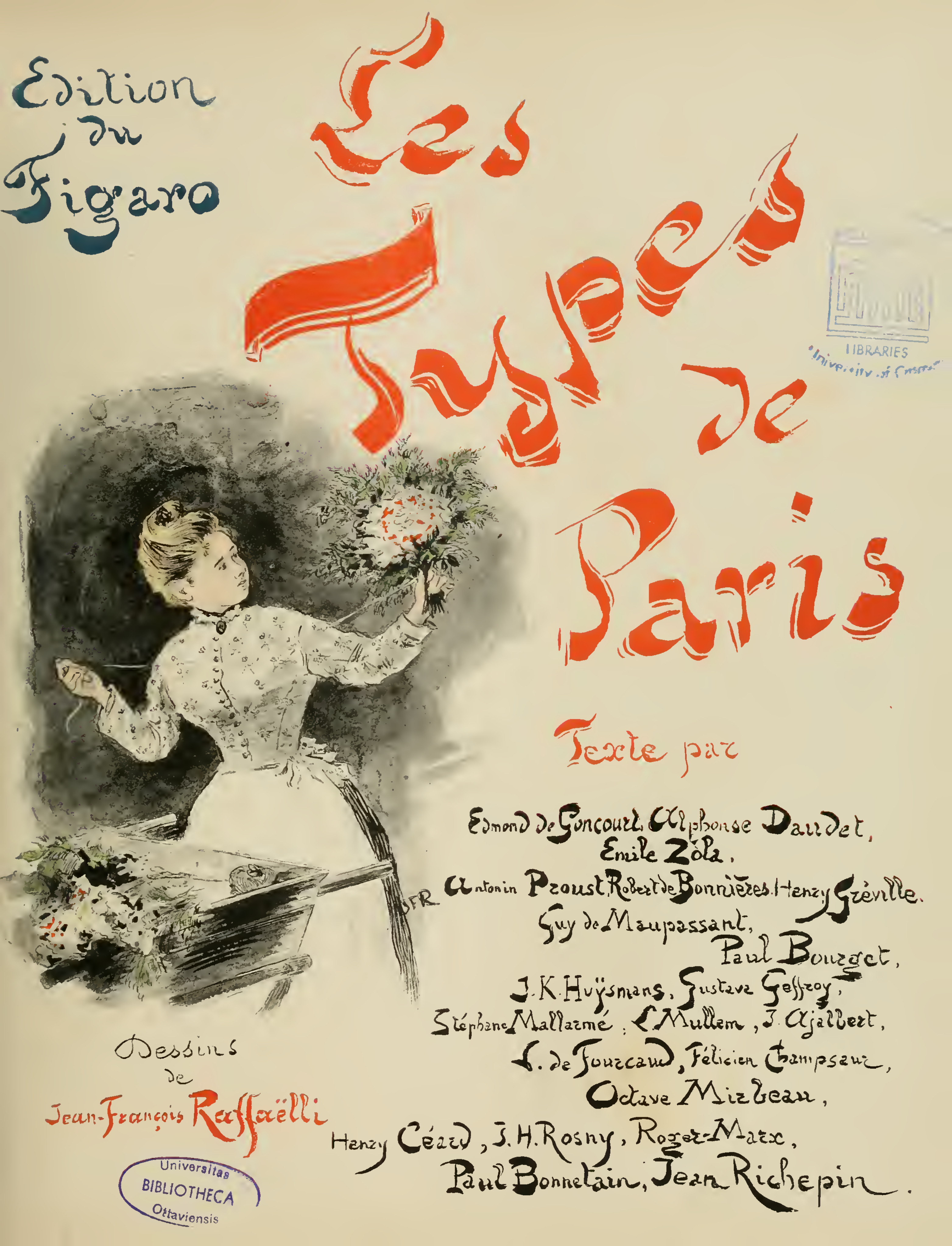







E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

LES

TYPES DE PARIS

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

40 Exemplaires numérotés sur papier des manufactures impériales du Japon.


Edition du Figaro
Les Types de Paris
Texte par
Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet,
Emile Zola,
Antonin Proust, Robert de Bonnières, Henry Gréville.
Guy de Maupassant,
Paul Bourget,
J.K. Huÿsmans, Gustave Geffroy,
Stéphane Mallarmé, L. Mullem, J. Ajalbert,
L. de Fourcaud, Félicien Champsaur,
Octave Mirbeau,
Henry Céard, J.H. Rosny, Roger-Marx,
Paul Bonnetain, Jean Richepin.
Dessins de Jean-François Raffaëlli

JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI



Quelques années après la guerre, je vis apparaître sur le marché plusieurs tableautins signés d'un nom inconnu, mais qui, par la qualité de l'art, s'imposait aussitôt à mon attention. Cela ne ressemblait en rien à la production courante, ne s'appuyait sur aucune tradition, mais procédait, au contraire, par une contemplation personnelle de la nature. Ma surprise fut d'autant plus vive que les nouveaux nous apportent rarement les qualités prime-sautières dans les œuvres de début; presque toujours, ils suivent le doux sentier où les aînés se sont acheminés; ils s'appuient sur leur maître quand ils ne l'imitent pas servilement; il est rare que, dans les arts, on rencontre une note individuelle qu'on n'ait déjà vue ailleurs ou qui n'évoque aussitôt le

souvenir d'un ancêtre. Rien de pareil dans les premières œuvres de Jean-François Raffaëlli. Ce jeune inconnu n'avait pas appris son art selon la formule. Il s'était nourri à la source vive de la nature sans qu'on eût besoin de la lui expliquer. Son œil avait contemplé et son âme avait ressenti à leur façon; pour moi, pas de doute possible, cet inconnu fera son chemin.

On me le montra un jour sur le boulevard; le gars était solidement planté et paraissait bâti pour la lutte aride; ses vêtements modestes me disaient qu'il combattait encore pour le pain quotidien, et le regard fiévreux cherchait à découvrir dans l'inconnu un rayon de gloire; il portait sous son bras un assez gros paquet, ses derniers dessins qu'il allait offrir à quelques petits amateurs avec qui le hasard l'avait mis en relation; il passait de la sorte une partie de la journée, et, le soir, il retournait avec sa recette à Asnières, car au prix où en étaient alors les œuvres de Raffaelli, la vie lui était interdite à Paris.

Peu à peu je sus son histoire tout entière. Ce Français descendait d'une famille florentine, venue à Paris vers la fin du dernier siècle. Rien de la race italienne n'avait survécu en lui. La barbe d'un blond foncé, la clarté du teint et les yeux bleus appartenaient plutôt à la race du Nord. Dès la première rencontre, je me disais que je l'avais déjà vu ailleurs; il avait une grande ressemblance avec un jeune chanteur qui, peu de temps avant la guerre, débuta dans un petit théâtre lyrique au boulevard des Italiens, là où se trouve aujourd'hui le théâtre des Nouveautés. C'était bien cela : le jeune peintre qui se manifestait avec tant de talent était bien le baryton d'hier. Dans la première jeunesse, avec de vagues aspirations vers un art quelconque, doué d'une belle voix, il voulut utiliser ce don pour gagner sa vie, afin de pouvoir faire de la peinture pour son plaisir. Le matin, il allait pendant quelque temps à l'École des beaux-arts; à midi, il chantait dans une église pour un mariage ou un enterrement; dans l'après-midi, il répétait, et, le soir, il jouait la comédie; le tout lui valait cinquante écus par mois.

Après la guerre seulement, il parvint à s'affranchir de toute servitude; il

devint indépendant et pouvait vivre pour son art. Un marchand, qui avait confiance, lui assura quarante francs par semaine et le fit connaitre de quelques petits amateurs. C'était peu d'argent, mais il ne lui en fallait pas plus; il n'avait pas à entreprendre de voyages coûteux pour chercher des motifs de paysage dans les contrées fameuses. La banlieue de Paris le fascinait, et il lui découvrait un côté pittoresque, devant lequel tant d'autres avaient passé indifférents. La berge d'Asnières, les terrains vagues de la banlieue prenaient sous son pinceau des aspects étonnants. Et, par surcroît, il avait là sous la main, du matin au soir, ses modèles de prédilection, les travailleurs et les rôdeurs, les petits propriétaires, les soldats retraités, les chiffonniers et les récidivistes, toute cette population pittoresque de braves gens et de misérables, les ravagés de la vie et les révoltés, les résignés dans les illusions envolées et les indisciplinés qui vivent en hostilité ouverte avec leur temps. Dans tous les éléments à sa portée, Raffaelli puisait maintenant son œuvre : avec un instinct merveilleux de la réalité, il recherchait l'étude des caractères.

Je voulus vers 1879 lui rendre visite, car on ne juge pas bien les hommes et les artistes surtout, quand on ne les a pas étudiés dans leur milieu particulier. Je pris donc le chemin d'Asnières : la maison était humble, mais propre. Dans le salon, quelques meubles bourgeois arrachés au destin et qui faisaient l'orgueil de la ménagère; une petite fille, remarquablement belle, jouait dans le jardin parmi les fleurs. L'atelier était au fond. Avant le peintre, un serrurier l'avait occupé; des murs blancs, un petit vitrage par où le jour tombait d'en haut sur le modèle, un chiffonnier sans ouvrage qui posait moyennant dix sous toute une journée devant cet artiste pauvre.

Mais à ce milieu presque misérable, l'art apportait son rayonnement ; les études, accrochées sans ordre, les dessins, éparpillés sur tous les meubles et même sur le sol, donnaient à ce réduit les proportions d'un musée. La nature était là sous toutes ses faces, surprise par un observateur profond. Raffaëlli avait à ce point pénétré dans les âmes de ses modèles, qu'ils semblaient me

raconter leur vie tout entière : on entendait le ton de commandement de cet ancien capitaine qui, devant deux autres militaires, dessinait avec sa canne des fortifications dans le sable. On pouvait sténographier l'entretien des deux petits bourgeois sur le retour, assis sur un banc de la berge d'Asnières ; on lisait l'accablement de l'humble, glanant dans les terrains vagues le butin de sa journée. On entendait la lourde respiration des deux forgerons échappés à leur dur labeur et qui trinquaient sur le comptoir avec le geste timide d'Hercules ayant conscience de leur force et qui craignent d'écraser les verres dans des mains habituées à de plus lourdes besognes ; on éprouvait un serrement de cœur devant la bonne à qui une vieille rentière acariâtre semble marchander son salaire. Ni parti pris de dégager une idée sociale d'une anecdote, aucune fausse sentimentalité pour appuyer sur la misère, pas la moindre exagération pour affirmer les côtés joyeux de la vie : tout cela était simple comme la nature, s'expliquait, charmait ou émouvait par les seules qualités d'art, par la sincérité du peintre à fouiller les types et à les rendre vivants et palpables pour le spectateur.

Ce fut un cri de surprise chez les connaisseurs quand, en 1884, Raffaëlli exposa pour la première fois une grande partie de ses œuvres sur un seul point. Toujours refusé au Salon, il avait loué une boutique abandonnée, avenue de l'Opéra, et convié la critique à venir le juger. Ce qui frappait maintenant, c'était la variété de l'œuvre de Raffaëlli : il se montrait à la fois dramaturge et vaudevilliste ; il apitoyait le public sur la misère de l'humble et le faisait sourire par les scènes enjouées de la vie parisienne ; il y avait en lui à la fois du Balzac et du Paul de Kock ; il fouillait les caractères jusqu'aux moelles des hommes en même temps que son crayon marquait leurs ridicules de façon joviale. Le peintre, qu'on devinait ému devant les scènes de la misère, n'avait pas renoncé à la qualité nationale, à cette vieille belle humeur française. Autant que ses figures, on était impressionné par ses paysages. Avec des horizons de la banlieue de Paris et les cheminées d'usines qui fument dans l'atmosphère grise d'une journée pluvieuse, il faisait des pages

exquises, du plus beau sentiment, tant il est vrai que la nature est toujours grande pour qui sait la contempler et s'en émouvoir.

Après la critique vint le public, et l'œuvre de Raffaëlli se vendait ; de cette exposition de l'avenue de l'Opéra, l'artiste était sorti plus grand, presque populaire, avec trente mille francs dans sa poche, une fortune pour lui. A ce moment, on pouvait craindre pour son avenir. Le succès et l'argent l'avaient grisé ; il parlait de s'installer avenue de Villiers, dans un bel hôtel plein de tapis et de peluche. C'était la crise qui pouvait le perdre dans une production hâtive pour entretenir un grand train de maison ; le krach arriva à propos pour le guérir de ces chimères. Ce n'était pas le moment de se lancer dans une vie d'aventures, et Raffaëlli retourna dans sa modeste maison d'Asnières, d'où était sorti son renom et qui lui disait que l'estime d'un temps, pour un artiste, est indépendante des sommes qu'il encaisse et qu'il dépense.

Je l'avais suivi depuis ses débuts avec la sympathie la plus vive. Maintenant je le vis à regret s'élancer dans des tentatives littéraires. De ce qu'il étudiait un caractère, il voulut expliquer le *caractérisme,* mot qu'il semblait fier d'avoir inventé, et il s'intitula *caractériste* dans des brochures qu'il fit à Paris et des conférences qu'il organisa à Bruxelles. C'était du temps perdu dans des manifestes inutiles. Un peintre existe par ses œuvres, et quand elles ne s'expliquent pas par elles-mêmes, tous les commentaires du monde n'y changent rien. Il n'était point besoin de ce renfort de littérature pour nous faire apprécier l'artiste et pour nous enseigner qu'il ne s'arrête pas à la surface des hommes et des choses, et qu'il a l'ambition plus haute de fouiller les caractères. Je possède de lui un dessin, rehaussé de toutes sortes de couleurs, qui est peut-être son chef-d'œuvre.

Vous savez comment sont les collectionneurs : ils aiment le changement. Mais, dans les fluctuations qu'ont subies les choses d'art dont j'aime à m'entourer, ce dessin est toujours resté à sa place, et je ne m'en séparerai jamais. Le sujet n'est rien en art; il ne tire sa valeur que de ce que le peintre y ajoute de son âme. Un bonhomme qui peint la barrière de son jardin, ce

n'est pas bien compliqué comme idée, n'est-il pas vrai? Mais dans cette simple figure, Raffaëlli a exprimé tant de choses, que ce bonhomme est devenu mon ami : il me raconte toute sa vie; ses formes robustes, ses mains lourdes et calleuses me disent qu'il a été ouvrier; laborieux et modeste, il est devenu petit patron, et le voici, vers la soixantième année, retiré dans sa maison aux environs de Paris. On ne voit de cette habitation qu'un bout de mur, mais on devine aisément son aspect intérieur, qui doit être modeste comme le jardinet; ici, ce simple de la vie s'est offert le luxe d'un parterre de fleurs chétives mal venues dans ce sol ingrat.

Le bonhomme me conte qu'il a tout fait lui-même; seulement, qu'il est forcé de compter avec ses petites économies : il a d'abord acheté ce terrain abandonné qui ne valait pas cher; ensuite il a fait bâtir et, ancien ouvrier, il a mis lui-même la main à la pâte. Maintenant l'heure lui semble venue de repeindre la barrière ébréchée de son jardin; il tient le pot de couleur d'une main et l'épais pinceau de l'autre; il est satisfait de son œuvre et de lui-même. La vanité du propriétaire se reflète sur ses traits, comme sa naïveté d'avoir atteint à l'idéal caressé pendant de longues années. C'est un être parfaitement harmonieux dans son bonheur; son visage, un peu bouffi d'orgueil, témoigne aussi, par une certaine dureté, que l'égoïsme fatal de la vieillesse ajoute encore à sa félicité. J'ai assez peiné, semble-t-il me dire; que les autres se tirent d'affaire à leur tour; quand j'étais jeune, je trouvais que le partage des biens était mal fait; à présent que je suis propriétaire de cette bicoque, que je considère comme un palais parce qu'elle m'appartient, et que je ne donnerais pas mon parc à moi pour les jardins de Versailles, je vois bien que le vrai mérite finit toujours par triompher.

Tout cela, ce simple bonhomme me le dit avec un mélange d'ambition assouvie et de bêtise triomphante dans l'adulation de soi-même. Avouez qu'un art qui sait exprimer tant de choses en une simple figure est un art particulier de la plus réelle valeur et du plus haut intérêt. Je ferais à Raffaëlli un médiocre compliment en ajoutant que son art est moderne; il est plus que cela : il est humain. Que maintenant le peintre s'attache à des mots et plaide

en *caractériste* la cause du *caractérisme* dans des brochures, c'est une marotte que je lui pardonne. J'aime les artistes ainsi, avec un grain de fantaisie, même de folie douce, pourvu que, devant la nature, ils se retrouvent avec la soumission de l'élève à l'éternel maître.

J'ai esquissé en larges traits l'homme et son art. La vie lui sourit; l'aisance est entrée dans la maison d'Asnières, à présent embellie; à trente-huit ans, il est à l'abri; il compte de belles amitiés parmi les meilleurs de son temps. Depuis qu'il est reçu au Salon, on ne lui a donné qu'une mention honorable, la plus modeste récompense dont peut s'enorgueillir un élève; sans qu'il passât par la filière des médailles, on l'a décoré, et l'on a bien fait. Il était bon que le ruban rouge vînt à cet indiscipliné en dehors de la routine. Je me résume :

Si maintenant on me demande si Jean-François Raffaëlli est ce qu'on appelle un maître, je ne pourrai répondre à cette question qu'en expliquant le sens que j'attache à ce mot. Ce serait trop pour la place qui m'est mesurée. J'aime mieux exprimer d'une façon plus nette mon opinion : Jean-François Raffaëlli est un des artistes les plus originaux de la jeune école; il ne doit rien à personne, comme on dit. Il est lui avec toutes ses qualités et aussi avec ses défauts. Et c'est pour cela qu'il appartient à cette catégorie supérieure d'artistes dont on dit : Il est quelqu'un!

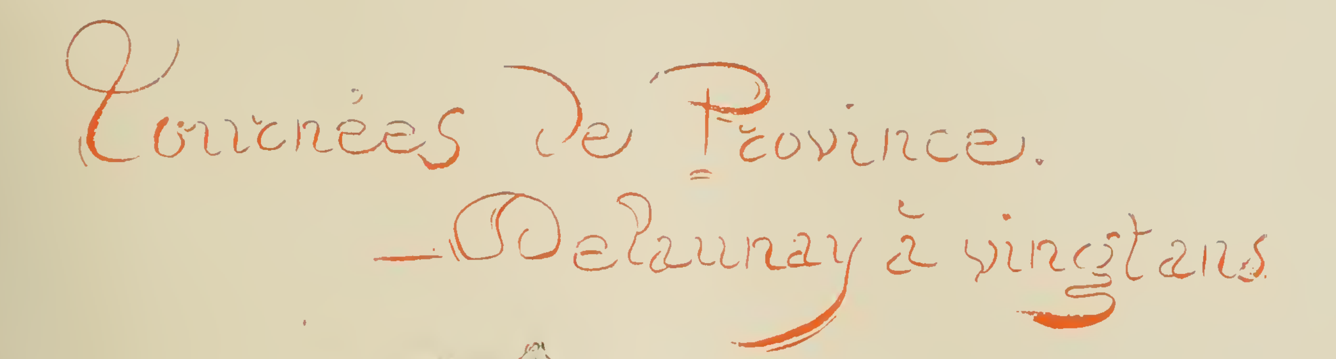
Albert Wolff



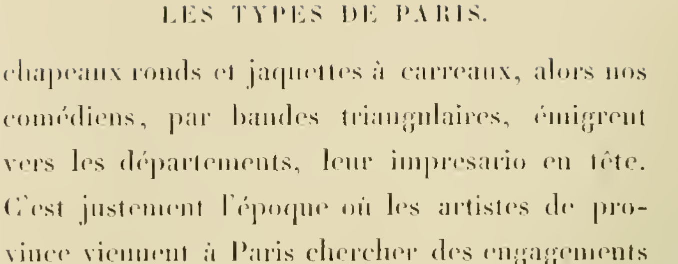
ALPHONSE DAUDET

TOURNÉES DE PROVINCE

DELAUNAY A VINGT ANS



DURANT les grands mois de chaleur, quand l'asphalte du boulevard devient tiède et mou sous la botte, quand on ne voit plus dans les rares salles de spectacle restées ouvertes que des « payants » en tenue de voyage, petits



chapeaux ronds et jaquettes à carreaux, alors nos comédiens, par bandes triangulaires, émigrent vers les départements, leur impresario en tête. C'est justement l'époque où les artistes de province viennent à Paris chercher des engagements pour la saison prochaine. Ceux-là passeront tout leur congé à descendre et regrimper l'escalier moisi des agences théâtrales, repoussant d'abord impitoyablement tout ce qui n'est pas Paris ou une étape vers Paris, trouvant Nancy trop froid et Marseille trop province, puis enchantés, aux approches de septembre, de signer pour Mostaganem ou Sidi-bel-Abbès.

Nos Parisiens, pendant ce temps, vont de ville en ville, enguirlandés de

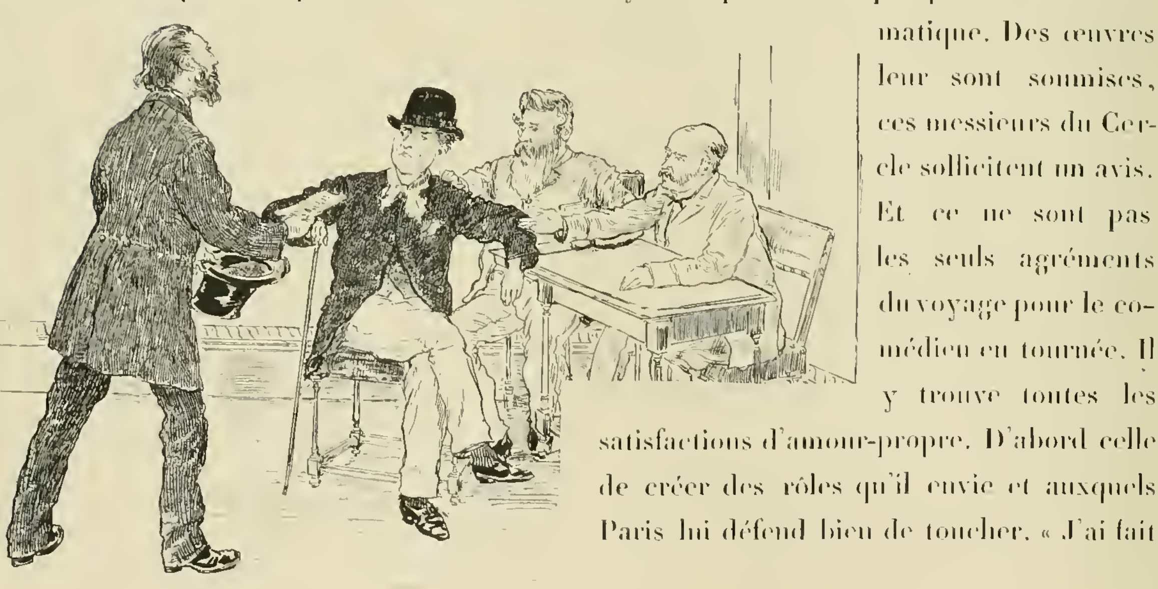


LEUR SORTIE DE LA GARE EST UN ÉVÉNEMENT.

voyantes réclames. Leur sortie de la gare est un événement ; sur le Cours, sur l'Esplanade, on se les montre, on les suit sans la moindre gêne, car on



sait qu'une telle curiosité n'a rien qui les embarrasse et qu'un comédien n'en marche que plus noblement quand on le regarde marcher. Il est rare encore que leur présence dans la ville n'y fasse pas naître quelque vocation dramatique. Des œuvres leur sont soumises, ces messieurs du Cercle sollicitent un avis. Et ce ne sont pas les seuls agréments du voyage pour le comédien en tournée. Il y trouve toutes les satisfactions d'amour-propre. D'abord celle de créer des rôles qu'il envie et auxquels Paris lui défend bien de toucher. « J'ai fait



sangloter tout Cavaillon!... » vous raconte Baron revenant de province, et l'on entend dire à Lassouche : « Si vous m'aviez vu dans le *Vieux Caporal!...* » Puis, que d'étoiles de second ordre passent rapidement de première grandeur sur des scènes où les comparaisons sont absentes ou favorablès! Tel petit nom inaperçu au Gymnase, à la Porte-Saint-Martin, prend ici toute la vedette de l'affiche; et vous pensez si la rentrée dans le rang semblera dure après cette apothéose.



Il arrive aussi que la troupe venue de Paris n'est pas complète et doit se recruter de quelques artistes de l'endroit. Alors c'est charmant. L'« Étoile » se fait bonne enfant, toute petite, donne des conseils, explique le rôle, parfois même promet sa protection pour un directeur parisien, ce qui cause souvent d'étranges désillusions. L'optique est si différente, la lumière de Paris si nette, si impitoyablement révélatrice! On a découvert en tournée, à Bordeaux ou à Toulouse, un jeune premier merveilleux, Delaunay à vingt ans. Le directeur, prévenu, prend le train, voit l'objet, tombe en extase : « C'est ça, mes enfants... tout à fait ça... Delaunay à vingt ans! »

On l'engage, il débute, et le soir même, mais seulement alors, on s'aperçoit

que c'est un « Delaunay à vingt ans » de province, et qu'il le restera toute sa vie.

Que j'en connais à Paris, de ces acteurs destinés à briller uniquement sur des théâtres de décentralisation! Ils devraient s'organiser en troupe une bonne fois, trouver un impresario habile, de très long souffle, et s'en aller pour ne jamais revenir, car ce sont des hirondelles dont personne n'espère, ne guette le retour.

Alph. Daudet



HENRY GRÉVILLE

LES

PETITES MARCHANDES DES RUES



Les petites Marchandes des Rues

La violette! Elle embaume!

Tapissées de branches de sapin, les petites voitures chargées de violettes ressemblent à de minuscules catafalques, enterrés sous les fleurs. Elles roulent lentement, sans bruit, laissant derrière elles un parfum subtil et doux, en harmonie avec le jour gris, l'atmosphère brumeuse, les formes indécises.

Au bout de l'avenue, la masse énorme de l'Opéra s'estompe comme un décor; l'allumeur passe en courant d'un réverbère à l'autre, et le gaz pose un double rang de perles aux maisons massives, étoilées çà et là de lettres d'or.

La petite marchande de fleurs pousse sa voiture d'un pas lent et lassé; dans la brume épaisse, sa voix fatiguée répète aux passants qui vont vite, l'air pressé, le collet relevé, aux passantes qui trottinent sec, les coudes au corps, les mains dans l'imperceptible manchon :

— La violette, elle embaume! A deux sous, la violette!

Ce sont de rudes journées, ces journées de froid tardif! Lorsqu'un joli rayon de soleil a fait éclore partout des milliers de millions de violettes, la moisson parfumée tombe comme une avalanche sur Paris. Cueillie à la bonne chaleur, sous le ciel bleu, elle arrive un matin de brume, un de ces jours de mars où toute la neige de l'hiver ressuscité semble s'être figée là-haut en un grand glaçon qui remplit le ciel.

Il y a trop de violettes! que faire de tout cela?

La petite marchande achète, charge sa voiture à ne la plus pouvoir pousser, car c'est lourd, ces fleurs délicates! et s'en va par les places, par les rues...

Il y en a trop! tout le monde en a, personne n'en veut plus! Et les petites voitures s'en vont tristement remiser dans les faubourgs, toujours poussées par la femme courageuse, qui serre les lèvres et fronce les sourcils en appuyant sur les poignées de bois, dans les rues étroites au pavé cahoteux.

Demain, ce seront les mimosas, qui rempliront Paris d'une



traînée d'or, comme si le soleil de la Provence s'était immobilisé dans les petites boules duveteuses, afin de répandre au loin un peu de sa lumière et de sa joie. Plus tard, ce sera la fête merveilleuse des anémones, puis la griserie des jacinthes, des jonquilles, de toutes les fleurs embaumées qui portent l'ivresse dans leurs parfums. Enfin, en juin, ce seront les roses, par bottes, par brassées, les roses de toutes nuances, dont rien ne fatigue, que rien ne surpasse; et les petites marchandes, comme des prêtresses devant leur autel, entortilleront le fil autour des tiges, avec des gestes rapides et mystiques. Parques de ces vies brèves et frêles, elles rompront le lien fragile avec leurs dents, en secouant la tête, comme si elles accomplissaient un rite mystérieux.

Accorte et polie, avenue de l'Opéra, la marchande de fleurs parlera volontiers à la troisième personne; faubourg Montmartre, elle est plus familière, et vous hèle si vous passez sans regarder sa boutique ambulante.

— Hé, ma petite dame, achetez-moi donc quelque chose!

Si l'acheteuse est jeune et jolie, tout en entortillant le fil autour des fleurs, elle l'appellera peut-être « mon petit chat », sans sortir toutefois des bornes d'une aimable familiarité, et lui donnera par-dessus le marché un œillet, une rose. Dans les quartiers pauvres, elle est plus rude; elle connaît le prix de chaque brin de verdure et sait aussi ce que représente le sou de l'ouvrière qui veut, un beau jour d'été, fleurir son corsage.

C'est par ces rues montantes, grouillantes de peuple, qui s'en vont vers les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, qu'on verra la marchande pousser



à grand'peine sa charretée de petits pots de fleurs : résédas, géraniums, rosiers nains, qui font une forêt en miniature, et, aux jolis matins de mai, capucines, liserons, cobéas, qui encadreront les fenêtres des hautes maisons à l'aspect sordide, où le grand luxe est de suspendre une petite boule argentée entre deux rideaux de plantes grimpantes. Dans le miroir baroque et menteur de cette boule, les passants en bas, les nuages en haut, tourneront, tourneront toujours aux yeux de l'ouvrière qui lève les yeux et rêve, comme si l'univers, rapetissé pour elle et rapproché de son humble condition, s'était concentré dans le cadre étroit de la fenêtre.

*
* *

— Des choux, des poireaux, des carottes! La hollande, la nouvelle, à cinq sous le quart! Pois verts, pois verts!

La voix éraillée de la marchande de légumes monte aux étages supérieurs des maisons; on se penche à la fenêtre, croyant voir un homme... Point! c'est elle. Coiffée en marmotte d'un madras déteint, affublée d'un tablier qui n'est plus d'aucune couleur, elle empoigne ses légumes comme s'ils étaient des criminels, et elle un gendarme. D'un geste brusque elle happe les carottes par les cheveux et vous les met sous le nez; dans les feuilles vertes d'un chou-fleur, elle enfonce le couteau, comme un sacrificateur dans les flancs d'un agneau; sous sa main vigoureuse, les pommes



de terre tombent dans le « quart » de bois avec un bruit de grêlons; elle bouscule les pâles navets effarés pour retrouver ses poids, et n'a d'égards que pour le papier, le précieux papier, dont elle achète le moins possible et qu'elle ménage comme si c'était de la soie.

Enfin, le coup de feu est passé, plus de femmes affairées dans la rue; voilà onze heures et demie qui sonnent, les enfants sortent de classe partout. La marchande, debout depuis quatre heures du matin, au lieu de s'asseoir, s'accote entre les poignées de sa petite voiture soigneusement calée, à l'ombre en été, l'hiver au soleil, pas trop loin de la maison d'école, et cherche, dans un panier suspendu en dessous, un morceau de pain qu'elle mange lentement sur le pouce, bouchée par bouchée, avec du fromage.

De petits pas pressés retentissent sur le trottoir, scandés par le rythme des talons de galoches en bois, et l'enfant vient s'abattre contre l'épaule de sa mère

— Bonjour, m'man!

Il est coiffé de la casquette bleue à palmes brodées, ce gamin; blonds ou bruns, plats ou frisés, ses cheveux sont bien tenus et sa blouse n'a pas un accroc. Elle est si pauvrement vêtue, la marchande, qu'on ne saurait indiquer l'âge même approximatif de son jupon éraillé, rapiécé; mais lui, l'enfant, est proprement habillé et va à l'école.

— C'est que je ne veux pas qu'il ait à rougir de sa mère! dit-elle fièrement.

Elle regarde son fils d'un air à la fois orgueilleux et bourru.

— As-tu déjeuné?

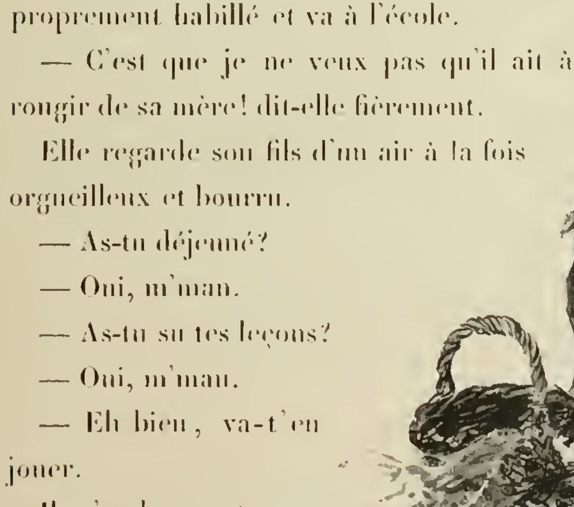
— Oui, m'man.

— As-tu su tes leçons?

— Oui, m'man.

— Eh bien, va-t'en jouer.

Ils s'embrassent, sans enthousiasme maladif de



la part de la mère, sans tendresse exagérée du côté de l'enfant, tout simplement, comme des gens qui s'aiment bien, à la bonne franquette.

— C'est que je ne le vois pas le matin, explique la marchande à l'acheteuse fourvoyée à cette heure, où l'on n'achète point. Il dort encore quand je m'en vais à la halle : aussi il vient me dire bonjour avant d'aller jouer.

C'est tout simple, n'est-ce pas? Pourtant, qui pourrait dire le nombre de ces enfants bien tenus envoyés à l'école par les petites marchandes des rues? La statistique n'en fait point mention; il faut pour les connaître l'œil curieux et fureteur de la promeneuse matinale, et ce sont des choses qu'on ne rencontre pas sur le chemin du bois de Boulogne.

On n'y rencontre pas non plus la marchande de poisson.

Celle-ci s'en va fièrement, le panier au bras, le nez au vent, prête à jeter son cri : « Merlan à frire, à frî-ire! » avec le hoquet terminal qui ressemble au sursaut d'un individu frappé par derrière d'un coup de pied imprévu, pendant qu'il pérore.

Libre vie, et bohème, et sans souci, que celle de la marchande au panier! Elle va, flânant par les rues, s'arrêtant aux portes, tourmentée d'une seule crainte, celle du sergent de ville, qui la pourchasse et en fait à de certaines heures une sorte de Juif errant en bonnet de linge.

Point de lourde voiture à pousser et à ramener au logis, point de grosse mise de fonds qui représente un désastre, si la marchandise est fragile (le merlan est très fragile). Quelques francs de poisson tout au plus, et l'on finit toujours bien par les vendre. Mais il faut être adroite et savoir, au premier coup d'œil, distinguer la cliente étourdie ou confiante à qui l'on peut vendre cher la crevette avariée, sans qu'elle s'en aperçoive, celle à qui l'on affirme et persuade que le merlan est d'autant plus frais qu'il est plus mou.

Avec la marchande de poisson à la voiture, de tels hasards sont moins à craindre. D'abord elle a sa place fixe où l'on est sûr de la retrouver à telle heure du jour, et si prête qu'elle soit à se prendre de bec avec quiconque, elle a sa situation à ménager; ce n'est pas une voyageuse comme cette vaga-



LA CUISINIÈRE AU MARCHÉ

bonde de marchande au panier, qui lui inspire le dédain le plus justifié, celui des gens établis pour les nomades.

Celle-là a le verbe haut, le parler bref; le marchandage est court : c'est à prendre ou à laisser. On prend ou on laisse en effet, suivie, si on laisse, d'un regard méprisant, plus acéré que les paroles. Si l'on prend, la paire de soles ou de maquereaux est vite éventrée; les ouïes d'un rouge vif disparaissent sous les doigts agiles de la poissonnière, l'objet vous est remis dans un papier succinct, avec un : « Voilà, ma belle! » que n'accompagne aucun sourire. Soit disposition naturelle, soit gravité acquise, la marchande de poisson est sérieuse et n'a que peu de goût pour la plaisanterie.

Grave aussi, mais plus soignée, la marchande d'oranges à poste fixe. Elle possède un petit tabouret, voire une chaise, sur laquelle elle trône, présidant aux ébats des gamins sur les tas de sable, à la porte des théâtres, Gymnase, Ambigu, Comédie française. Elle illumine son étalage, le soir venu, au moyen d'un cornet de papier rouge, enfermant une bougie, et pendant l'entr'acte, les habitants du paradis s'amassent autour d'elle, attirés par son fanal comme des papillons. Elle est rarement jeune, mais elle a parfois été jolie; qui pourrait dire quels revers ont amené certaine de ces marchandes à vendre des oranges devant le théâtre où elle a jadis arpenté les planches... dans la figuration! Elles ont la peau ridée, grenue

comme celle des fruits qu'elles vendent; le reflet des pommes d'or colore leur visage d'une nuance fauve, et leurs doigts raidis cherchent péniblement la monnaie dans la grande poche ballante à leur ceinture... Vieilles, les marchandes d'oranges, et vieilles, les marchandes de petits gâteaux.

Celles-ci vaguent aux abords des squares, offrant aux gamins un goûter improvisé. Pourquoi se promène-t-on, quand on vend des gâteaux, et se tient-on assise, quand on vend des sucres d'orge? Les arcanes mystérieux des conventions sociales régiraient-ils aussi par des lois secrètes les sucres d'orge et les petits gâteaux?

Elles sont âgées, décrépites parfois, et leur bouche plissée n'a plus de sourires pour la joyeuse marmaille qui tourbillonne autour d'elles; le contact de cette gaieté enfantine remue-t-il en elles des amertumes cachées, ou est-ce simplement que le poids de la vie est tombé très lourd sur leurs épaules, pendant que la neige des hivers s'abattait sur leurs cheveux? Achetez des petits gâteaux, achetez des oranges, des lacets de bottines ou des épingles aux vieilles femmes dont la mort est si prochaine, et qui, par tous les temps, patientes, muettes, accroupies au seuil des maisons riches, attendent que la fantaisie de votre regard leur permette de dîner ce soir.

Sous les portes cochères, dans certaines rues populeuses, la marchande de dentelles et de rubans regarde d'un œil d'envie les heureuses commères qui circulent. Elle ne voit ni la lourde voiture ni le panier qui tire le bras, elle ne songe point à la fatigue de l'appel rauque, souvent réitéré; elle ne pense qu'à une chose : Celles-là bougent, se démènent, alors qu'elle s'ankylose sur sa chaise basse, les genoux remontés, les pieds sur sa chaufferette, les mains dans ses manches, en manchon, comme un chat qui ronronne.

Heureuse quand ses moyens lui permettent de s'acheter un paravent! N'allez point rêver de paravent japonais, en léger papier, élégant et gai, avec des cigognes aux ailes déployées, au milieu des fleurs de pêcher d'un éternel printemps! Le paravent de cette marchande est un meuble sérieux, presque un immeuble, scellé au mur, de peur des convoitises nocturnes. Bâti sur une forte charpente, car il doit supporter les rafales et les assauts de l'hiver, il

replie sur lui-même ses replis tortueux dans lesquels sa locataire abrite une chaise, une chaufferette, un tricot et souvent un petit fourneau avivé par le courant d'air, ou, l'heure venue, on la voit en plein vent cuisiner le fricot de son dîner.

La clientèle est modeste; petites bonnes, ouvrières pressées, parfois une femme d'employé qui achète un bout de dentelle commune ou de ruban bon marché; elle vend pourtant, cette commerçante avisée; elle a commencé jadis avec quelques aunes de ruban, elle étale aujourd'hui des corsets à cinq francs soixante-quinze, et nul ne sait ce qu'elle imaginera de vendre l'an prochain. Ces petits commerces se cèdent d'ailleurs par-devant notaire, absolument comme une charge d'avoué.

La marchande de bonnets n'a point d'ambition. Son panier au bras, un bonnet couronnant son poing fermé, elle rode lentement autour des halles, des marchés, et l'après-midi dans les rues où, entre quatre et cinq heures, la petite bonne va chercher son dîner. Que peut-elle bien gagner sur le bonnet qu'elle vend, étoffe et façon tout compris vingt ou trente centimes?

Elle est douce et polie avec les dames, qu'elle aborde volontiers... A-t-elle donc espoir qu'une femme bien mise lui achète un bonnet de quatre sous? Elle offre toujours, en attendant... On ne sait pas!

Elle est polie aussi avec les petites bonnes, mais moins aimable : celles-là ont besoin de bonnets; donc elles achèteront, et l'on est toujours moins prévenant, quand on est sûr de l'acheteur. C'est absurde, mais cela *est*, comme *est* une solution d'algèbre.

Elles s'en vont le long des faubourgs, les petites voitures lourdement chargées d'un seul fruit, cerises, fraises, abricots, pommes, suivant la saison;

mais le plus souvent la marchande n'est pas seule, son homme pousse la voiture, pendant qu'elle marche à côté, criant : A six sous la livre, les fraises, à six sous la livre! L'homme s'arrête, se fait un porte-voix de ses deux mains et répète le cri.

Ils vont ainsi tous deux sous le soleil ou sous l'averse, l'averse souvent, la cruelle averse d'orage, qui gâte le fruit et mouille les marchands.

Le ciel se fond en pluie, l'eau du ruisseau monte, et les roues de la petite voiture semblent des roues de moulin, échouées là, on ne sait comment.

L'homme et la femme ont étendu sur les fraises une toile cirée qui ne serait pas de trop sur leurs épaules, et tristement accotés sous une porte, ils regardent tomber l'eau méchante...

Les toits s'égouttent, le soleil reparait; ce n'était qu'une ondée. On soulève la toile cirée : le fruit n'a pas trop souffert.

En route, alors! en route pour le quartier pauvre, où, quoique un peu mouillées, cerises et groseilles sont sûres de trouver des acheteurs. On les vendra moins cher, voilà tout! On change l'étiquette : ce sera un sou de moins : « pour les finir! » crie l'homme à pleine voix. Et la foule entoure les petites voitures, femmes, gamins, jusqu'aux ouvriers qui, tentés par le bon marché, achètent, en revenant du travail, une poignée de fruits — pour leurs « gosses ».

La nuit tombe, et dans l'air grisatre, s'écartant du centre de la ville, on voit courir les petites voitures vides, poussées par des bras courageux, quoique bien las. Elles s'en vont à la soupe, les marchandes des rues, aux mioches qui attendent, à la maison désertée depuis l'aube. Demain matin, avant le lever du jour, elles reprendront le meme chemin en sens inverse, pour faire leur provision, car leur role est de distribuer à tous, même aux plus éloignés, la nourriture ou la gaieté des fleurs... C'est peut-etre leur humble mission, dont elles n'ont pourtant pas conscience, qui les fait en tout temps si vaillantes et résignées à leur destin, les petites marchandes des rues!

Henry Gréville

ÉMILE ZOLA

BOHÈMES

EN VILLÉGIATURE



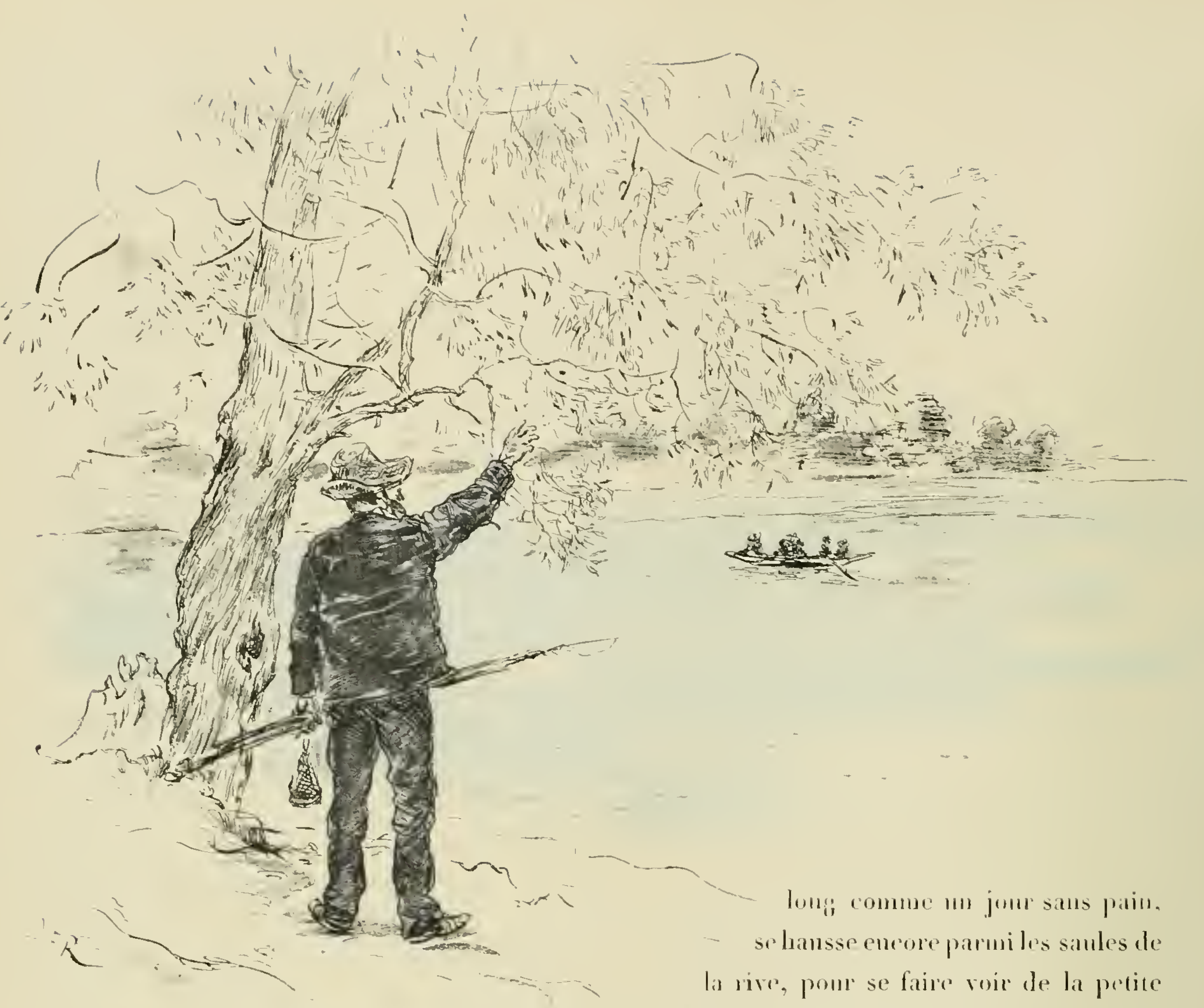
Bohèmes



En Villégiature

« Ohé! du canot!...
Venez me prendre ici! »
Et le grand Planchet,





long comme un jour sans pain, se hausse encore parmi les saules de la rive, pour se faire voir de la petite barque, qui descend lentement la Seine, et dans laquelle se trouvent cinq jeunes gens et deux femmes. Il y a là deux peintres, Charlot et Berniccard, un sculpteur, Chamborel, puis Morand, un rédacteur du *Messager des Théâtres*, et Laquerrière, un jeune poète qui termine un drame pour l'Odéon. Des deux femmes, Louise, une grosse blonde, est la maîtresse de Morand, et Marguerite, une petite brune, celle de Chamborel.

« Ohé! répète Planchet, venez donc me prendre... Je ne veux pas rentrer à pied. Merci! près de trois kilomètres!... Ohé! »

Mais la barque file doucement. Chamborel, qui tient la barre, fume sa pipe, sans même tourner la tête, comme s'il n'entendait pas.

« Est-il assommant, ce Planchet! dit Louise. Qui donc l'a amené chez la mère Gigoux?

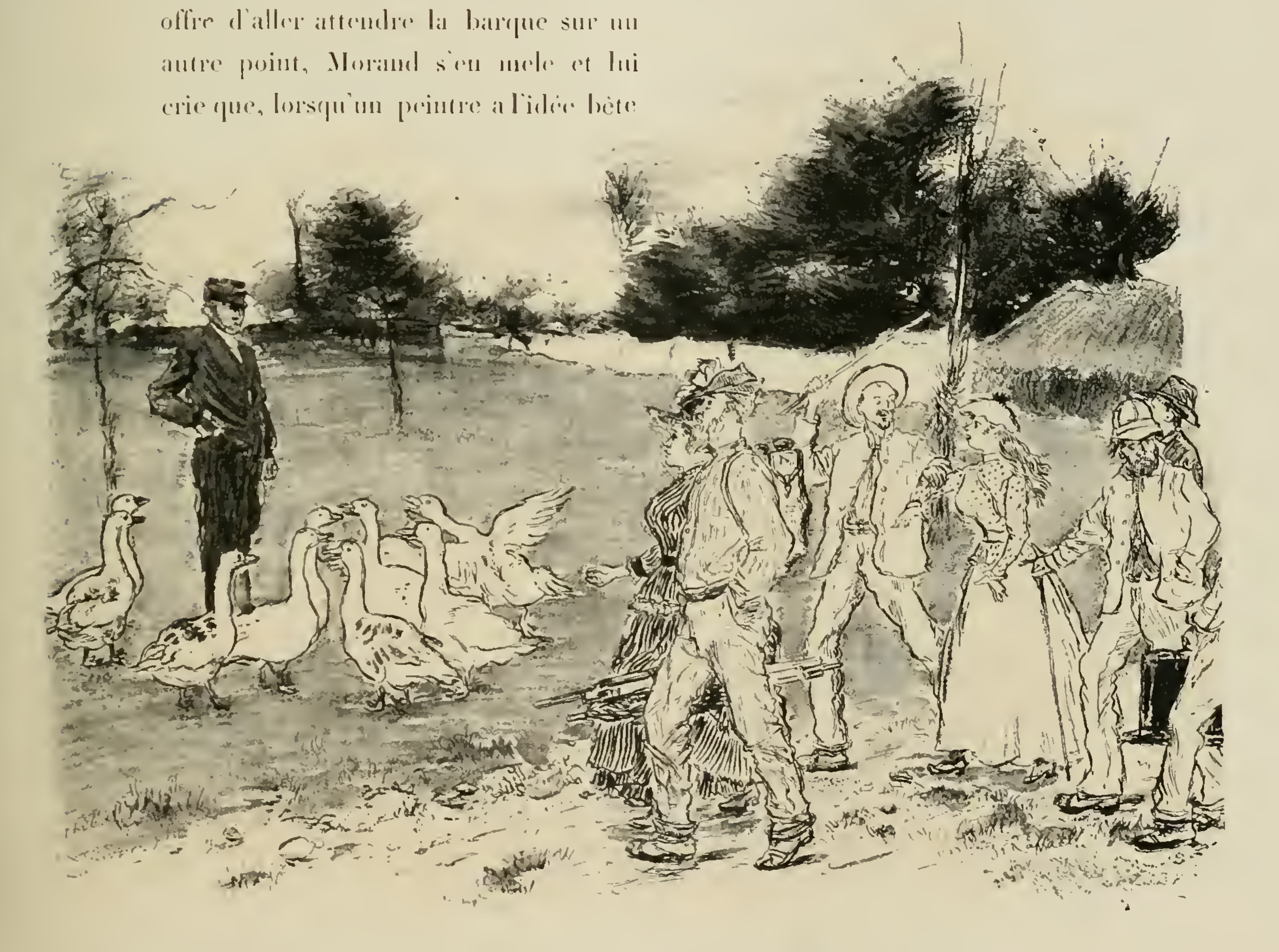
— Personne, répond Bernicard; il a entendu parler de Gloton, à l'atelier, et il est tombé sur notre dos, il y a une quinzaine de jours... Je ne connais pas de garçon plus collant.

— Ah bien! reprend Louise, je me charge de vous en débarrasser, si vous voulez. »

Sur la berge, au milieu des saules, Planchet se fâche peu à peu.

« Voyons, pas de blagues! Abordez ici... Vous pouvez bien aborder. »

Alors, Charlot, qui rame, se décide à répondre. Jamais il n'abordera à cet endroit. Il ne veut pas rester dans la vase, bien sûr! Et, comme Planchet offre d'aller attendre la barque sur un autre point, Morand s'en mêle et lui crie que, lorsqu'un peintre a l'idée bête



de pêcher à la ligne, il doit s'en retourner tout seul et à pied. Les deux femmes applaudissent. Laquerrière, debout, commence un discours sur les devoirs du pêcheur à la ligne. Le canot file toujours, Planchet leur montre le poing, puis se met à courir pour rentrer à Gloton en même temps qu'eux.

« Vous ne savez pas, dit Louise au milieu des rires, je vais faire semblant de tomber amoureuse de lui .. Je demande trois jours pour lui faire reprendre le chemin de fer.

— Oui, oui, ce sera drôle! » s'écrie la bande.

Cependant, Charlot rame furieusement, pour devancer Planchet et déjeuner sans lui, ce qui le vexera.

Il faut connaître ce coin de nature, un désert à une quinzaine de lieues de Paris. Au pied du coteau, la Seine coule, s'élargit, semée de grandes îles qui ménagent entre elles des bras de rivière délicieux. Le chemin de fer de Rouen passe à Bonnières, un bourg situé sur la rive gauche. Mais, de l'autre côté du fleuve, que l'on traverse dans un vieux bac craquant sur sa chaîne, il y a le petit village que la bande a pris d'assaut. C'est presque toujours un peintre, qui, sa boîte aux épaules, arrive un beau jour dans une auberge borgne, qu'il invente pour la saison prochaine. Telle est l'histoire de l'auberge de la mère Gigoux, à Gloton, inventée par le peintre Bernicard.

Les paysans stupéfaits voient depuis le mois de mai des messieurs étranges envahir le pays. Ils arrivent en paletot, mais dès le soir ils ont des chapeaux défoncés, des blouses bariolées de couleurs, des pantalons verdis par les herbes. Il y a aussi des dames, des dames qui ne se gênent pas et qui retirent tranquillement leur chemise derrière un tronc d'arbre, pour prendre un bain en pleine Seine. Et tous gesticulent, se battent avec les arbres, conquièrent les îles où ils parlent si fort, qu'ils mettent en fuite des vols de corbeaux.

« Vite, vite, mère Gigoux, servez-nous! » crie Louise en arrivant à l'auberge.

Planchet n'a pas encore paru. Ils sont tous à table, dévorent une omelette et des pommes de terre frites. Le plat est vide, lorsque enfin le peintre fait son entrée. Il est hors de lui.


JFRAFFAËLLI

« Allez! vous êtes gentils!... Vous pouvez me demander un service, par exemple! »

Chamborel lui explique gravement que le canot aurait coulé, si on avait pris un passager de plus.

« Mais, dit Planchet, nous y avons tenu jusqu'à dix.

— Ça dépend du vent », répond Charlot.

La mère Gigoux apporte deux œufs sur le plat au retardataire, qui est



très vexé de voir que les pommes de terre frites sont finies. Il continue à grogner, lorsque, tout à coup, un fait imprévu lui coupe la parole. Sous la table, il a senti le genou de sa voisine, Louise, lui donner de petits coups, comme pour le faire taire; puis, la jeune femme a posé tendrement son pied sur le sien. Cette aventure suffoque Planchet, qui, d'ordinaire, n'a pas de chance avec les femmes. Il ne s'aperçoit pas que tout le monde étouffe des

rires, en voyant son saisissement. Ah! quelle vengeance, s'il pouvait enlever une maîtresse à Morand, qui se moque toujours de lui!

Au sortir de table, Marguerite le prend à part et lui dit d'un air effrayé :

« Vous vous perdez, malheureux!... Je connais Louise, c'est une femme qui vous mènera loin.

— Comment? balbutie-t-il, qu'est-ce que vous voulez dire?

— Ne faites donc pas l'innocent! J'ai tout vu, à table... Mais prenez garde que Morand s'aperçoive de quelque chose. Il vous tuerait. »

A partir de ce moment, le pauvre Planchet devient le jouet de la bande. Jusque-là, on s'est contenté de lui faire les farces classiques : on a attaché un hareng saur à sa ligne; on a emporté ses vêtements pendant qu'il se baignait; on a introduit dans ses draps des orties fraîches. Mais, à présent, comme il s'agit de le mettre en fuite, on se montre féroce.

Le soir, après le dîner, la société va s'étendre sur deux bottes de paille, que la mère Gigoux a eu la générosité d'étendre au fond de la cour. C'est l'heure des théories, des discussions furibondes qui durent jusqu'à minuit et qui tiennent éveillés les paysans tremblants. On fume des pipes en regardant la lune. On se traite d'idiot et de crétin, pour la moindre divergence d'opinion. Ce qui enflamme surtout les querelles, c'est que Laquerrière, le poète, défend le romantisme, tandis que les peintres, Bernicard et Charlot, sont des réalistes enragés. Les deux femmes, très au courant des questions que l'on discute, portent, elles aussi, des jugements carrés. On exécute les hommes connus, on se grise de l'espoir de renverser prochainement tout ce qui existe, pour révéler un nouvel art, dont on sera les prophètes. Ces jeunes gens, sur cette paille, au milieu de la nuit calme, font la conquête du monde.

Mais, depuis qu'on se moque de « cette grande andouille de Planchet », comme disent les dames, les discussions du soir cessent parfois, et Morand entre en scène. Il raconte ses duels. A l'en croire, il a déjà couché dix hommes sur l'herbe, toujours pour des affaires de femmes. Il faut l'entendre inventer des détails effrayants. Il a embroché l'un de part en part; il a fendu le nez à l'autre; il a crevé les deux yeux à un troisième. Chaque fois, c'est un

raffinement de vengeance à donner froid au plus brave. Et, pendant ce temps, Louise affecte de chercher la main de Planchet, ou bien elle lui jette une jambe au travers des siennes. Le malheureux, grelottant de peur, a beau se reculer, il ne veut pas paraître trop lâche, il tient bon. Cette Louise est si jolie! Alors, on se décide aux grands moyens.



Un soir, Louise donne rendez-vous à Planchet dans une île. La société doit aller à Bennecourt, un village voisin. Mais elle se dira malade, et quant à lui, il pourra rester, sous le prétexte de terminer une étude. Les choses s'arrangent à merveille, Planchet prend le bac pendant que Louise passe dans le canot de la mère Gigoux. Une fois dans l'île, elle commence par le promener durant une heure; elle affecte de se méfier de tous les trous de verdure; dès qu'il veut s'arrêter, elle murmure : « Oh! non, pas là, on nous verrait. »



Enfin, quand elle l'a entraîné à l'extrémité de l'île, elle consent à s'asseoir, au bord de l'eau. Mais à peine est-il allongé près d'elle, que des voix s'élèvent.

« Mon Dieu! s'écrie-t-elle, c'est Morand. Il va nous tuer tous les deux... Sans doute, il se sera douté de quelque chose et il nous aura suivis... Mon Dieu! mon Dieu! cachez-vous vite! »

Et, comme Planchet effaré se trouve acculé à cette pointe extrême de l'île, il n'a qu'un moyen de se cacher, celui d'entrer dans l'eau.

« Enfoncez-vous davantage, murmure Louise. Encore, encore, jusqu'au cou... Là, maintenant, mettez des feuilles de nénufar sur votre tête. Et ne bougez plus. »

Morand semble stupéfait de trouver Louise en cet endroit. Puis, il éclate d'une fureur jalouse, il lui crie qu'elle ne devait pas être seule et se jette dans les buissons voisins. Planchet, sous ses nénufars, est blanc comme un linge.

Mais le pis est que la société s'installe. Morand paraît enfin convaincu qu'il s'est trompé. On est bien là, on est très gai, on reste deux heures sur l'herbe, à se lancer dans des théories sans fin. Un instant même, Chamborel prend des cailloux et fait des ricochets. Planchet, condamné à l'immobilité, a une peur affreuse d'être éborgné. Enfin, la société s'en va, et le pauvre diable peut rentrer en courant, trempé et ruisselant comme un fleuve.

Il reste un jour au lit, avec une assez forte fièvre.

Les plaisanteries recommencent bientôt. Charlot dit qu'il lui gâte le paysage. Louise, pourtant, devient rêveuse. Le jour où Planchet a gardé le lit, elle lui a monté deux fois de la tisane. On se moque des gens, mais ce n'est pas une raison pour les faire crever. D'ailleurs, il n'est pas plus ridicule qu'un autre, ce Planchet, un peu plus long peut-être.

Un soir, après une promenade en canot, une de ces promenades furibondes d'où l'on ramène le canot en pièces, pour l'avoir jeté contre les pierres des berges, une discussion s'élève sur la réalité dans l'art. Morand, de son ton doctoral de critique, déclare que les réalistes vont trop loin. Ainsi, ils ne peuvent tout reproduire dans la nature.

« Crétin! crie Bernicard exaspéré.

— Écoutez-moi...

— Idiot! » dit à son tour Chamborel.

Mais Laquerrière prend parti pour Morand. Louise, qui ne les écoute pas, les interrompt tout à coup. Planchet vient d'aller chercher des allumettes.

« Dites donc, ce sera pour demain, si vous voulez... Je dis à Planchet que je file avec lui... Puis, quand il sera dans le train, je le traite de jobard, et je m'esquive. »

La farce est excellente. Le lendemain, Louise disparaît avec Planchet. Mais la bande va se cacher dans un bouquet d'arbres, de l'autre coté de la gare. Et, quand le train est sur le point de partir, on se montre, pour blaguer.

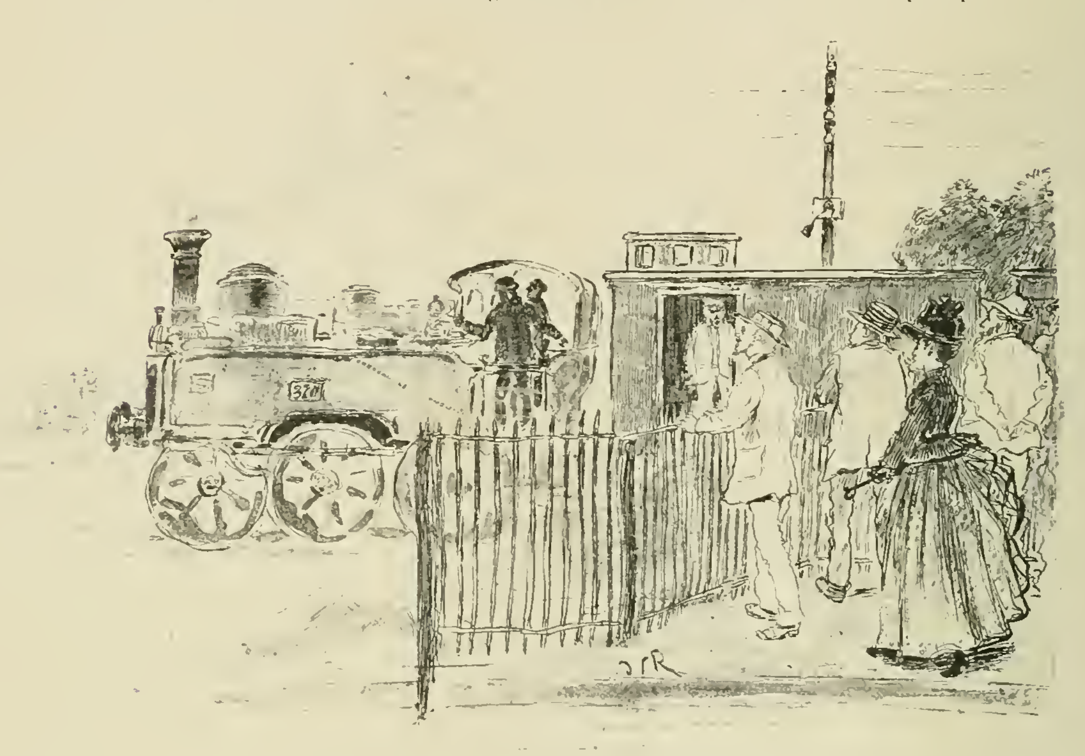
« Tiens! dit Chamborel, Louise qui reste à la portière!... Elle n'a juste que le temps de descendre. »

La locomotive siffle, le train s'ébranle.

« Eh bien! eh bien! elle ne descend pas! s'écrie Charlot. Mais ce n'est plus drôle, alors!

— Ma foi! elle file avec lui, murmure Marguerite. C'est du propre! »

Tous se mettent à ricaner, en regardant Morand. Celui-ci est un peu pâle.



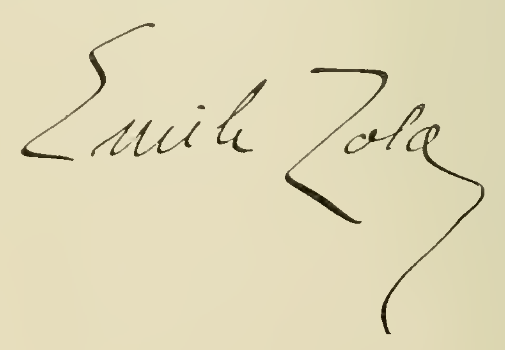
Il suit le train, qui disparait à toute vapeur. Puis, il fait un grand geste d'insouciance.

« Rentrons diner, dit-il. La mère Gigoux a mis une poule... Je vous disais donc hier soir que l'on ne peut pas toujours reproduire la réalité...

— Crétin! crie Chamborel.

— Idiot! » hurle Bernicard.

Et la discussion recommence, dans le crépuscule qui tombe sur les champs mélancoliques.





GUSTAVE GEFFROY

LA RUE QUI CHANTE

La Rue qui chante.



Certains soirs, dans un apaisement particulier, la rue de Paris murmure et chante. Le soupir et la plainte, la rêverie et le cri, sortent du pavé, courent à ras du sol, montent aux

maisons. Il semble, à celui qui écoute dans le crépuscule des carrefours, que la dure chaussée et les tristes maçonneries exhalent des confidences rythmées, des aveux inconscients, des chuchotements d'amoureuses.

Le marchand de romances s'est installé sur le terre-plein d'un boulevard, à une extrémité de faubourg, à l'entrée d'une impasse, ou simplement au milieu d'une rue dépavée, défendue aux voitures. Il a dressé ses tréteaux, étalé ses cahiers, ses paperasses, ses vignettes, pincé les cordes d'un violon. De partout sont alors venues, comme les alouettes au miroir, les passantes rapides et les langoureuses retardataires, les gaies et les tristes filles qui regagnent les logis ouvriers, leur journée faite. C'est le défilé de tout ce qui vit de l'aiguille, des ciseaux, du crochet, de tout ce qui coupe de l'étoffe, coud des ourlets, brode des gants, fait envoler des rubans sur les chapeaux, enroule au laiton les feuilles de papier, accélère du pied une machine à coudre. Les modistes et les couturières, les brunisseuses et les fleuristes, sont sorties des magasins à l'heure où l'horizon monte devant le soleil, où les lumières s'allument une à une dans l'atmosphère violette, dans la poudre rose du soir.

Au cours de la monotone montée, du chemin parcouru tous les jours, elles ont entendu une vibration d'archet, une ritournelle chantante. Leur désir informulé de rêverie, de rire, de grâce, d'inconnu, a fait frissonner leur dos et leur poitrine, a parcouru leurs veines en violente sève, a donné l'assaut de son flux à leur cervelle d'enfant et de femme. Elles sont venues, les isolées, et celles qui vont par deux, elles se sont approchées du festin de hasard, de mots et de sons, qui leur est servi dans la rue tiède encore de soleil et déjà ombrée de nuit. L'industriel chante, racle, répète le refrain, s'arrête, fait le tour de l'auditoire, vend aux écouteuses pour deux sous de poésie et de mélodie. Il recommence. Elles vont chanter.

Chœur faubourien, ignorante maîtrise, intime cantique évaporé dans l'air! Il n'est pas de plus joli et de plus mélancolique spectacle. La nuit est tout à fait venue dans le ravin de grande ville que surplombent les maisons de six étages, massives et indistinctes comme les collines abruptes et les falaises des océans. C'est seulement au loin dans le ciel que traîne encore la dernière



LES CONCERTS DE LA RUE, LE SOIR.



lueur blême du jour disparu à l'occident. Une flamme remuante de bec de gaz, une flamme vacillante de bougie entourée de papier, c'est l'illumination de cette fête de coin de rue. Clarté suffisante pour faire remuer, s'allonger, se raccourcir les ombres, pour faire vivre, par saccades, le demi-cercle attentif des visages sérieux. Toutes droites, en cheveux ou en chapeaux, robes montantes, tailles fragiles, les seins haut nichés, les petites se tiennent fixes, les yeux sur le chef de rencontre, comme des cantatrices qui vont chanter auprès d'un piano, comme des demoiselles de confrérie, dans une église.

Elles ne connaissent pas les notes qu'elles ont sous les yeux. Ces points noirs, ces barres, ces signes, c'est pour elles langage de mystère, comme un alphabet incompréhensible, ou ces creusements d'hiéroglyphes dans la pierre qu'elles ont pu voir et toucher, dans la salle basse d'un musée, un dimanche de pluie. Donc, elles lisent les paroles, elles écoutent la traînante voix du professeur, et ce sont les syllabes qui deviennent les notes. Elles chantent faiblement, d'abord, en une sourdine qui vibre à peine aux lèvres, elles se trompent, recommencent, suivent d'instinct la leçon. L'homme ne se lasse pas, emploie sans impatiences la méthode de ceux qui apprennent à siffler

des airs aux canaris; il chante tous les couplets, n'oublie jamais le refrain, revient au commencement aussitôt qu'il est arrivé à la fin. Les réciteuses s'habituent à la mélopée, obéissent à d'inexplicables mnémotechnies; elles savent maintenant, elles élèvent la voix, osent les vivacités d'attaques, les lentes expirations, les inflexions sentimentales.

Les petites figures expressives s'animent dans une poussière de cendre et d'or, dans une grisaille lumineuse. La flamme de la bougie éclaire les paupières inférieures, les fines narines, les dents menues, le dessous du menton, croise les regards brillants. Sur les fronts levés des ombres passent en coups d'ailes d'oiseaux de nuit. Les petites mains, les feuilles des romances, sont de pâles taches tremblantes. Dans l'obscurité, le groupe mystérieux des robes noires est mystérieux et attirant.

En même temps que les détails se précisent, les caractères et les manières d'être charnelles s'affirment. Des humbles chantent à voix basse, des fières suivent des yeux, la bouche durement fermée, avec des condescendances de mondaines, des violentes se manifestent à pleine voix insolente, des tristes, des maladroites, de compréhension difficile, cherchent, s'entêtent, suppriment des phrases, modulent irrégulièrement, avec de brusques petits cris de gosier qui semblent accompagner des sauts d'oiseaux blessés. Des bouches ouvertes, des lèvres avancées, des prunelles qui bougent, lisant les vers, des gorges enflées et roucoulantes, des faces blanches, des nuques roses, des mains qui s'appuient et battent des mesures sur les épaules des amies, des tetes qui s'inclinent ou se renversent, de tous ces jeunes corps qui tressaillent et s'élancent, se dégage le symbole de la musique instinctive et de la rue qui chante.

Qu'importent les paroles? Elles sont ce qu'elles peuvent etre dans la langue des romances de cafés-concerts. Elles

célèbrent les sentiers des bois, les premiers lilas, les roses fanées, les robes blanches, les roulades d'oiseaux, les baisers et les ivresses sous les tonnelles, les valses de bals publics, les déchirements des ruptures, les bonheurs des réconciliations. Ce sont les lamentables invocations à l'amant inconnu, frisé au petit fer, sensible et godailleur, celui qui est là, sur l'image, en chapeau de paille, tenant des mains de femme, ou pleurant dans un verre. La réalité le transformera bien vite, ce désiré du cœur, cet idéal compagnon de promenades, d'amour et de sommeil, mais les lithographies ne le représenteront pas en homme qui abandonne ou en brutal qui frappe. Qu'importe aussi la musique? Phrases usées, notes mécaniques, rythmes insipides, enroulements berceurs, oui! Mais toute cette convention fait battre ces cœurs inquiets, verse à ces cervelles avides un vin d'enivrement, repose et exalte toutes ces petites, déjà lassées par la vie, leur donne la tranquillité, l'excitation nerveuse, l'oubli, le désir, tous les sentiments doux et cruels qu'elles ignorent, qu'elles sentent monter en elles comme des forces inconnues. Ces chants aigus, ces chants bas, ces vocalises fines, ces résonances graves, déjà meurtries, ces désaccords, ces notes fausses, et parfois ces purs unissons, c'est la voix navrée et mystique des pierres du faubourg, du travail sans espoir, du sexe pubère, des faibles perdus dans les foules.

Toujours, dans la ville de tumulte, sur les îlots qui divisent les vagues humaines, les maigres filles s'arrêteront, aux soirs lourds de l'été, et donneront à entendre les plaintes de leurs voix et les balbutiants secrets de leurs âmes de pauvresses. Écoutez les appels des sirènes anémiques, écoutez chanter les chloroses!

Gustave Geffroy



GUY DE MAUPASSANT

SERVANTES

RUBANS ET TABLIERS

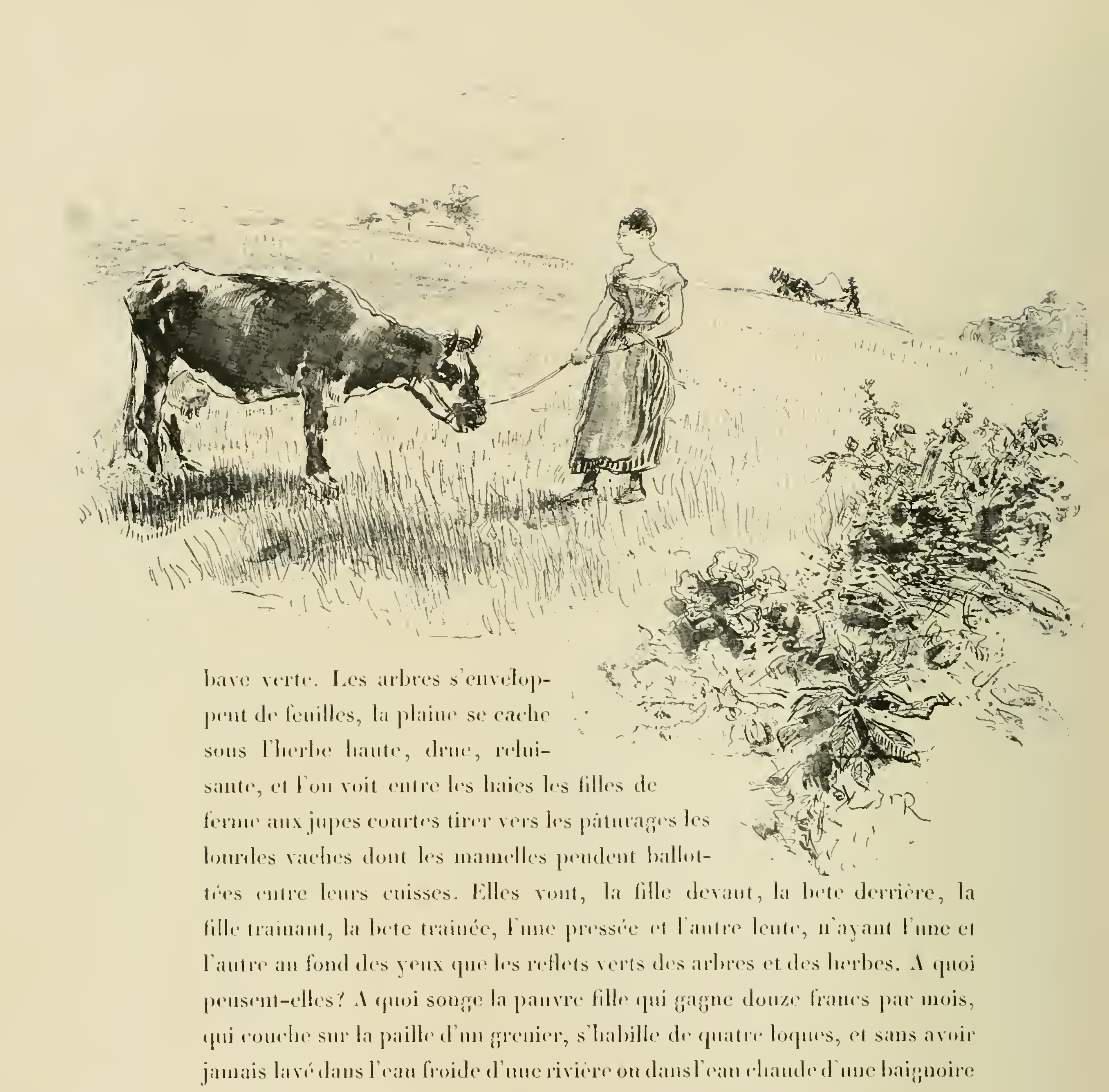


Servante Bretonne



Rubans & tabliers

Le premier soleil printanier tombe tiède, vif et clair sur les grandes prairies normandes. La terre sue de la verdure, s'en couvre comme d'une



bave verte. Les arbres s'enveloppent de feuilles, la plaine se cache sous l'herbe haute, drue, reluisante, et l'on voit entre les haies les filles de ferme aux jupes courtes tirer vers les pâturages les lourdes vaches dont les mamelles pendent ballottées entre leurs cuisses. Elles vont, la fille devant, la bête derrière, la fille traînant, la bête traînée, l'une pressée et l'autre lente, n'ayant l'une et l'autre au fond des yeux que les reflets verts des arbres et des herbes. A quoi pensent-elles? A quoi songe la pauvre fille qui gagne douze francs par mois, qui couche sur la paille d'un grenier, s'habille de quatre loques, et sans avoir jamais lavé dans l'eau froide d'une rivière ou dans l'eau chaude d'une baignoire son corps nerveux fort comme celui d'un homme, voudrait peut-être le parer pour plaire au charretier qui laboure là-bas, au bout de la plaine, derrière la maigre charrue que traînent deux chevaux roux? Dans son rêve animal et court passe la boutique ambulante du marchand de rubans, de bonnets et de fichus,





"Nous nous donnerons vingt francs par mois pour commencer"

qui rode sur les routes en tentant les paysannes. Elle entend le grelot de l'âne, le jappement du chien, le cri de l'homme qui annonce ses marchandises; et l'envie veille en son pauvre cœur de brute, l'envie d'être parée, par les belles matinées des dimanches, pour passer devant les garçons, en entrant à l'église.

* * *

Le premier soleil printanier tombe tiède, vif et clair, sur les grands arbres des Champs-Élysées.

De la place de la Concorde au rond-point, sous les marronniers en dôme, où piaillent les moineaux



dans les feuilles, un peuple d'enfants joue sur le sable. Les tout petits sont accroupis et maçonnent des buttes de leurs mains maladroites, d'autres plus grands roulent des cerceaux ou combinent des amusements ou des conciliabules sérieux qui réunissent les garçons aux jambes nues et les fillettes en jupes courtes.

Les parents et les bonnes assis sur les bancs, sous l'ombre des verdures renaissantes, rêvassent, lisent ou tricotent et regardent d'un œil distrait couler vers le bois de Boulogne le fleuve luisant des roues qui tournent. C'est un flot noir, continu, roulant, de fiacres, de landaus, de victorias, et de chapeaux clairs, et d'ombrelles, et de livrées aux boutons brillants. Les fouets défilent innombrables, pareils aux lignes d'une armée de pêcheurs noyés qu'emporterait le courant.

Mais sous les arbres les nourrices vont deux par deux, un enfant aux bras, d'un pas lourd de bêtes laitières, berçant l'humanité nouvelle sur l'oreiller de chair de leurs molles et grandes mamelles. Elles parlent de temps en temps, avec l'accent de la campagne lointaine, avec des patois champêtres qui font rêver aux pesantes vaches brunes couchées dans les herbages.

Elles vont, les grosses femmes pleines de lait, en se balançant et se souvenant des prés, sans autres idées et sans autres désirs que ceux du pays délaissé, presque indifférentes aux rubans de soie rouges, bleus ou roses si larges, si longs, qui traînent dans leur dos, de leur nuque à leurs pieds, presque indifférentes au beau bonnet, léger comme une crème sur leur tête, presque indifférentes à toute cette élégance dont les mères les ont parées, les pauvres petites mères maigres et pâles qui habitent ces riches hôtels le long de la vaste avenue.

De temps en temps elles s'asseyent, ouvrent leurs robes et versent dans la bouche goulue d'un petit être assoiffé le flot blanc qui gonfle leurs poitrines; et le passant qui se promène croit sentir passer dans le vent une bizarre odeur de bêtes, d'étable humaine et de laitages fermentés.


– T'as la bicoque
– Toi l'pré au père Picard
– Avec une vache...
– Pour commencer...
de la longueur
d'un banc !...
BOUILLON
En promenade
Les petit' bonnes de chez Duval
– Vous prisez donc, mère Georges ?
– J'me suis laissé faire..



*
* *

Rue Notre-Dame-de-Lorette, la boboune trotte. Elle est à tout faire et fait tout dans la maison; elle lave, cuisine, retape les lits, cire les chaussures, brosse les culottes et recoud les jupes, nettoie les enfants, jure au coup de sonnette, et en sait long sur les mœurs de monsieur, car elle fait tout, la boboune. Elle trotte sur ses savates écrasées, les pieds en des bas douteux, mais la gorge ronde bien serrée dans le corsage, accrochant l'œil des passants, du célibataire qui descend au bureau, du cocher qui lance une blague, du conducteur d'omnibus suivant à pied la boîte jaune pleine de voyageurs et qui fait le salut militaire, à la française, en voyant passer la boboune.

L'épicier l'appelle « mademoiselle », le boucher galant « mam'zelle », la laitière ajoute son petit nom, la fruitière lui dit « ma fille », et la marchande des quatre saisons, plus familière, « ma p'tite ».

Étourdie du matin au soir, par tous les ordres qu'elle reçoit, par toutes les choses qu'elle doit faire, la tête à l'envers, la main affolée, galopant sans cesse, elle semble vivre dans un coup de vent qui l'a tout à fait écervelée.

A quoi pense-t-elle? — Quatre sous de lait... six sous de fromage... deux sous de persil... dix sous d'huile... il me manque trois sous! Il me manque trois sous! qu'est-ce que j'ai bien pu acheter?... Vraiment monsieur n'est pas propre... Si l'épicier m'embrasse encore, moi, je le dirai à sa femme. Je ne veux pas d'histoires dans le quartier... Il est très bien, le cocher de M. Du-



buisson... Il me manque trois sous tout d' même. Malheur! je s'rai donc jamais tranquille? Qu'est-ce qu'on m'a dit de faire pour le dîner? Une soupe

aux choux ou bien une soupe à l'oseille? V'là que je sais plus, madame va m'attraper. C'est pas une vie, c't' existence-là... J' vas compter cinq sous de lait, huit de fromage, trois de persil et douze pour l'huile, ça me fera trois sous de bénéfice en plus des trois que j'aurai rattrapés.

— Bonjour, madame Dubuisson.

— Bonjour, mon enfant.

Madame Dubuisson est tout simplement la cuisinière de M. Dubuisson, femme légitime de ce cocher qui est très bien.

Plus tard la bobonne aspire à devenir à son tour une madame Dubuisson, à porter, majestueuse, un grand panier plein de bonnes choses qui coûtent très cher, en promenant par les rues un gros ventre qui semble très lourd.

Le pourra-t-elle? Il faut de la tête, de la sagesse, de la conduite, de la malice, de l'ordre, et bien savoir son métier de cuisinière pour arriver là.

Elles se connaissent, et se saluent comme des princesses, ces maréchales du fourneau.

On devine, on suppose, on commente ce qu'elles gagnent, les gages et la gratte. Elles parlent haut, traitent les fournisseurs avec autorité, encombrent les trottoirs devant les boutiques, larges et lourdes, forçant la foule alerte à des circuits pour les contourner. Aussi lentes, sûres, circonspectes, que la bobonne est pressée et indifférente aux achats, elles flairent le poisson, soupèsent les fruits, suspectent la volaille, soupçonnent le gibier, et elles marchandent avec obstination, sans que leur maître y gagne un sou.

Elles ont un vice, un vice caché : la bouteille ou l'amour. — Quelquefois le petit épicier rougit quand elles entrent, ou bien le marchand de vin glisse dans leur panier un litre de rhum qui ne figure point sur les notes.

Mais on les respecte, on les considère, car elles sont des puissances. On se les dispute, on se les arrache, on les sert avant tout le monde, et elles ont dans l'œil et dans la voix un dédain de souveraines en répondant au bonjour des humbles bobonnes, ces souillons, ce déchet des gens de maison.

Guy de Maupassant



ANTONIN PROUST

PARIS ET LES ÉTRANGERS

Paris et les Étrangers

A M. RAFFAELLI, MAITRE PEINTRE.

Les amateurs de statistique se livrent chaque année à des travaux sérieux pour évaluer le nombre des étrangers qui viennent à Paris du 1er janvier au 31 décembre. Ces calculs ne sont pas sans intérêt, car ces migrations annuelles sont variables selon que les saisons se montrent clémentes, que la fortune a souri aux uns,



Mistress Robert Daxon née Elisabeth Mirtzel, hottentote.

que l'infortune a sévi sur les autres, ou que Paris offre quelque spectacle extraordinaire, en dehors de la puissante attraction qu'il exerce constamment sur l'humanité tout entière. On vient tout chercher à Paris, parce que l'on y trouve tout. La richesse, le plaisir et la gloire s'y rencontrent en compagnie de la ruine, du déplaisir et de l'oubli. Il n'est pas jusqu'à l'incognito que l'on ne s'y crée plus aisément qu'en aucun lieu du monde. Si Pranzini n'était pas allé à Marseille, il serait peut-être encore le préféré des agences qui groupent les étrangers pour leur montrer les curiosités de la grande ville. Le séduisant Levantin ne serait pas de trop pour donner quelque prestige à ces longues caravanes anglo-saxonnes, qui ont perdu de leur caractère primitif et qui ne nous laissent à l'heure actuelle que l'impression de silhouettes taillées sur ce patron unique, mais insipide, qui a fait la réputation des couturiers de l'Angleterre.

Les étrangers que M. Hagenbeck de Hambourg envoie périodiquement au Jardin d'acclimatation sont bien plus attirants. La science anthropologique les goûte, et elle en tire profit pour l'étude des crânes africains et asiatiques, avec l'espoir d'améliorer les crânes européens par des croisements intelligents.

La première fois que je visitai M. Hagenbeck dans son domaine du Thier-Garten, il possédait un prince sénégalais dont Paris n'avait pas voulu, et il en





AU JARDIN D'ACCLIMATATION : FEMMES HOTTENTOTES.

était chagrin. « On m'a reproché, me disait-il, d'avoir présenté une altesse de branche cadette. N'est-il pas triste de penser que dans notre siècle de lumière on a de semblables préjugés? »

Le cas du prince de M. Hagenbeck est une exception. Paris a toujours fait grand accueil aux souverains étrangers. La visite de Pierre le Grand en 1717 piqua vivement la curiosité des Parisiens. Saint-Simon parle de l'empressement que l'on mettait à se porter à la rencontre du roi du Nord, de l'ennui qu'il en éprouvait et de l'habitude qu'il avait prise, pour éviter l'importunité d'être en spectacle, de préférer les fiacres aux carrosses de la cour. Cinquante et un ans plus tard, Christian VII de Danemark ne fut pas moins fêté, si l'on en croit Chamfort et l'abbé de Voisenon. « Le jeune prince, disent ces chroniqueurs, sut adresser un mot aimable à chacun. Il parla à Diderot du théâtre français, à Helvétius du théâtre anglais, à Marmontel de son *Bélisaire,* à Watelet de sa peinture et à M. de La Condamine de ses voyages. »

Depuis, les princes, petits ou grands, couronnés ou découronnés, qui sont venus à Paris, ont su dire le mot aimable aux Diderot, aux Helvétius, aux Marmontel, aux Watelet et aux La Condamine de leur temps. Mais aujourd'hui Diderot fait du reportage et Watelet fait de la photographie. Il n'est seigneur de quelque importance qui puisse éviter l'interview ou le cliché, et qui ne soit forcé de subir le supplice de la question ou de la chambre noire, plus en vigueur que jamais en dépit des révolutions qui ont vainement tenté d'assurer la liberté de l'homme. On a des moustiquaires contre les moustiques. Rien ne garantit contre le reporter qui interprète même le silence et qui, au besoin, use de la seconde vue. Quant aux reproductions instantanées, Armand Silvestre a conté des anecdotes qui montrent que la chimie peut préparer tous les papiers et saisir ainsi jusqu'aux traits les plus intimes des personnes illustres. Les photographes, je me hâte de le dire, ont rarement besoin de recourir à de pareils subterfuges, les étrangers de marque se prêtant d'ordinaire avec une docilité parfaite aux exigences de l'objectif. Paris a eu l'honneur de recevoir, il y a quelques années, une altesse orientale qui avait même

tout prévu, jusqu'aux retouches, et qui s'était munie d'une quantité d'épreuves de sa sérénissime image à rendre jaloux nos plus célèbres candidats.

Paris ne cultive pas seulement les princes de tout genre comme il cultive les fleurs de tout pays. Il aime à ce point l'exotique qu'il verse volontiers dans le rastaquouérisme, mot moderne qui désigne une maladie fort ancienne. Il y a des siècles que nous sommes victimes de ce cabotinage impudent et grossier. Les aubergistes et les bijoutiers ne sont pas seuls à s'y laisser prendre. Dans le domaine de l'art, c'est le rastaquouérisme italien qui nous a fait sacrifier l'école si admirable des primitifs français. Au Louvre, les Bolonais, ces peintres à breloques, se prélassent dans les bonnes places. Et le néo-grec, autre genre de charlatanisme, aussi odieux que le premier, plus odieux parce qu'il est plus persistant, ne s'est pas contenté de semer dans la Ville les monuments horribles, il a déteint sur toutes les manifestations de l'art. Prenons garde au japonisme, mes frères!

Cette malheureuse disposition à se laisser piper par l'étranger, cette tendance à croire qu'il n'y a que les dentistes américains, les masseurs hollandais et les clowns de Londres, est une faiblesse essentiellement parisienne. En Italie, un Italien et son estomac peuvent divorcer. Personne n'y fait attention. A Paris, on s'ameute pour voir jeûner un squelette. Le grand succès de l'Exposition universelle de 1867 a été dû aux exhibitions d'étrangères qui, sous leurs costumes nationaux, servaient aux Parisiens des consommations de provenance souvent parisienne comme la plupart d'entre elles. De ce jour il a été entendu que rien ne valait l'aguardiente espagnole, le raki grec et le café tonc-tonc. La grande mode a été pour tout bon citoyen de Paris, se piquant de quelque élégance, de se faire admettre dans ce que l'on appelle les colonies étrangères, et les Parisiennes ont eu fort à faire pour ramener les égarés.

Je ne veux point médire des colonies étrangères. Tout en faisant les plus expresses réserves sur la haute fantaisie qui pousse une fortune fabuleuse à demander l'Arc de triomphe en location, je suis prêt à reconnaître que l'hospitalité n'est pas seulement de nationalité écossaise, et qu'il est tel *hall*

où l'on ne court pas le risque de froisser les susceptibilités internationales en criant : Vive la Pologne ! tant on est unanime à en honorer les hôtes. J'aime dans les étrangers comme dans mes compatriotes qu'ils restent eux-mêmes, et je suis prêt à admirer ceux qui viennent enchâsser leurs mœurs dans le charme de la vie parisienne, lorsqu'ils conservent à ces mœurs le caractère qui leur est propre. Aussi je me garde de confondre cette loyauté de la vie nationale dans Paris avec ce pastiche de la vie parisienne que nous encourageons trop et qui nous conduit à dédaigner notre génie au profit du trelatage qui nous vient de l'extérieur.

Il n'est pas vrai de dire que nous soyons, comme on se plaît à le répéter, inférieurs aux autres, particulièrement dans les arts. Il est absurde de penser que nous soyons voués par destination latine à subir éternellement l'influence grecque, à entretenir des écoles où l'on enseigne que seule la pensée française, qui a transformé le monde, est indigne d'être servie, et que si notre action s'est fait sentir partout, en tout ce qui exige le tact, la mesure et la juste notion des choses vues, nous devons faire bon marché de notre gloire et l'incliner devant la notoriété bruyante du premier rastaquouère venu. Il ne faut certainement pas pousser les choses à l'excès. Il ne faut pas, sous le prétexte qu'il y a beaucoup d'Allemands à Paris, embrasser dans une proscription générale quiconque est étranger, balayer les Luxembourgeois qui balayent nos rues et faire la grotesque proposition d'imposer des taxes nouvelles à ceux qui nous aident à payer les anciennes. Non. La





[illegible]



UN BOUQUET D'ÉTRANGÈRES.

provinces ; mais on est un plus grand homme d'État quand on ne tente pas l'impossible. Il faut se souvenir que s'il y a des choses durables, il en est aussi d'éphémères, et que toute l'habileté qu'on peut montrer ne prévaut pas contre la force des choses.

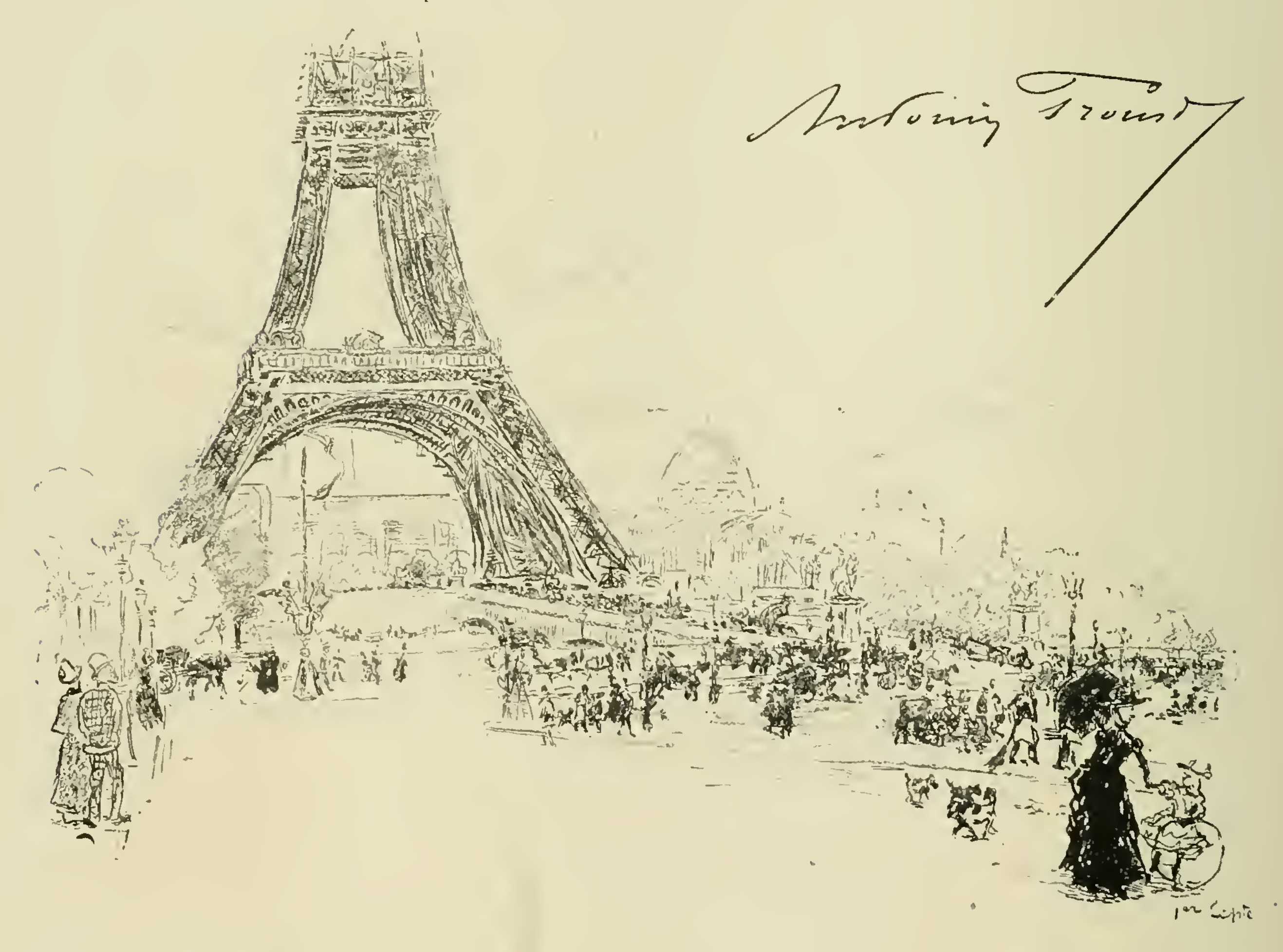
En attendant, nous allons ouvrir l'Exposition universelle de 1889. Tous les étrangers y viendront, je ne dis pas comme exposants. J'ajoute qu'ils n'y seront pas davantage exposés. Ils n'auront pas le moindre péril à courir, à moins que quelques-uns ne s'avisent de descendre de la tour Eiffel brusquement du coté de la paroi extérieure, ce qui ne manquerait pas cette fois de jeter le trouble dans la rue, comme on paraît le redouter en certaine chancellerie.

Pour moi, j'aurais voulu qu'on fît de l'Exposition de 1889 la grande revue du siècle, qu'on y montrât dans les sciences, dans les arts, dans toutes les manifestations de la pensée humaine, ce que cent ans de liberté du travail, parfois relative, mais souvent complète, ont enfanté de progrès. Il y aurait eu là une belle démonstration à tenter. Tout le monde avait intérêt à s'y prêter, et il ne saurait être douteux que si l'on avait invité franchement toutes les nations, en définissant nettement le caractère de l'Exposition de 1889 et en admettant pour toute nation étrangère l'application du principe de l'exterritorialité qui deviendra forcément la règle des expositions, on eût obtenu une adhésion presque unanime, et Paris aurait pu célébrer dans la Ville son anniversaire politique en même temps qu'il eût honoré au Champ de Mars les progrès économiques et sociaux de notre siècle.

Si nous devons renoncer à réaliser ce programme en totalité, nous l'appliquerons cependant en partie. A défaut de la revue internationale des arts, des sciences et des industries, nous montrerons par l'exposition rétrospective des beaux-arts français ce que vaut notre admirable école de peintres et de sculpteurs. L'attrait d'un pareil spectacle fera passer sur le Champ de Mars tout ce que le monde renferme d'intelligences. Je serais injuste si je dédaignais la « great attraction » de la tour Eiffel. Celle-ci, par la hardiesse de sa conception et de son exécution, sinon par la séduction de son galbe, attirera les intelligents et... les autres.

Souvenez-vous, mon cher Raffaëlli, de l'habitant de Martigues qui, revenant de Marseille en son village et interpellé sur ce qui se passait sous le ciel de la Cannebière, aventura ce conte qu'une sardine de haute taille barrait l'entrée du vieux port. Tous les habitants de Martigues se mirent immédiatement en route pour aller constater le fait. Et le mauvais plaisant voyant que les plus hautes autorités de la commune se joignaient à la procession, la suivit à son tour en se disant : « Mon mensonge est peut-être une vérité. Allons voir. »

On sait déjà partout que la tour Eiffel joue réellement à l'entrée du Champ de Mars le rôle que le Martiguois avait prêté à la fausse sardine du vieux port, et vous pourrez, mon cher ami, armé de votre crayon, ajouter à cette série des humbles qui honore tant votre talent, celle des braves gens qui viendront à Paris pour chercher à s'élever.



EDMOND DE GONCOURT

UNE PROMENADE

AU BOULEVARD BEAUMARCHAIS





Aujourd'hui mardi 14 février 1888, aujourd'hui qui se trouve etre un jour de mardi gras, ignoré par moi, et où est fermée la bibliothèque du Musée Carnavalet, me voilà dans le faubourg Saint-Antoine, au milieu duquel le carnaval se révèle seulement par la vue d'enfants ayant



sur leurs jeunes et frais visages de gros nez pustuleux d'ivrognes, et, sous ces nez de carton, d'horribles moustaches grises.

Si près de la Bastille, moi, habitant d'Auteuil, qu'un hasard mène maintenant si rarement dans ces quartiers lointains, je me sens le désir de revoir ces vieux boulevards : ce boulevard Beaumarchais, ce boulevard des Filles-du-Calvaire, ce boulevard du Temple; ces trois boulevards qui, d'un bout à l'autre, exposaient à leurs vitres, et un peu en plein air, le Musée du rococo, — ces boulevards aux bonnes, candides et sales boutiques de ferrouillats, ignorant encore la mise en scène, et le *montage de coup* par la brochure et la photographie de l'objet d'art, montré sous un coup de jour, dans le clair-obscur d'un petit salon *ad hoc*.

Bien rares, hélas! sont les noms connus du temps de ma jeunesse.

Qui peut reconnaître, dans le remaniement de la bâtisse, l'endroit où était la boutique de Vidalenc, cet antre aux carreaux poussiéreux, à la ferraille informe garnissant la margelle de la porte, et tout bondé à l'intérieur de trésors? Ah! les merveilles que j'ai vues là, et dans tous les genres, mais surtout quelles boiseries! quels lits à la duchesse, à la polonaise, *à tombeau!* Quels canapés! quelles chaises longues! quelles ottomanes! quels fauteuils à poches, à cartouches, *en cabriolet, en confessionnal!* Quelles chaises *en prie-Dieu!* Il semblait que ce magasin fût le garde-meuble de tout le mobilier contourné et si adorablement sculpté du dix-huitième siècle. Et vous marchiez de surprise en surprise, de tentation en tentation, précédé de la vieille madame Vidalenc, au pas ne faisant pas de bruit, à la robe d'Auvergnate, mais au bonnet garni de vieilles dentelles jaunes, si belles, si belles, que chaque fois qu'elle les voyait, la princesse Mathilde voulait les acheter.

Voici encore le pavillon de madame Gibert, mais sur les vitres derrière lesquelles apparaissent quelques lions en affreuse faïence ocre; mais sur les vitres de toutes les fenêtres est collée une large bande portant : *Grand appartement pour le commerce à louer.*

Et tout près de là, mon Dieu, je me rappelle, il y a bien, bien longtemps,





MADAME VIDALENC JEUNE, DANS SA BOUTIQUE D'ANTIQUITÉS.

s'ouvrait la porte d'une allée, d'une allée qui était tout le magasin du marchand anonyme de dessins et de gravures, où j'ai manqué, faute d'argent, toute une série de grandes sanguines de Fragonard, à huit francs pièce, représentant des danseuses du plus beau *faire,* et bien certainement dessinées d'après des sujets de l'Académie royale de musique, — sanguines que je n'ai jamais vues repasser dans une vente.

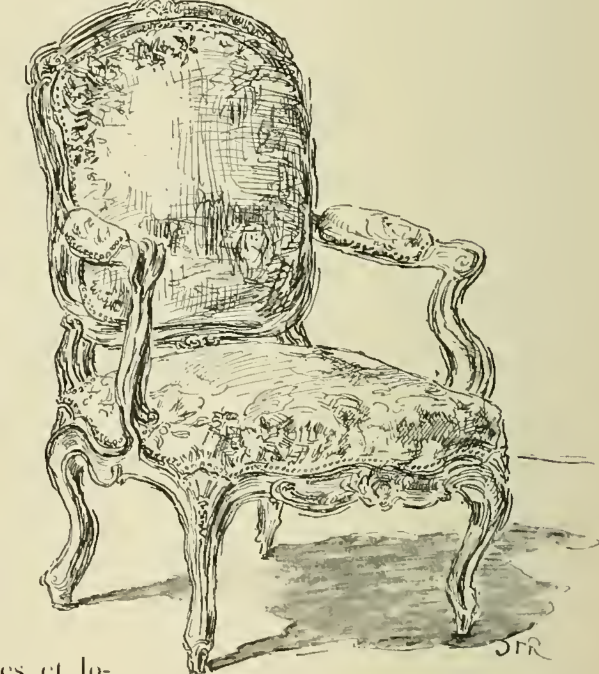


Crispin, lui, existe toujours; Crispin, chez lequel j'ai acheté un splendide lit provenant du château de Rambouillet et qui passait pour le lit dans lequel couchait la princesse de Lamballe, quand elle habitait chez son beau-père, le duc de Penthièvre; Crispin, dont le rez-de-chaussée, autrefois tout plein de flamboyante rocaille dorée, de marbres, de bustes en terre cuite, d'objets de la plus haute curiosité, laisse apercevoir maintenant des meubles en *imitation de l'ancien,* des pendules en lyre, des feux aux sphinx du premier Empire.



Oui, à l'heure présente, madame Gibert et Crispin — qu'est devenu Cheylus? — sont les seuls noms anciens demeurés sur les devantures de boutiques de bric-à-brac. Quant aux marchands qui sont morts ou qui ont déserté ces boulevards, ils sont remplacés par des vendeurs de meubles modernes, aux devantures se composant de mobiliers de salon en bois de chêne pour dentistes, de pendules de cabinet en marbre noir, de baromètres en noyer, de coffres-forts Huret et Fichet, — entremelés parfois de vieux anges coloriés d'église, de fausses poteries étrusques, et de fers à gaufres, à oublies, à *toutelots* de la vieille Lorraine.

Ces boulevards ont fait plus que de perdre leur caractère d'exposition permanente de la curiosité, ils ont pris un aspect provincial avec leurs pauvres petites boutiques de modes, leurs salons de coiffeurs, tels qu'on en voit dans les plus misérables sous-préfectures, leurs marchandes de chaussettes de couleur, de lainages, de corsets en toile écrue à 2 francs 25 centimes, et dont l'étalage se répand sur le pavé. Je remarque un certain nombre de librairies et de miroiteries, où aux photographies des actrices de tous les théâtres de Paris sont jointes des peintures à l'huile anacréontiques, représentant de petites femmes nues, et qui coûtent de cinq à six francs. C'est aujourd'hui le grand commerce de ces boulevards.



Puis, des industries à la fois hétéroclites et locales, des boutiques sur lesquelles se voit : *Ressemelage américain en 30 minutes,* des boutiques de lunettes d'approche et d'instruments de mathématiques d'occasion, affichant sur leur auvent : *Achat de reconnaissances du*


BOULEVARD
BEAUMARCHAÏS
VINS
JFRAFFAËLLI

Mont-de-Piété; des boutiques de cordes et de poulies pour balançoires et trapèzes, des boutiques de boissellerie et de tamiserie qui se chargent de la réparation des tamis, etc.

Et j'allais quitter le boulevard du Temple, quand, en face du Café Turc, je m'arrêtai un moment devant le n° 42, la maison à la petite porte cochère basse, où demeurait autrefois Flaubert; la maison aux bruyants déjeuners du dimanche, et où, dans les batailles de paroles et les violences du verbe, la spirituelle et crâne Lagier apportait une verve si drolatique, si cocasse, si amusante. La maison n'a plus le sourire d'autrefois, son plâtre a vieilli, des persiennes fermées disent des appartements sans locataires, et, dans une boutique du rez-de-chaussée semblant avoir fait faillite, on lit sur une immense bande de toile, qui a l'air d'une ironie au-dessus du local vide : Cabaret de la Folie. *Tout Paris voudra voir les bandits corses.*

Edmond de Goncourt



PAUL BONNETAIN

LES ENFANTS

Les Enfants

Ils sont bien heureux, les enfants d'à présent! —

Ainsi jugent, en 1889, maints vieux Parisiens.

De fait, ils sont heureux, nos petits, — par comparaison. Nous autres, leurs papas, nous n'avons point été traités comme ils le sont. On nous aimait sans doute, autant que nous les aimons, autant que l'on aima nos pères, mais

cette affection, vertu privée, ne sortait pas du *home*, demeurait instinctive, égoïste, et faisait hors du foyer l'indifférence plus sensible. Aujourd'hui, devenue officielle, vertu publique, elle touche au culte, s'affiche avec des tendresses extérieures, tout un étalage de sollicitude gouvernementale, car Paris, — Paris-Ville, entité municipale et politique, — s'est pris d'amour pour les enfants. Certains propriétaires n'adorent-ils pas leur vin du jour seulement où la vigne appauvrie donne moins aux vendanges?...

Cet amour de l'enfance, diverses influences l'ont développé : la Politique, la Littérature, la Mode, — la Mode surtout, qui daigna, la capricieuse, protéger les enfants comme elle avait protégé les morts.

A la fin de l'Empire, Michelet écrivait :

« Dans ma vie de soixante ans, j'ai vu commencer, s'accroître une des « manifestations les plus graves de l'âme humaine, le culte des morts, le soin « des tombeaux. J'avais douze ans en 1810, et mes souvenirs sont fort nets. « Je me rappelle parfaitement qu'un cimetière à cette époque était une « Arabie déserte où personne ne venait. Le progrès de la richesse y est pour « beaucoup sans doute, mais aussi le progrès du cœur. Car on y vient ; car « les pauvres trouvent le moyen d'y porter des couronnes, des souvenirs... »

Le poète de l'*Amour*, qui n'a pas vu nos jours des Morts, nos foules badaudes au Père-Lachaise, à Montmartre, à Montparnasse, et la curiosité, l'habitude, le pli contracté dans leur visite annuelle, dans leurs hommages à ceux qui furent, ne parle pas, lui, de la Mode et des influences littéraires.

Peut-etre aussi, s'il vivait encore, ne découvrirait-il qu'un progrès du cœur dans l'intéret que Paris montre à l'enfance? Les sceptiques, je sais bien, doutent de ce progrès, mais sans contester le rôle de la Littérature, l'influence des penseurs, dans cette conversion de Paris, et Michelet, plus qu'un autre, aurait rappelé que les poètes, les écrivains, les savants, les créent, ces mouvements généreux que généralisent ensuite la Mode et la Politique.

Qui donc écrivait pour l'enfance, il y a quarante ans? Qui donc, hormis Desnoyers, — ce précurseur, — et quelques bas bleus découragés, tombés du livre au journal de modes? Et qui donc l'étudiait?... Seuls, les Réalistes pou-

vaient et devaient s'attacher aux tout petits, s'attendrir et nous attendrir en les dépeignant.

Quant à la Politique, il n'y a point de paradoxe à soutenir que, depuis seize



ans, elle a servi la cause de l'enfance. Et pour cela sans doute lui sera-t-il beaucoup pardonné. En inscrivant sur leur programme les questions d'éducation, les partis mirent en effet l'enfance à l'ordre du jour. De leurs querelles un bien sortit parmi de nouvelles misères, et si l'on créa des bataillons scolaires, si l'on multiplia les études, si des sectaires mutilèrent les auteurs,

on songea du moins à la santé des enfants. Ce furent des squares partout, un peu d'ombre, des fontaines dans les préaux, des classes mieux aérées, des crèches saines, des institutions professionnelles, des jouets, des vêtements et des goûters distribués aux écoliers pauvres, des promenades hors Paris, voire des excursions. Ce fut un pas, en un mot, dans la voie du



progrès bien entendu, la préparation aux idées nouvelles qui, demain, triompheront, car, demain, c'en sera fini des parades des bataillons scolaires sur la place de l'Hôtel de ville, et des cours trop touffus, et du surmenage, fini des exagérations de travail et de la soldatomanie, que remplaceront des exercices à l'anglaise, des sports au grand air hors des fortifications.



A Paris, les enfants ont pour croque-mitaine le concierge. Ce monstre est d'habitude malthusien, encore qu'il soit père souvent et qu'il adore ses petits, son espèce se reproduisant en loge avec une déplorable facilité. Il





GERMAINE A SA TOILETTE

réprouve la paternité, mais chez ses seuls locataires, et son horreur du bruit n'a d'égale que sa haine des langes séchant aux croisées. Évidemment, la cour de son immeuble n'a été créée que pour sa progéniture. Aussi les enfants le haïssent-ils, et souvent par pur instinct, car le cerbère s'humanise et les respecte lorsqu'ils habitent au premier étage.

Mais la véritable, la grande et navrante originalité des petits Parisiens des deux sexes, et de deux à dix ans, consiste en une facilité à vivre dans des boîtes où s'étiolerait un rat, et à s'amuser avec des riens. De par l'hérédité, les enfants de la grande ville tolèrent des claustrations et des promiscuités dont mourrait ailleurs un homme fait. Et puis, quelle aptitude à l'imitation! quelle ingéniosité à se créer des joujoux! quelles dispositions pour la cuisine, pour la couture! quelle précocité !

Nous y voilà : la précocité, c'est, à tous les points de vue, la marque bien spéciale des petits Parisiens.

Cette précocité, la rue la révèle, comme tous leurs défauts, comme toutes leurs qualités; la rue, ou, pour mieux généraliser : le dehors.

Leur vie se passe en effet en grande partie loin de la maison maternelle.

Pauvres, ils échappent à leur misère, à leur prison, par un besoin de respirer et d'exercer leurs jeunes muscles. Le square, s'ils sont surveillés, le trottoir, s'ils sont libres, s'offrent à leurs jeux. Du danger, ils n'ont cure, vite familiarisés avec les voitures, habiles à esquiver les écrasements. De fait, la statistique des accidents ne compte guère que des femmes, des vieillards ou des ivrognes. Le Dieu des enfants protège Paris; ceux qu'atteignent les roues des camions ou des fiacres n'appartiennent guère à la classe pauvre, dont les petits dressés par l'expérience se garent presque toujours. Par contre, c'est chez elle que, le plus communément, de pauvres mioches, laissés seuls au logis, se jettent à bas des fenêtres ou se grillent sur les fourneaux.

Les enfants des riches ou des « bourgeois », ceux encore dont les parents, sans connaître la fortune, voire l'aisance, ne vivent point d'un travail manuel, cherchent dehors non plus la liberté ou le confortable, mais la santé. Hiver comme été, s'ils ont pour les garder une bonne, une sœur aînée, une grand'-

mère, une maman que n'absorbe aucun travail sédentaire, on les voit hors des maisons, dans les squares, sous les arbres des promenades. Leurs allées et venues peuplent les jardins publics, mettent des gaietés dans la banalité triste des végétations rabougries et rappellent la vie véritable au milieu du luxueux et artificiel décor des Champs-Élysées ou du parc Monceau.

Et c'est là que le philosophe, le romancier, le curieux doivent les étudier pour les aimer les uns et les autres. Square Montholon, place des Vosges, parc de Montsouris ou des Buttes-Chaumont, jardin de la Chapelle expiatoire ou carré Marigny, ils sont pareils, aux robes et aux bégayements près, tant qu'ils se font porter ou se traînent. Quel démocrate, le soleil! Il est partout pareil, le sable que les cantonniers de M. Alphand sèment le long des allées, sous les marronniers municipaux!

Les clairs, les gais, les bons tableaux! Les rubans des nourrices, ces grands larges rubans qui battent leur cape noire ou puce d'un flot de pourpre ou de bleu marin, tachent joyeusement le vert des pelouses. Des ruches de bonnets s'incendient, et partout, au ras du sol, des blancheurs trottinent, des babies en litières, des petits morceaux d'hommes, des embryons de femmes, de blanc et de crème vêtus, avec des rubans aussi, des rubans luisants et clairs. Sous les arbres, les mamans sont assises, qui brodent, bavardent, et surveillent de loin ces ébats primitifs. Un garde, vieux soldat médaillé, très brave homme, tourne autour du jardin, sévère seulement aux chiens sans laisse, mais doux pour tous ces bambins. Plusieurs, des habitués, le reconnaissent, se frottent à ses jambes. Et il est encore la providence des plus grands, garçons ou fillettes, dont les jerseys et les tricots rayés passent et repassent parmi les branches. Car ceux-ci s'éloignent, galopent, sont fous, empiètent sur les corbeilles et, dans leurs courses, se risquent jusqu'aux portes, ou dans l'allée centrale, une vraie rue, comme au parc Monceau, insoucieux des voitures que le soldat contraint à n'avancer qu'au pas.

De par une adorable mode anglaise, tous ces diables ont les mollets et parfois les bras nus. Leurs muscles apparaissent sous la peau hâlée; la chair est ferme, sent l'hydrothérapie bienfaisante, le plein air, l'exercice continu.



PORTRAIT DE BÉBÉ DANS SON JARDIN.

Dans ses jardins, Paris prépare ses futures danseuses, ces Parisiennes dites frêles, et fortifie ses futurs viveurs, dont la résistance relative à la plus bête, à la plus factice, à la plus meurtrière des existences, surprend certaines candeurs médicales. Et dans ses squares, comme sur le trottoir des faubourgs, il trempe aussi ces petits hommes lestes et souples, ces « aztèques » si maigres en arrivant au régiment, si solides pourtant à l'étape, étonnement éternel des ruraux; et ces filles que nourrissent plus tard « deux ronds de frites » ou de crevettes, sans que la chlorose, l'anémie, le travail dans les magasins, la « noce » ou la maternité parviennent à les tuer avant l'heure moyenne.

Avec une race aussi vivace, que n'obtiendrait-on pas si les squares n'étaient plus des jardins pour rire, si ces jeux d'enfants cessaient d'être la parodie des vrais sports anglo-saxons qui forment lurons et luronnes?

★

Précoces, ils le sont tous, ces petits bonshommes, ces bouts de femmes, réduction et synthèse du monstrueux Paris, — précoces à faire peur!

Ici, square des Batignolles, ce morveux de quatre ans apostrophe en argot le « copain » qui triche aux billes. Dans quelques années, il vous expliquera comment il lui est venu une petite sœur, parce que, l'autre saison, son père est rentré « poivre » et amoureux, un soir de paye.

Là, aux Champs-Élysées, près de la voiture aux chèvres, au Jardin d'acclimatation, ces petits hommes et ces petites femmes luxueusement habillés « posent » déjà, jouent au salon, aux coteries, médisent et flirtent.

J'ai dit « flirtent » : j'adoucis. Hier, square de la Trinité, j'ai vu ceci : un garçonnet de six à sept ans, costumé en mousse, s'approchant d'une petite fille de trois ans dont la robe rouge décolletée laissait voir l'attache des épaules et du cou, une jolie peau blondissante, des fossettes adorables, une chair grassouillante et bombée dénonçant la gorge future, précoce aussi. Il l'empoigna, la baisa sur le cou, sous les oreilles, sur la nuque, puis sur la poitrine, et ses deux mains tiraient sur le corsage, descendaient l'étoffe, tandis

que ses lèvres tentaient de se couler plus bas, cherchaient les seins à venir.

Innocent, ce petit libertin; instinctive, sa recherche; mais Paris et sa civilisation de serre chaude sont dans cette caresse enfantine qui me fit rêver.



Il en meurt tant, de ces petits êtres aux hérédités compliquées qui trop tôt devinent, comprennent ou retiennent! Un garçon de huit ans, dans ma maison, étonnait le monde par son intelligence. Il m'effrayait. L'autre mois, ses yeux parurent plus grands, son regard noir plus profond, mais il n'était pas malade encore : « Je mourrai dans cinq jours! » dit-il un matin. Cela fit rire. Le surlendemain il gardait le lit : « Je mourrai dans trois jours, à cinq heures, fit-il; câlinez-moi bien! » On ne rit plus, et à cinq heures et quart, le jour dit, il s'en allait. Une méningite.

J'ai relu le bel appel à Paris que les Goncourt poussent à la fin de *Germinie Lacerteux*. Quel autre cri pour un poète à propos de cette mort! A huit ans, ce pauvre être savait ce que c'est que partir. Il n'est mort que de cela. L'oiseau trop tôt avait grandi, sa cage était trop étroite. Il a suffi qu'il pensât pouvoir mourir pour qu'il mourût. Un transport au cerveau les réalise, les auto-suggestions des petits enfants.

Pourquoi savait-il? Amusées de cette curiosité bavarde, de cette intelli-

gence fureteuse, sans doute avaient-elles parlé, les bonnes, les voisines, et répondu à ses questions. Cela les avait amusées qu'il comprît, si bien, si vite. A un autre, les tirant par leur tablier et s'enquérant pour un cercueil d'enfant qui passait, on aurait conté quelque mensonge. A lui, à ce bambin qui faisait des *mots*, on avait expliqué, et ça le travaillait, le souvenir de cette boîte à violon, de ce drap blanc, sur un brancard que deux hommes portaient, car on ne dérange pas les chevaux des pompes funèbres pour ces petits corps d'anges qui pèsent si peu!

Il est mort. Combien Paris en tue-t-il de la sorte, de trop précoces, de mal alimentés? Combien en meurt-il en nourrice? Combien en détruit l'école infligée avant l'âge? Combien en estropient les cités ouvrières, les logements infectés, trop petits, les promiscuités? Et, chez les riches, combien l'internat immoral, les immondes dortoirs, les études surchargées et les horribles vieux lycées de Paris, honte d'une capitale et d'une civilisation?

Pourtant d'aucuns espèrent et conseillent l'espoir. Puisque, disent-ils, nos cimetières, abandonnés encore il y a soixante ans, sont devenus des chapelles fréquentées, — des jardins; puisque le peuple, qui, jadis, ignorait les fleurs, consomme à présent la moitié des roses, des lilas et des violettes qui se vendent à Paris; puisque les enfants autrefois condamnés aux préaux pénitentiaires trouvent partout dans Paris d'illusionnants coins de verdure, l'avenir est pour nous rassurer : vieillis, les cheveux blancs, les petits névrosés d'aujourd'hui, nos petits jaloux si précoces, souriront des politiciens défunts qui, leur donnant les « groupes scolaires » après la pelouse, l'uniforme après le goûter à la cantine, ne surent pas leur procurer le logis sain, la vie salubre, tout ce qui fait plus tard l'homme honnête et vigoureux.

Paul Bonnetain



JEAN RICHEPIN

TYPES DES FÊTES FORAINES



Types des Fêtes foraines



Ranpanpan des marteaux et bzillement des scies!
La ville en toile tend son mobile rideau
Où ressuscitent, frais et lavés à grande eau,
Les tons, morts de poussière aux croûtes épaissies.

C'est ici le jardin des impossibles fleurs,
Bleu criard, vermillon pétardant, vert qui grince.
Mais le peuple, allumé par le litre, est bon prince;
Il y saura cueillir le bouquet des couleurs.
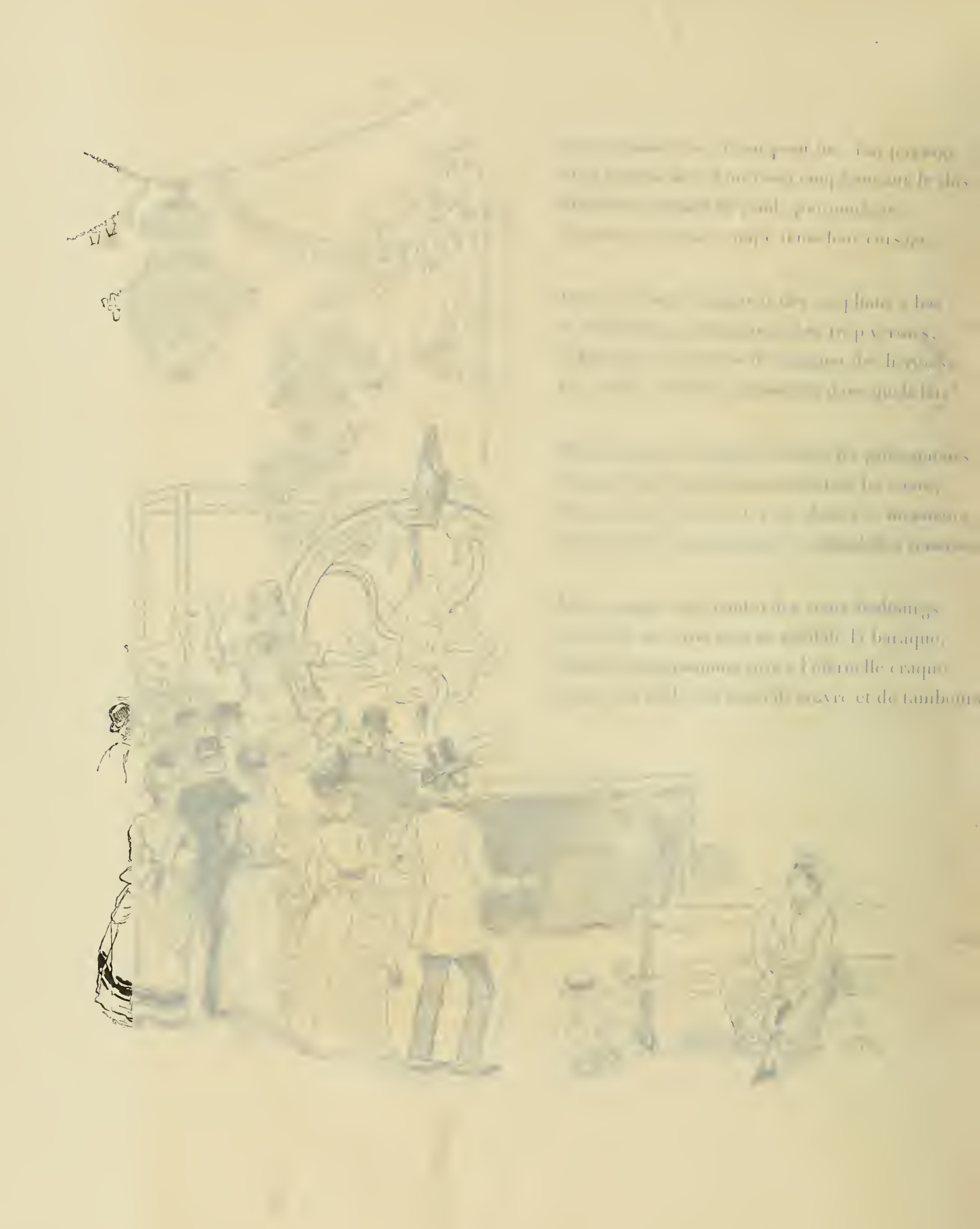


Car ce monde est vivant pour lui : fou paysage
Où l'homme met d'un coup cinq lions sur le dos;
Hercules souriant de poids pyramidaux;
Géantes avec leur croupe dans leur corsage.

Certes, le beau dompteur des cinq lions à bas
A des bottes et des moustaches trop vernies;
L'Hercule en souriant doit gagner des hernies;
La géante, elle met ses mollets dans quels bas?

Mais toujours le tableau montre les phénomènes
Entourés de témoins sûrs, attestant les cieux;
Et le peuple vous croit, rois, dames et messieurs
Ouvrant des yeux d'extase en chandelles romaines

Et le peuple naïf viendra des vieux faubourgs
Apporter ses gros sous au seuil de la baraque,
Grand enfant toujours pris à l'éternelle craque
Quand on soûle son cœur de cuivre et de tambours

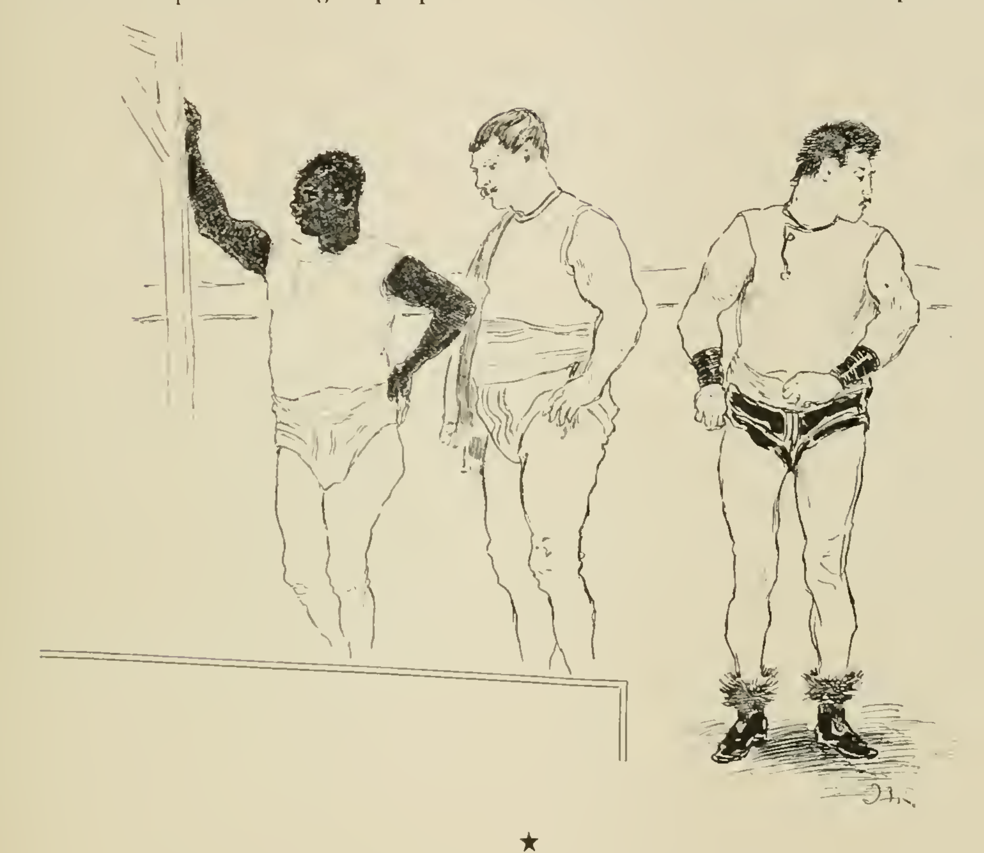




☆

Tourne, tourniquet, tourne encore,
Tourne, tourniquet que décore
La flamme des petits drapeaux,
Flamme tournoyante où s'attise
La tournoyante convoitise
Des tourniqueurs aux gais propos.

Sous les schistes et les pétroles
Que tes tournantes banderoles
Tournent, tourniquet sans repos,
Tourniquet, tournante crécelle,
Où tout en tournant étincelle
Un œil énorme au fond des pots.
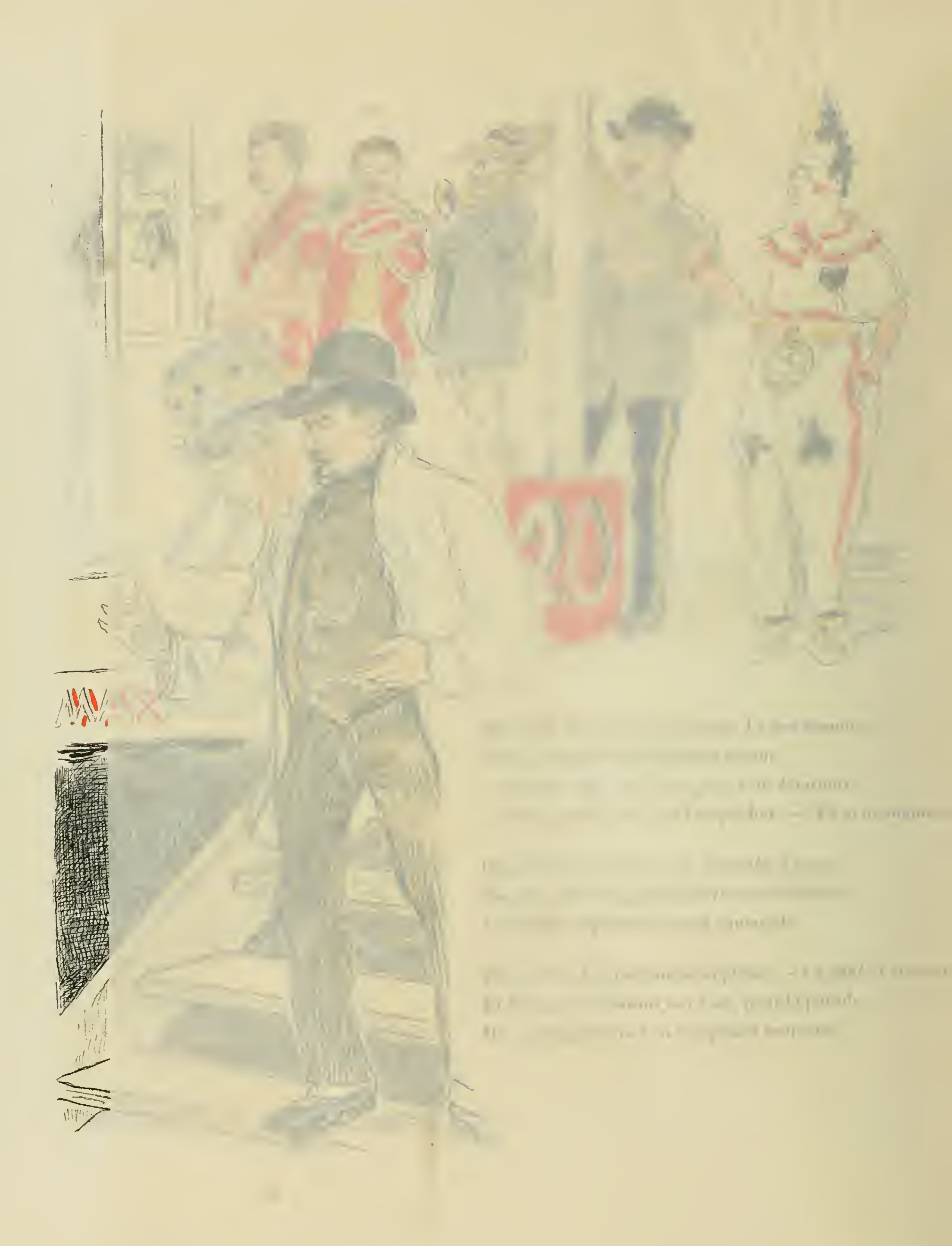


★

— *Ho! ho! ho! Dieu seul peut les vaincre, non les hommes!*
Ainsi, rauque, rugit le dab dans l'entonnoir
Du porte-voix. Les gars sont sur le promenoir,
Rablés, cambrés, muets. — *Voilà ce que nous sommes,*



Disent-ils au public sans parler. Et des sommes
Sont promises à qui dégotera le noir.
—*Attends! Moi, je te vas passer au laminoir!*
C'est un gamin. On veut l'empêcher. — *Tu m'assommes,*

Répond-il. *Laisse donc! Je travaille l'acier.*
On peut avoir du poil sans être un cuirassier.
Et la foule applaudit le petit camarade.

Ho! ho! ho! Les tréteaux sont pleins. — *Un gant! J'en veux*
Et lutteurs et comtois ont l'air, pour la parade,
De se manger le nez en s'appelant morveux.





LA FEMME COLOSSE.

Bons chiens savants, chiens sans niches,
Loulous, barbets et caniches
En moustaches de grognard,
Ce soir feront l'exercice,
Conscrit à l'air de saucisse,
Marquise au minois mignard.



En attendant, les artistes,
La marquise sans batistes,
Le fusillé sans émoi,
Les pénitents sans capuces,
Au soleil cherchent leurs puces,
Monsieur, comme vous et moi.

★

O l'air lamentable que tu joues,
Depuis quel long temps je le connais,
Cet air dont tu dégonfles tes joues,
Lamentable lancier polonais!

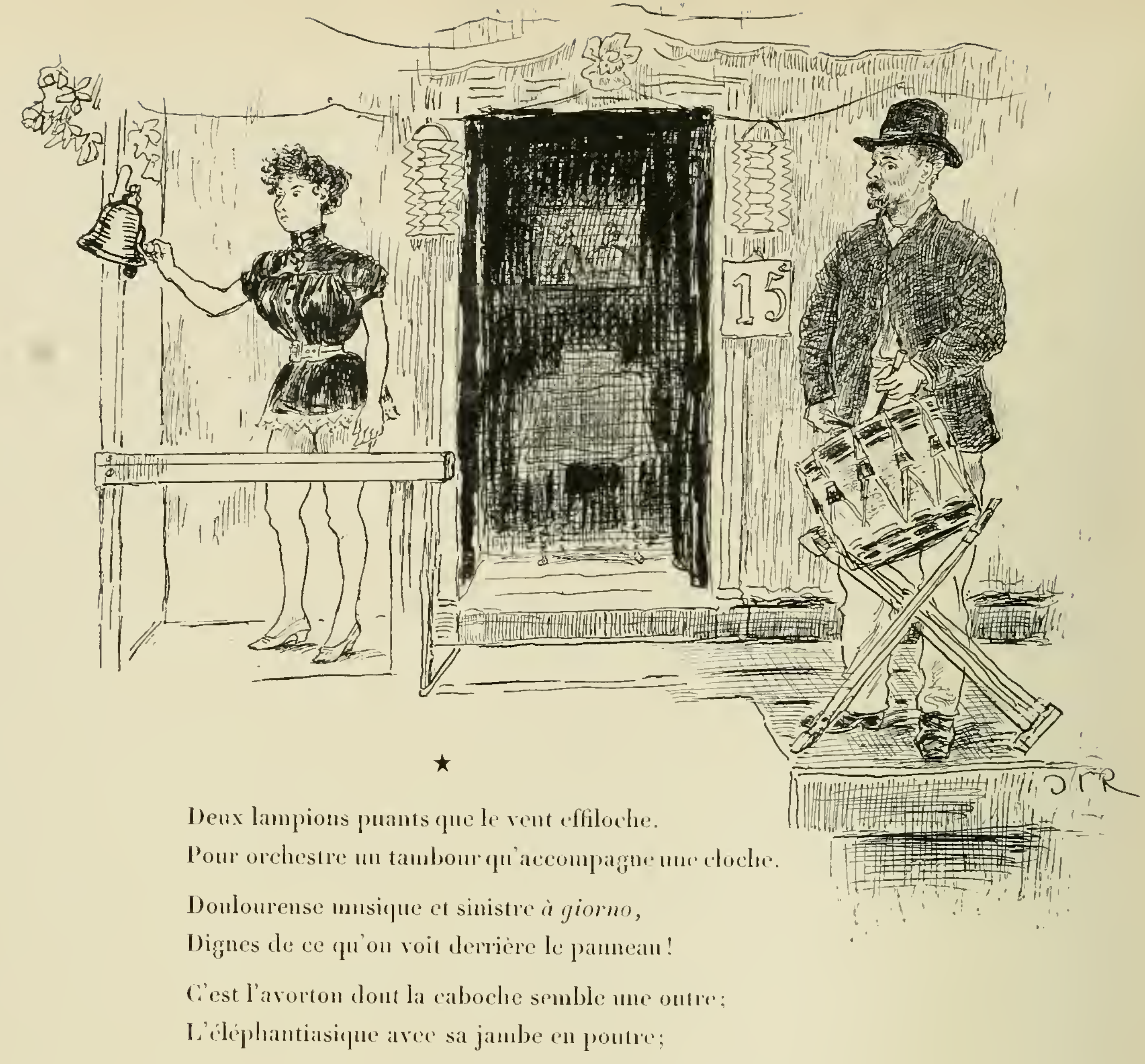
Que t'importe la mode qui passe,
Chanson, quadrille, valse, polka!
Pour toi c'est toujours la même basse,
Immuable comme ton schapska.

La clarinette au bruit de fritures,
Le vaniteux cornet à pistons,
Que t'importent leurs fioritures
Dans tous les rythmes et tous les tons!

Tu souffles ta vieille ritournelle
Malgré clarinettes et cornets,
Souffleur de l'harmonie éternelle,
Pacifique lancier polonais.

Polonais trombonant, je t'estime,
Bon Polonais, Polonais touchant,
Doux Polonais résigné, victime
Qui n'as que cinq notes dans ton chant.

Mais avec ces cinq, sur ton trombone,
En agitant de vagues plumets,
Tu fais ta partie, et c'est la bonne,
Puisque je m'en souviens à jamais.



★

Deux lampions puants que le vent effiloche.
Pour orchestre un tambour qu'accompagne une cloche.

Douloureuse musique et sinistre *à giorno*,
Dignes de ce qu'on voit derrière le panneau!

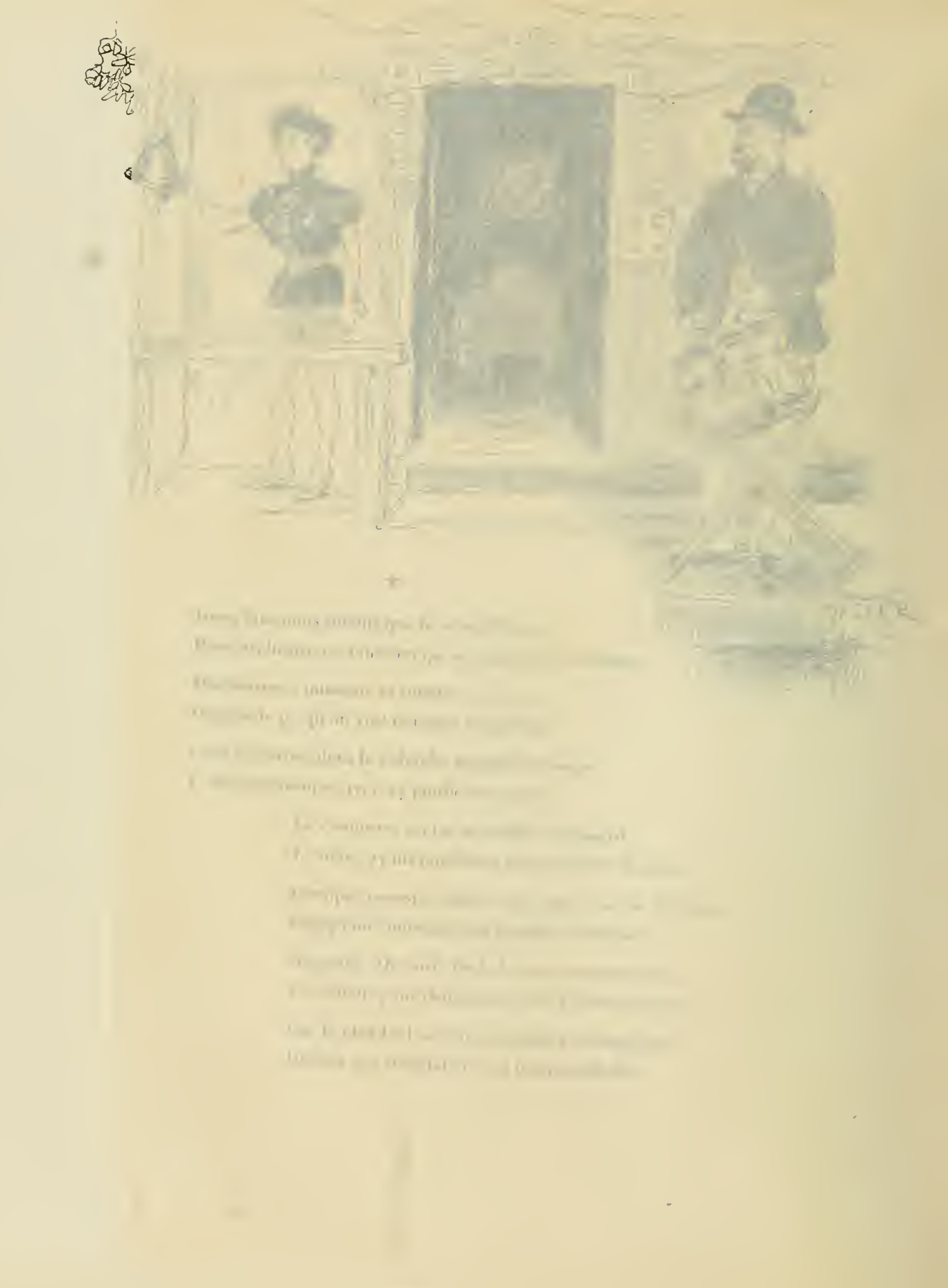
C'est l'avorton dont la caboche semble une outre;
L'éléphantiasique avec sa jambe en poutre;

Le *centaure*, crétin au mufle de jumard;
L'enfant ayant pour bras des pinces de homard;

Quelque monstre enfin, vrai, faux; car on les imite.
Puisqu'une infirmité fait bouillir la marmite.

On entre. On sort. De là le nom : un *entresort*.
Et chacun pour deux sous vient y bénir son sort.

Car le plus laid se voit des formes triomphales
Devant ces stropiats et ces hydrocéphales.





TROIS HEURES. — LA FÊTE BAT SON PLEIN.



Parmi les nasillants hautbois
Des vieux orgues de Barbarie,
Vire sous la verroterie
        La cavalerie
        Des chevaux de bois.

Virez, virez à perdre haleine,
Bons chevaux chantés par Verlaine.

Après lui point je ne dirai
Votre étrange et soûlant supplice
Où dans les délires on glisse,
        La moelle en délice,
        Le cœur chaviré.

Virez, virez à perdre haleine,
Bons chevaux chantés par Verlaine.

Chevaux au ventre toujours plein,
Dans vos yeux fixes se reflète
Le rêve où la bonne en toilette
        Se pâme et halète
        Près du pion câlin.

Virez, virez à perdre haleine,
Bons chevaux chantés par Verlaine.

Bons chevaux qu'il a si bien dits,
Que par vous au ciel il se case,
Et portez-le, comme un Pégase
        Aux ailes de gaze,
        Dans son Paradis.

Virez, virez à perdre haleine,
Bons chevaux chantés par Verlaine.



★

Avez-vous des amis par là ? Moi, j'ai les miens.
Voici le bout du champ de foire. Une bagnole
Au hublot de laquelle un oiseau rossignole.
C'est là que mes amis campent : des Bohémiens.

Vous les reconnaîtrez à leur teint noir de hâles
Et doré cependant comme entre chair et cuir,
A leur pas si léger toujours prêt pour s'enfuir ;
Vous les reconnaîtrez surtout à leurs yeux pâles.

Vous lirez dans ces yeux de loups, jaunes et gris,
L'amour du changement, l'horreur du sédentaire,
Et la soif de nouveau qui par toute la terre
Fait rôder à jamais ces éternels proscrits.

Et vous serez jaloux de leurs maisons en toile,
Sans racines, sans murs, sans âtre et sans verrou,
Mais dont le toit flottant toujours par quelque trou
Filtre au front des dormeurs le baiser d'une étoile.

Jean Richepin



HENRI CÉARD

LES COMÉDIENS

Les Comédiens



Georges de Germany, jeune homme de bonne famille, se laisse aller au jeu.

Georges, *à part.* — Le sort s'acharne à me persécuter. J'ai perdu les trente mille francs que mon père me donna pour la corbeille de ma fiancée !

Tous les ans, ils apparaissent sur la scène des concours du Conservatoire, gauches en gestes, gonflés de prétention dans leurs habits noirs déjà râpés, sachant à peine se tenir, sachant à peine saluer, tremblant de peur, rendus ver-

Nota. — Les gravures de ce chapitre représentent des acteurs de petit théâtre jouant « *Trente ans ou la vie d'un joueur* ».



Un usurier lui procure un écrin. Il l'offre à sa fiancée.

GEORGES. — Ma chère Amelie, daignez ajouter aux grâces qui vous parent l'éclat de ces diamants.

dâtres par l'émotion, frottant convulsivement, au milieu des tirades et des vocalises, le pouce contre l'index de leurs gants devenus blancs à force de nettoyages, trop peignés, universellement maladroits; jeunes premiers et pères nobles, ténors et barytons, ils exécutent, avec les intonations, les coups de gorge, les attitudes et les mouvements tristement convenus, le morceau dramatique ou la scène lyrique qui doit décider de leur avenir.

*
* *

Pauvres gens!

Jadis bons employés, jadis bons tonneliers, l'encrier ou la varlope leur assuraient un pain sans danger et sans gloire, mais des recruteurs sont passés qui les ont enlevés à leur libre labeur. Criminellement on leur a persuadé que leur talent, à l'Opéra ou au Théâtre-Français, avec un peu d'étude, leur rapporterait une immédiate fortune. Les voisins ont appuyé, les amis du palier aussi, ces amis chez lesquels, les soirs de goguettes et de fête, héroïques après le dessert ou sentimentaux après le pousse-café, ils disaient de doucereux monologues et forçaient d'ouvrir les fenêtres quand ils hurlaient à pleine voix les *Cuirassiers de Reichshoffen*.

— Quel riche organe! affectaient de dire les messieurs, dissimulant mal une secrète envie.

— Quel dommage qu'il n'entre pas au Conservatoire! répétaient tendrement les dames.

Si bien que poussés par l'admiration de leur quartier, cédant à l'impulsion et conduits par le lucre, ils s'y sont présentés, à ce Conservatoire, ils y ont concouru.



Ces diamants avaient été volés dans la maison même où se tenait la maison de jeu que fréquentait Georges. Georges de Germany, connu comme un des habitués de cette maison, est soupçonné. Au milieu de la cérémonie de son mariage, on vient pour l'arrêter : les diamants sont reconnus au cou de sa fiancée. — Son père, alors, qui connaissait ses vices, l'accable de sa malédiction.

M. de Germany. — Non ; la voix de Dieu se fait entendre dans les derniers accents d'un mourant. Écoute !... La destinée du joueur est écrite sur les portes de l'enfer. Fils ingrat ! fils déjà parricide ! tu seras époux coupable et père dénaturé ; et ta vie s'éteindra dans la misère, le sang et le remords !

Et puis après?

*
* *

Laissons de côté ceux-là qui par patience ou protection, volonté acharnée ou sérieux don naturel, ont réussi à être couronnés, et sont dès lors désignés aux engagements solides et promis aux forts et sûrs appointements.

Mais les autres?

La misère de l'échec vient s'ajouter encore à leurs misères naturelles. Qui dira les souffrances intimes de ces candidats assez désordonnés pour abandonner leur gagne-pain dans le problématique espoir de passer plus tard à la caisse du théâtre et d'en sortir le portefeuille lourd de billets de banque?

Dans ces concours du Conservatoire, ce qui est lamentable, ce n'est pas seulement la pauvreté des opéras et des pièces qu'on exhume, ce n'est pas cette espèce de Muséum Tussaud de la musique et de la littérature, ce n'est pas cette tératologie des doubles croches et de l'alexandrin. Non, c'est cette émotion humaine qui se dégage devant vous tous, ténors la bouche en cœur, jeunes premiers les regards au ciel, basses barbues jusqu'aux yeux, pères nobles rasés jusqu'au derme!

Combien s'en vont la démarche affaissée et l'accent déconfit! Le succès rêvé vient de se refuser. La parole, comme dans Virgile, s'est arrêtée dans le gosier séché par la peur. De grandes espérances croulent tout d'un coup. Des

gestes navrés s'esquissent, des gestes vrais, ceux-là, et qu'ils ne retrouveront jamais devant la rampe, en face du public. Hélas! parmi ceux-là qui n'ont pas de talent, combien ont faim!



Quinze ans se sont écoulés..... Vieilli déjà, à bout de ressources, Georges de Germany s'adresse en dernier ressort à sa femme. Il a pu jusqu'alors maintenir son luxe, mais tout est perdu maintenant, et ses meubles sont saisis.

GEORGES. — Vous m'avez cent fois répété ce discours. Quelques mille francs de revenu, un village, une existence misérable, je ne la supporterais pas; c'est la richesse que j'ambitionne..... D'ailleurs, il est trop tard..... Amélie, tu m'offres le reste de ta dot : eh bien, c'est ce que je te demande.....

Et pourtant, il leur faudra vivre, vivre de l'art dont ils ont à peine surpris les éléments et dont ils ne connaissent que la grossière et imparfaite mécanique. Juifs errants de la musique, nomades de la littérature, toujours quêtant à coups de gosier, à force de roulements d'yeux et de grands mouvements de bras le douloureux pain de leur existence, ils seront les artistes des troupes de province.

De Dunkerque à Bayonne et de Grasse à Quimper, eux, les piètres acteurs, ils promèneront leurs vagabondes existences. Avoir été élève au Conservatoire de Paris, ce sera pour eux un titre mélancolique que les affiches, en grosses lettres, feront éclater, au coin des rues, sur les murailles des mornes sous-préfectures. Leur nom, méprisé des juges du concours, flamboiera, démesurément mis en vedette, et devant ces manœuvres de l'art, qui sait si, certain soir, ne s'exaltera pas l'âme incomprise des Bovarys!



Amélie de Germany n'a donné à Georges, son mari, le reste de sa dot que pour sauver son honneur, en retirant des billets, des faux qu'il avait commis ; mais Georges a joué encore, et encore il a perdu. Il rentre chez lui, dans la nuit. Menacé d'être arrêté sur l'heure, il se sauve et arrache de force sa femme à sa maison.

Georges — Viens. Tu dois partager mon sort !

*
* *

O misère ! ces tonneliers sans élégance, ces employés sans distinction, incarneront en leurs massifs individus tous les héroïsmes, toutes les délicatesses, toutes les grandeurs d'âme. Dire qu'ils seront la voix vivante des poètes, des poètes qu'ils ignorent, et les acteurs d'actions qu'ils ne comprennent pas! Devant le trou du souffleur, voilà qu'ils trembleront de la sanguinaire jalousie d'Othello. Ils deviendront aussi les Roméos suspendus au long des échelles de soie dans la nuit shakespearienne des jardins de Vérone. Des Marguerites éperdues dont ils seront les Fausts, sous les cieux pleins d'étoiles, jureront de les aimer et de les servir.

Personnages historiques ou personnages de légendes, qu'ils sortent des annales d'un peuple ou de l'imagination des écrivains, Hamlet ou Guillaume Tell, Masaniello ou Macbeth, ils représenteront tous les victorieux dont les accents passionnés arrachent les populations aux tyrannies des envahisseurs et font plier les cœurs défaillants des femmes sous la séductrice autorité de leurs tendresses. Les libérateurs de patries auront leurs gestes sans grâce, et c'est à leur tête maquillée qu'on pensera quand on voudra se figurer l'amour.

Menuisiers, tonneliers, gratte-papier, barytons ou ténors, premiers rôles ou traîtres, ils seront les chevaliers d'idéal dont rêvent les pensionnaires, et quand les éperons de leurs bottes sonneront de tout leur cuivre devant la rampe qui fume, des honnêtetés de femme tomberont, et il y



Quinze nouvelles années se sont écoulées. — La grande misère est venue. Georges de Germany, qui a abandonné son fils en France, vit à l'étranger, réfugié dans la montagne, caché sous un faux nom. — Un jour qu'à bout de forces, il s'assied à une table d'auberge, l'aubergiste veut le chasser.

GEORGES. — Je ne puis rien demander, je suis sans argent. ... Cependant, j'ai beaucoup marché, et si vous vouliez seulement me donner un verre d'eau...

aura des adultères et des divorces dans des villes où ils n'auront fait que passer.

* * *

Certes, on peut les plaindre du rude métier qu'ils vont faire et du pain difficile qu'ils vont être obligés de gagner. Mais, vraiment, le public, lui aussi, n'est-il pas digne de quelque pitié, le public qui va subir la fausseté de leurs gestes et de leurs voix, leur grasseyement, leur vibration insupportable, leurs roulements d'*r*, leur coup de talon avant d'entrer en scène, leurs comiques grimaces de douleur, leur risible pantomime d'attendrissement, et leur mort en scène, leur mort encore plus insupportable et plus inexacte que leur vie? Et puisque les comédiens errants, au cours de leur rude besogne, ne doivent rencontrer ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de succès, puisque l'idéal du spectateur doit en demeurer abaissé et meurtri, puisque ces entreprises sur l'art ne doivent profiter à personne, à quoi bon troubler les existences ouvrières et mettre au cœur des travailleurs des ambitions artistiques et des espérances d'argent que rien ne satisfera?

Comme dit la romance, laissons, s'il vous plaît, les menuisiers à leur rabot

et les employés à leurs écritures. Et quand, une après-midi, ils réciteront, par distraction, quelques pages de beaux vers ou chanteront, par bonne humeur, soit la République, soit la Mère Godichon, payons-leur un coup à boire au



Georges de Germany, en sortant de l'auberge, a tué un voyageur qui lui avait demandé son chemin et s'était fait accompagner par lui dans la montagne. Il rentre et rapporte des provisions.....

GEORGES — Oui, j'ai soif... Georgette, donne-moi un verre d'eau.
AMÉLIE, *donnant le verre à Georgette.* — Tiens, porte-le à ton père.
GEORGETTE — Tiens, papa... (*Il prend le verre*) Ah! mon Dieu! papa... mais tu es blessé... tu as du sang à la main!
GEORGES. — Du sang!

cabaret du coin, mais ne vantons ni leurs poumons ni leur bonne tenue, de peur qu'un jour, éreintés, fourbus, dévoyés et misérables, trompés dans leurs illusions, désertés des directeurs, nous ne les rencontrions au café de la Grande-Chartreuse cherchant un impossible engagement et trinquant à ce qu'ils

appellent leur succès avec le Delmas de l'*Éducation sentimentale*, le Delo-



Le fils qu'avait abandonné Georges de Germany en France est devenu un bel officier. Dans l'amour de sa mère il a recherché leur trace. — Il les retrouve et arrive dans leur maison. Mais on avertit Georges qu'un étranger riche est dans sa maison. Georges, pour se procurer de l'argent, rentre et tue cet étranger, puis, pour cacher son crime, il met le feu à la cahute. C'est alors que sa femme apparaît et, dans un cri, lui dit que cet officier qu'il vient de tuer est son fils. Georges de Germany, accablé de misère, de honte et de forfaits, se précipite dans les flammes.

belle de *Fromont jeune*, ces ratés dramatiques, pour qui le roman moderne a créé une immortalité d'ironie et de larmes.

Henry Céard.

OCTAVE MIRBEAU

COCHER DE MAITRE



Cocher de Maître



IL s'appelle William et n'a pas d'autre nom. Du moins il ne s'en connaît pas d'autre, ne s'étant jamais connu de famille.

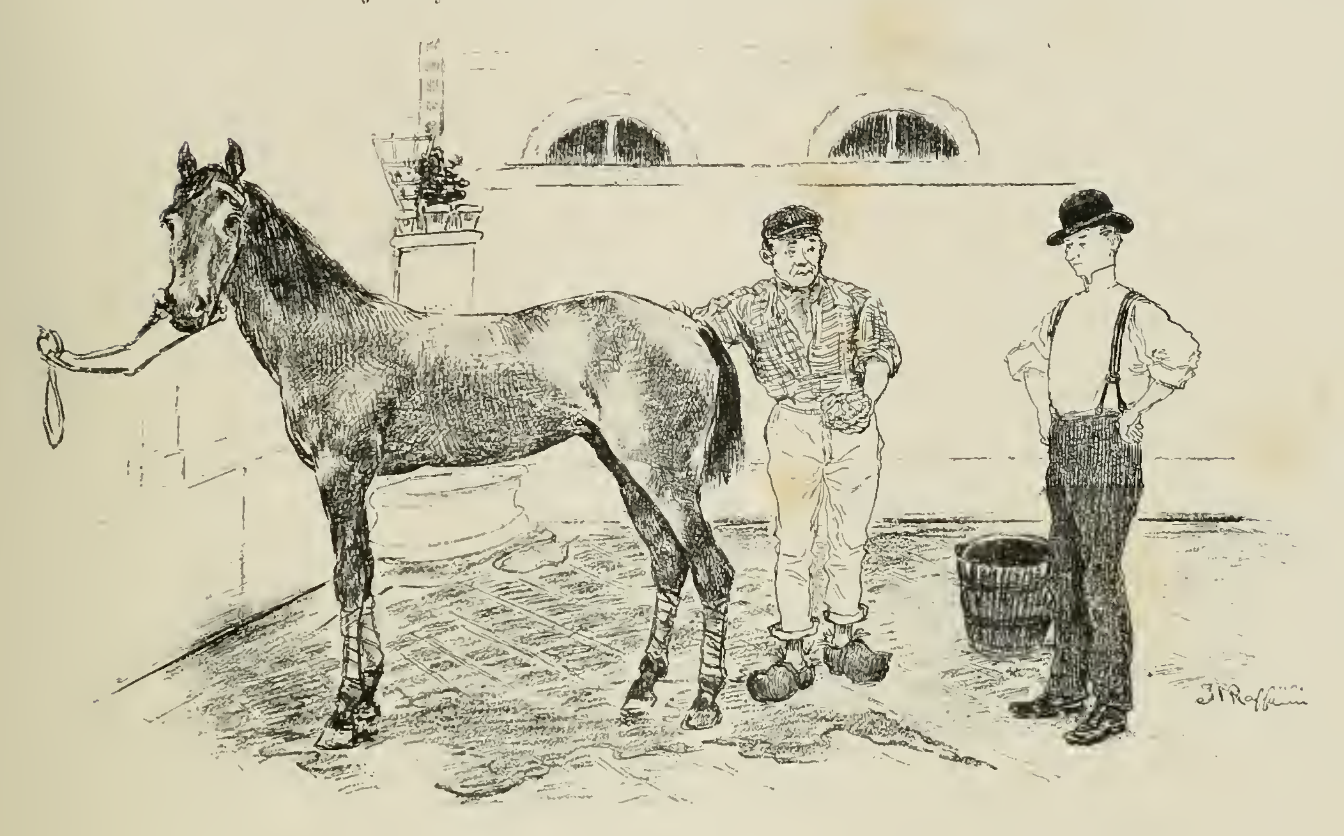
Il est né à Londres, dans l'effroi d'un bouge, où



dans la boue d'une rue, ou dans l'ombre nocturne d'un square; il est né de l'anonyme et cryptogamique rencontre du hasard et de la débauche, entre deux hoquets de wisky. Tout gamin, il a vagabondé, mendié, volé, été en prison. A huit ans, il a servi aux plaisirs des matelots et d'un lord ataxique, fouetteur d'enfants, qui manqua le tuer. Plus tard, comme il avait les deux jambes tordues en arc, presque difformes, un air d'éhonté cynisme et de sexe ambigu, les plus crapuleux instincts, on l'a racolé un beau jour pour en faire un groom. D'antichambre en antichambre, d'écurie en écurie, frotté à toutes les roublardises, à toutes les rapacités, à toutes les effronteries, à tous les vices des domesticités de grande maison, il est passé *lad* au haras d'Eaton. Et il s'est pavané avec la toque écossaise, le gilet à rayures jaunes et noires, et le pantalon clair, collant, qui fait aux genoux des plis en forme de vis. A peine adulte, il ressemble déjà à un vieux petit homme, grêle de membres, la face plissée, rougie aux pommettes, jaunie aux tempes, la bouche usée et grimaçante, les cheveux rares ramenés au-dessus de l'oreille, en volute graisseuse. Dans une société qui se pâme aux odeurs du crottin, William est déjà quelqu'un, mieux qu'un paysan et qu'un ouvrier, presque un gentleman.

A Eaton, il apprit à fond son métier; il sut, par le menu, comment il faut panser un cheval de luxe, comment il faut le soigner quand il est malade, quelles toilettes compliquées, minutieuses et différentes suivant la couleur de la robe, lui conviennent; il sut le secret des lavages intimes, les polissages raffinés, les pédicurages savants, les maquillages ingénieux, par quoi valent

et s'embellissent les bêtes de courses, comme les bêtes d'amour. Au bar, en buvant des champagne-coctail, en aspirant des *gin-sure* avec un chalumeau, il connut des jockeys, des entraîneurs, des bookmakers, toute la fleur de



l'écurie, toute la *crème* du fumier, auxquels parfois se mêlaient des baronnets et des ducs ventrus et voyous. Et, à travers les discussions bruyantes, les *matches* prodigieux, les gestes de boxe, les tintements des guinées, se développa devant lui un horizon de fortune et de plaisirs, un rêve de gloire. William eût souhaité devenir jockey, car il ne concevait pas d'ambition plus haute. Mais il avait grandi, et si ses jambes étaient restées maigres, son estomac s'était développé; il avait trop de poids. Ne pouvant endosser la casaque du jockey, il se résigna donc à revêtir la livrée du cocher. C'est un bel état, moins retentissant peut-être, mais où l'on peut faire son chemin avec de la hardiesse, de l'immoralité et du savoir-faire.

*
* *

Aujourd'hui William a quarante ans. Il est des huit ou dix cochers anglais, italiens, français, dont on parle dans le monde élégant, avec émerveillement. Il est célèbre. Son nom est cité dans les journaux de sport, même dans les échos des gazettes mondaines, entouré des qualificatifs les plus triomphants, si triomphants, qu'un étranger peu au courant de nos mœurs et des choses qui sollicitent, d'ordinaire, notre piété nationale, pourrait croire qu'il s'agit d'un artiste de génie ou d'un grand poète. Son maître, le baron de X..., un des plus millionnaires banquiers de Paris, est fier de lui, plus fier que d'une opération financière qui aurait coûté la ruine de cent mille familles... Le baron de X... dit : « Mon cocher », en se rengorgeant, sur un ton de supériorité définitive, comme un collectionneur de tableaux dirait « mon Velasquez ». Et, de fait, le baron de X... a raison d'être fier, car il a encore gagné en respect, en honorabilité, en illustration, depuis qu'il possède William. Au club, au foyer de la danse, il est question « de la fameuse victoire du baron sur l'Angleterre... Les Anglais nous ont pris l'Egypte, mais il a pris William aux Anglais ». Le baron eût conquis les Indes, qu'il n'eût pas été davantage acclamé. Cependant cette admiration ne va pas sans une forte jalousie. On voudrait lui ravir William; et ce sont, autour de ce dernier, des intrigues, des machinations corruptrices, des flirts comme autour d'une belle femme. Quant aux journaux, en leur enthousiasme, ils en sont arrivés à ne plus savoir lequel, de William ou du baron, est l'admirable cocher ou l'admirable financier. Ils les confondent tous les deux dans les mutuelles gloires d'une même apothéose. Aussi est-ce avec les plus graves respects qu'ils ont reproduit et commenté le traité d'alliance conclu entre William et le baron, c'est-à-dire entre l'Angleterre et la France.

Aux termes de ce traité, « qui fait également honneur aux deux parties contractantes », il a été convenu :

Que William aurait la direction absolue de l'écurie du baron, et le choix exclusif du personnel;

Qu'il ne conduirait jamais son maître;

Qu'il ferait seul les approvisionnements d'avoine, de foin, de paille, de verdures fraîches, de carottes, de son et de graine de lin;

Qu'il se réservait le droit de vendre, d'acheter et d'échanger les chevaux, avec l'assentiment préalable du baron, au fur et à mesure de ses besoins ou de ses fantaisies;

Qu'il n'habiterait pas l'hôtel;

Qu'il ne prendrait point ses repas à l'hôtel;

Que ses appointements seraient fixés à quinze mille francs par an, sans préjudice d'une indemnité de douze francs par jour pour sa nourriture;

Qu'il aurait droit annuellement à deux mois de congé, lesquels lui seraient intégralement payés;

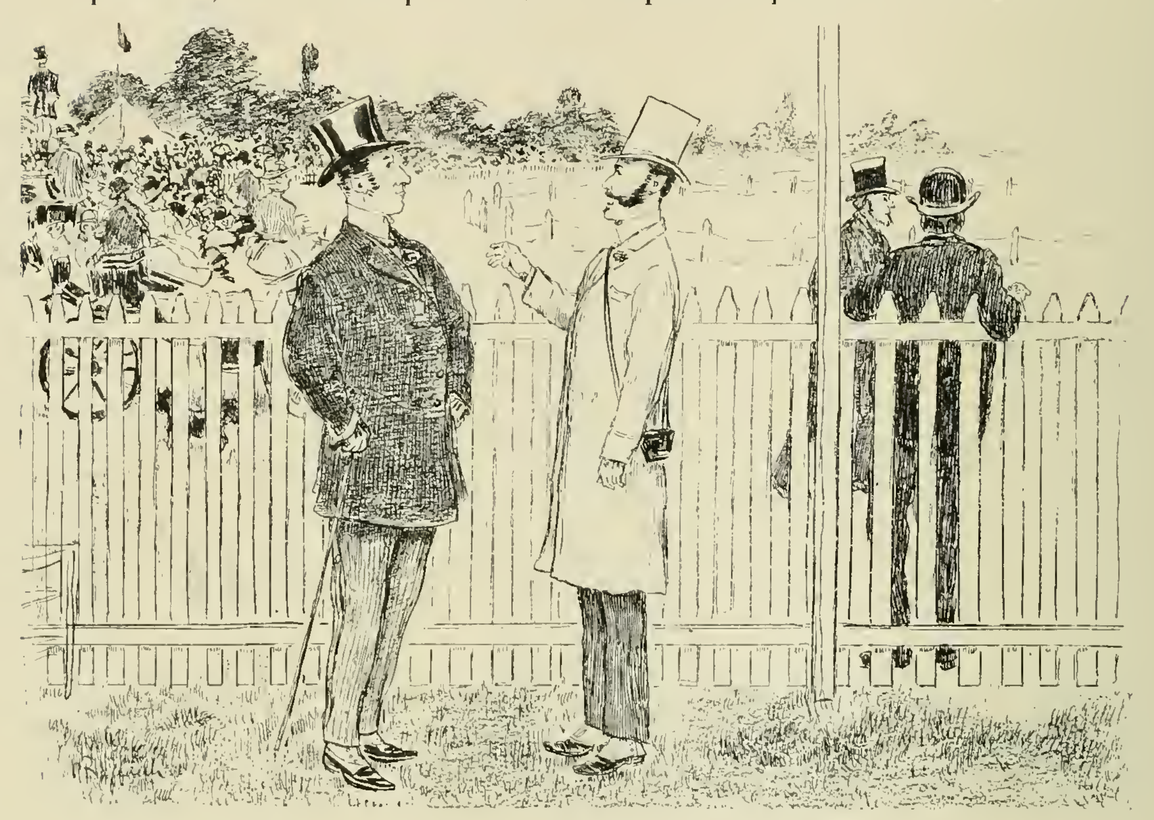
Qu'au cas où le baron, pour une raison quelconque, voudrait se priver de ses services, celui-ci ne pouvait le faire qu'en le prévenant six mois d'avance, et en lui payant une année d'indemnité, à partir du jour du départ.

* * *

Pour peu que vous ayez été curieux de traverser les foules aristocratiques, soit aux courses, soit au concours hippique, soit à l'allée des Acacias, soit aux ventes de charité, vous avez certainement rencontré William, qui en est une des ordinaires parures. C'est un homme de taille moyenne, très laid, d'une laideur comique d'Anglais, et dont le nez, démesurément long, a des courbes qui oscillent entre la courbe bourbonienne et la courbe sémitique.

Les lèvres, trop courtes, laissent voir entre les dents gâtées des trous noirs. Le teint s'est éclairci dans la gamme des jaunes, relevé aux pommettes de quelques hachures de laque vive. Sans être obèse, il est maintenant doué d'un embonpoint confortable et régulier qui rembourre de graisse les exostoses canailles de son ossature. Et il marche le buste légèrement penché en avant, l'échine sautillante, les coudes écartés qui font des mouvements de

bielle. Dédaigneux de suivre la mode, jaloux plutôt de l'imposer, il est vêtu richement et fantaisistement. Il a des redingotes bleues, à revers de moire antique, ultra-collantes, trop neuves; des pantalons de coupe anglaise, trop clairs; des cravates trop blanches, des bijoux trop gros, des mouchoirs trop parfumés, des bottes trop vernies, des chapeaux trop luisants. Oh! les cha-



peaux de William, les chapeaux couleur d'eau profonde, où les ciels, les arbres, les rues, les fleuves, les foules, où toute la nature et toute l'humanité se reflètent et grouillent! Combien longtemps les jeunes gommeux envièrent-ils à William l'insolite, l'inaccessible éclat de ses couvre-chef! Aucun fer, aucune brillantine, aucun frottement de la soie ou du velours ne parvenait à étendre sur les leurs cette puissante lumière, cette incandescence mystérieuse, qui le coiffait, lui, d'un bloc de soleil, aux mille rayons divergents. Pourtant son secret était simple. Il le confia au jeune marquis de M..., un

jour qu'ils s'étaient rencontrés, aux courses d'Auteuil, près d'un bookmaker.

— Voyons, William, supplia le marquis, comment obtenez-vous vos chapeaux?

— Mes chapeaux? répondit William, d'un air flatté... C'est bien facile... Tous les matins je fais courir mon valet de chambre pendant un quart d'heure. Il sue, n'est-ce pas?... Et la sueur, ça contient de l'huile. — Alors, avec un foulard de soie très fine, il recueille la sueur de son front, et il lustre mes chapeaux avec... Seulement, il faut avoir un homme propre et sain, blond, autant que possible, car toutes les sueurs ne conviennent pas... J'ai donné la recette au prince de Galles.

Et comme le jeune marquis le remerciait, et lui serrait la main, à la dérobée, William ajouta confidentiellement :

— Prenez *Baladeur*, à 7/1. C'est le gagnant, mon vieux.

⁂

A huit heures, le matin, William, en petit chapeau rond, en pardessus mastic, une énorme rose jaune à sa boutonnière, descend de son buggy, devant l'hôtel du baron. Le pansage vient de finir. Après avoir jeté sur la cour un regard de mauvaise humeur, il entre dans l'écurie et commence son inspection, suivi des palefreniers inquiets et respectueux. Rien n'échappe à son œil soupçonneux et oblique : un seau pas à sa place, une tache aux chaînes d'acier, une éraillure sur les argents et sur les cuivres. Et il grogne, s'emporte, menace, la voix pituitaire, les bronches graillonnantes du champagne mal cuvé de la veille. Il pénètre dans chaque box, et passe sa main, gantée de gants blancs, dans la crinière des chevaux, sur l'encolure, sur les reins, la croupe, les jambes, le ventre. A la moindre trace de salissure sur les gants, il bourre les palefreniers : c'est un flot de mots orduriers, de jurons outrageants; une tempête de gestes furibonds. Ensuite, il examine minutieusement le sabot des chevaux, flaire l'avoine dans le marbre des mangeoires, étudie longuement la forme, la couleur et la densité du crottin, qu'il ne trouve pas toujours à son goût.

— Est-ce du crottin, ça, n. d. D.!... Du crottin de cheval de fiacre, oui!... Que j'en revoie demain de semblable, et je vous le ferai avaler, b... de saligauds!

Parfois le baron, heureux d'une occasion de causer avec son cocher,



apparaît. A peine si William s'aperçoit de la présence de son maître. Aux interrogations, il répond par des mots brefs, presque hargneux. Jamais il ne dit : « Monsieur le baron! » C'est le baron, au contraire, qui serait tenté de dire : « Monsieur le cocher! » Dans la crainte d'irriter William, il ne reste pas longtemps et se retire discrètement. La revue des écuries et des selleries terminée, ses ordres donnés sur un ton de commandement militaire, William remonte en son buggy, et file rapidement vers les Champs-Élysées, où il fait



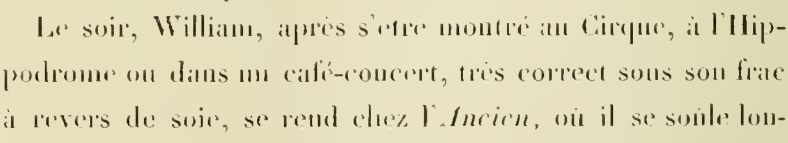
d'abord une courte station en un petit bar, parmi des gens de courses, des *tipsters,* au museau de fouine, qui lui coulent dans l'oreille des mots mystérieux, lui montrent des dépêches. — Le reste de la matinée est consacré en visites chez les fournisseurs, où il est rare qu'il n'ait pas de grasses commissions à toucher, et chez les marchands de chevaux, où s'engagent des dialogues dans le genre de celui-ci :

« Eh bien, mister William! — Eh bien, mister Poohy! — J'ai un acheteur pour l'attelage bai du baron. — Il n'est pas à vendre. — Qu'est-ce que ça fait?... Il y aurait cinquante louis pour vous. — Non. — Cent louis! — On verra. — Ce n'est pas tout, mister William. — Quoi encore, mister Poohy? — J'ai deux magnifiques alezans, pour le baron. — Nous n'en avons pas

besoin. — Qu'est-ce que ça fait?... Il y aurait cinquante louis pour vous. — Non. — Cent louis! — On verra. »

Huit jours après, William ayant détraqué, comme il convient, ni trop, ni trop peu, l'attelage bai, et ayant démontré au baron qu'il est urgent de le vendre, vend l'attelage bai à Pooluy, lequel vend à William ses deux magnifiques alezans. Pooluy en sera quitte pour mettre l'attelage bai à l'herbage pendant six mois.

A midi, le service de William est fini. Il rentre pour déjeuner, dans son appartement de la rue de la Bienfaisance, un appartement écrasé de peluches aux tons fracassants, orné, sur les murs, de lithographies anglaises représentant des chasses, des steeples; de portraits du prince de Galles, de cannes, de *vhips*, de fouets de chasse, d'étriers et de trompes de mail, arrangés en panoplie, au centre de laquelle, entre deux frontaux dorés, se dresse le buste de la reine Victoria, en terre cuite polychrome. Libre de soucis, étranglé dans ses redingotes bleues, le chef couvert de son phare irradiant, William vaque alors toute la journée à ses affaires et à ses plaisirs. Ses affaires sont nombreuses, car il commandite un caissier de cercle, un bookmaker, un photographe hippique, et il possède trois chevaux à l'entraînement, près de Chantilly. Ses plaisirs ne chôment point, et les petites dames les plus célèbres connaissent le chemin de l'appartement de la rue de la Bienfaisance, où elles savent que, dans les moments de gêne, il y aura toujours pour elles un thé servi et dix louis prêts.



Le soir, William, après s'être montré au Cirque, à l'Hippodrome ou dans un café-concert, très correct sous son frac à revers de soie, se rend chez l'*Ancien*, où il se soûle longuement, en compagnie de cochers qui se donnent des airs de gentlemen, et de gentlemen qui se donnent des airs de cochers.

All right!

Octave Mirbeau

ROGER MARX

DIMANCHES DE PARIS



Dimanches de Paris

A MONSIEUR EDMOND DE GONCOURT.



Durant les agitations dernières de la semaine finissante, Paris épuisé s'enveloppe d'ombre, de silence, et s'endort. Voici pour un peu suspendus la fièvre et le labeur, la hâte et la production, et différé aussi l'obsédant retour des heures fatalement pareilles. Délivré de la tâche d'hier et sans souci

pour demain, Paris se refait des fatigues accumulées, des jours trop remplis, des nuits écourtées, et l'engourdissement des activités prolonge son repos. Dans la rue morne s'alignent les trottoirs, la chaussée vide où s'épandent les reflets jaunissants des clartés premières; point de travailleurs cheminant vers le chantier comme aux aubes ouvrables; aucun écho du heurt sec des volets décrochés ou du roulement des devantures métalliques qu'on relève et qui grondent. La lumière, maintenant plus vive, éclaire le rare passage d'une tintinnabulante charrette de laitier, le va-et-vient des porteuses de pain, la course rapide des facteurs de porche en porche, l'arrêt auprès des kiosques des distributeurs de journaux pliant sous le bras, en deux, au hasard, les larges feuilles encore humides de l'impression... Lentement, paresseusement Paris s'éveille, se surprend à vivre d'une vie particulière faite de lassitude, et l'accalmie matinale forme au loisir du dimanche un solennel prélude.



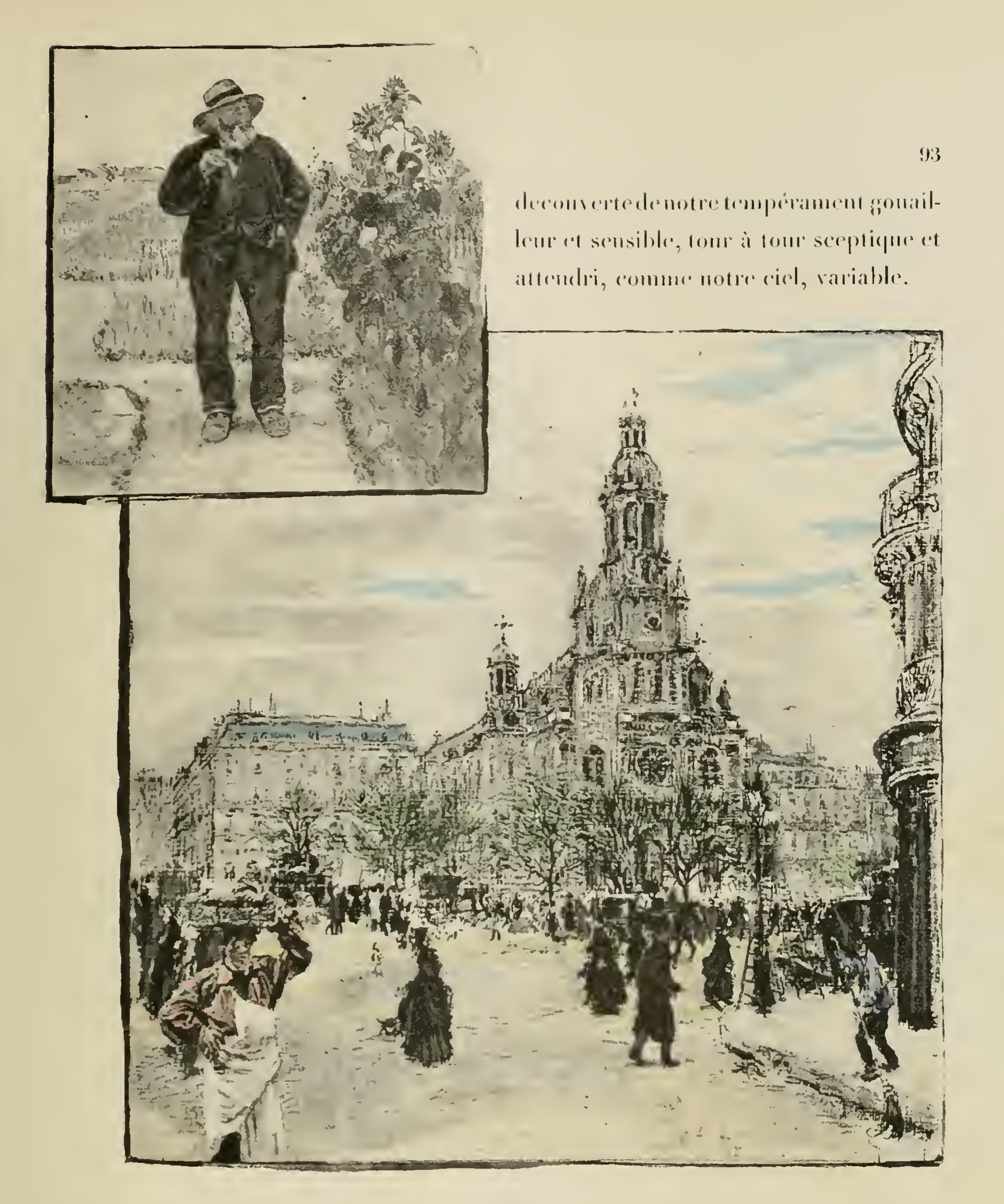
Partout où sont en service l'esprit et le corps, l'espoir de cette trêve d'un tour de cadran a soutenu le patient et rude effort de la semaine. Aux heures de découragement, de révolte, de surexcitation des nerfs et de tout l'être, elle est apparue comme l'adoucissement promis, infaillible, comme un terme d'affranchissement, comme l'affirmation du droit au plaisir, à la liberté. Le dimanche rend l'indépendance de la volonté et des allures à l'humble, au sacrifié, au reclus rivé à la tâche du lever au coucher, à tout ce qui obscurément peine, languit ou souffre. Et Paris, retrouvant peu à peu l'expansibilité native, s'anime d'autre façon que par la semaine, revêt une physionomie mouvementée, singulièrement opposée à la consternation du dimanche londonien. Les mondanités cosmopolites, la file des équipages lors de la grand'-messe ou du tour de bois, les élégances convenues du champ de course ou du patinage sur le lac, ne contribuent en rien à ce réveil du caractère national; la vie est sans dimanche pour les oisifs dont les jours coulent monotones, la veille semblable au lendemain; seuls le connaissent le peuple et le bourgeois, et seuls ils sont à étudier. L'abolition de la contrainte, le recouvrement de la libre disposition de soi-même viendront à point pour aider à la

[illegible]

[illegible]



PROMENEURS DU DIMANCHE



découverte de notre tempérament gouailleur et sensible, tour à tour sceptique et attendri, comme notre ciel, variable.

Qui désire le connaître peut observer durant la représentation d'un drame de Dumas ou de Dennery les galeries, le paradis, dans quelque théâtre du centre et des faubourgs surtout : des êtres qui rappellent les *farouches animaux* du moraliste se pressent vagues, confus, le cou tendu, enfiévrés par

les chaleurs capiteuses du gaz, par l'ambition de voir, d'entendre; dans la mêlée chacun cède à son impression, s'abandonne à l'instinct, s'avoue, se livre: sans gêne ni retenue du parler ou du geste, chacun proteste, approuve, raille, s'esclaffe de bon cœur ou sanglote son soûl... Cette veillée de rires et de pleurs compose l'ordinaire achèvement du dimanche d'hiver; il s'est passé en besogne d'ordre, de rangement, — pour la femme en ravaudage contre la fenêtre bueuse, au son de l'orgue nasillard, puis dans la lente préparation de ce repas du soir où se réunit aux enfants l'aïeule venue de loin; et la saine odeur de la soupe fumante, le calme de l'intérieur dans la lumière tamisée de la lampe, saisissent d'aise l'ouvrier qui rentre les oreilles bourdonnantes du bruit du débit de vin, du tumulte du club, la tête étourdie par les revendications socialistes, par les menaces de Commune, d'émeute ou de grève. Malgré les arbres dénudés, l'air glacé, si la marmaille s'élève en cris contre la réclusion, c'est une promenade par la brume grise, avec des repos sur les banquettes de velours des musées, des stations dans les bazars, les églises, les chapelles improvisées de l'Armée du Salut, dans les bureaux d'omnibus où se peuvent réchauffer les petites mains rouges, raidies par l'onglée. Et d'autres fois le vent du nord, en faisant trembler la vitre, évoque le souvenir des malades qui souffrent, des aimés qui dorment sous la terre et la neige, et, par les tristes dimanches d'hiver, afflue aux grilles des hôpitaux, aux portes des cimetières, le bon peuple de Paris.

Dimanches d'été, dimanches ensoleillés, dimanches de liesse, de rassérènement et d'amour. Du ciel apaisé, de l'atmosphère limpide vient le contentement de vivre et en même temps le désir aigu d'échapper au milieu quotidien, au logis sombre, étroit, étouffant, de gagner le large, les champs, la plaine qui donne l'illusion de l'éloignement, de l'infini. Par les rues, des groupes hâtent le pas, les cadets, hors d'haleine, ayant peine à suivre. Sur les quais des trains de ceinture, aux départs des tramways, sur les pontons des bateaux-mouches, l'émotion, la crainte anxieuse d'un retard, multiplient bousculades et disputes. Paris s'enfuit, se vide, se déverse, égrène sur les rives



A LA GARE SAINT-LAZARE.

les pêcheurs résignés et confiants, répand dans la banlieue les petits commerçants propriétaires arrogants d'un arpent de tournesols, emplit les taillis, les fourrés du caquetage des amants, de l'expansion des familles en gaieté. Et les rires, les éclats redoublent, quand, au pied des grands arbres, les provisions s'étalent, quand joyeusement sautent les bouchons; sur les pelouses du bois, au Ranelagh, si loin que s'étend le tapis d'herbe, papillotent les taches claires des toilettes printanières, des hommes en manches de chemise, tandis qu'au delà, auprès des cafés, les trottoirs envahis se couvrent de tables d'affamés, tout à la joie du dîner en plein air, sans lequel il n'est point d'enviable partie d'été.

Vers le même instant, Paris délaissé, sauf en ses promenades, en ses faubourgs pareils à des marchés ambulants, Paris où sont seuls demeurés les amateurs de jardinage sous les toits, Paris offre par endroits l'aspect d'une province reculée : au milieu de la rue où le vieil aveugle psalmodie quelque sentimentalité, les fillettes sautent à la corde sous les yeux des concierges majestueux qui béatement respirent assis devant le seuil. De la campagne de Paris, ils ne connaîtront jamais que le parfum, lorsque à la tombée du jour rentrent, la chanson aux lèvres, les promeneurs en bandes, les femmes fleuries de bouquets, les brides du chapeau ou du bonnet dénouées, les petits endormis sur l'épaule ou dans le bras du père... A vivre dehors, à s'enivrer d'air, de soleil, de lumière, à lasser ses muscles par la marche, lui s'est détendu les nerfs, refait le corps, et l'âme ragaillardie, approvisionné de vaillance jusqu'à l'éclaircie prochaine, il reprendra demain le sombre combat pour la vie.

Roger Marx

PAUL BOURGET



PROFESSEUR LIBRE

Professeur libre

LA lourde voiture du tramway qui unit la gare Montparnasse à l'Arc de l'Étoile va s'ébranler. Il ne reste plus de libre à l'intérieur, par cette aigre et froide aprés-midi de février, que l'avant-dernière place du fond, à gauche, — place étroite, à peine visible, entre une énorme bourgeoise qui



tient un sac de cuir noir sur ses gros genoux, et un vieillard décoré de la rosette, sans doute un ancien officier, dont le visage brouillé de bile, les yeux d'un bleu dur, la bouche amère, disent assez le mauvais coucheur, celui qui doit inévitablement prononcer le premier la parole : « On ne part donc pas ?... » Et juste à la seconde où il vient de lancer ces mots d'une voix âcre, la voiture, qui remuait déjà, s'arrête de nouveau. Un homme court et corpulent, plutôt porté que poussé par le conducteur, se précipite. D'une main il s'aide aux courroies du plafond, de l'autre il retient une serviette d'avocat bourrée de livres et verdie par l'usure. Entre les genoux qu'il heurte, les pieds qu'il froisse, les parapluies qu'il déplace, il roule jusqu'au vieillard et jusqu'à la bourgeoise. Avec un « Excusez » à droite, un « Excusez » à gauche, auquel on ne daigne pas répondre, il prend place entre ces deux redoutables voisins. Le premier lui donne un coup de coude tout sec et dur, la seconde le déborde de ses formes. Et encore un « Pardon » à gauche, un « Pardon » à droite, et la voiture glisse au trot de ses deux chevaux, le long de ce boulevard d'artistes, de petits rentiers et d'ouvriers, qui étale dans ses innombrables boutiques de bric-à-brac des gravures par milliers et des bustes représentant le premier empereur. — O ironie des gloires passées !

L'homme à la serviette et aux « pardons » s'est installé cependant tant bien que mal. Il l'a ouverte, cette serviette. Il en a extrait une trentaine de feuilles de papier pliées par le milieu et sur le côté ; de la poche de son pardessus usé aux manches et gras au col, il a tiré un crayon, posé un peu en arrière son chapeau haut de forme, un chapeau de satin aussi fatigué de ressorts qu'élimé d'étoffe. Il a des cheveux trop longs, une barbe inculte. Ses fortes bottines sont tachées de boue, son pantalon est déformé aux





Éditeurs

genoux, sa cravate noire se tord autour d'un de ces faux cols en papier qui jouent la toile. Les taches d'une de ses mains décèlent l'usage récent de porte-plume, et quand il tourne une par une les feuilles sur lesquelles son crayon trace des signes cabalistiques, les regards des curieux du tramway peuvent lire les mots, imprimés en tète, *Institution Vanaboste*. L'homme à la serviette est un professeur, et de la variété la plus mélancolique dans la docte espèce, celle à qui l'inconsciente ironie du langage a donné le nom révolutionnaire de professeur libre.



Il n'a que quarante-six ans, le professeur libre. Vous lui en donneriez cinquante-cinq, tant il porte sur toute sa personne les traces de sa vie faite d'un continuel et irrésistible épuisement. Jugez un peu. Il s'est levé à cinq heures ce matin, — sans bruit, pour ne pas réveiller sa femme. Il a fait sa toilette à l'aveugle, avec l'unique pot à eau, l'unique savon et l'unique peigne du ménage. Et avant six heures il s'était rendu à pied de l'avenue des Gobelins, où il habite, par économie, jusqu'à une pension de la rue de la Vieille-Estrapade. Là, de ces six heures à sept heures et demie, il a fait répéter leurs leçons et leurs devoirs à quelques élèves qui suivent les cours du lycée Louis-le-Grand. A huit heures, il s'asseyait dans une des chaises de l'institution Vanaboste, récemment transférée, comme disent les prospectus, depuis

qu'elle a grandi, dans un ancien hôtel de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Le professeur a pris pour tout déjeuner, entre ces deux séances, un croissant d'un sou grignoté en courant le long des murs tristes du Panthéon. Vers dix heures, il rentrera chez lui. Deux élèves à seriner jusqu'à midi et demi. Trois heures sonnent, et il a eu le temps, depuis son déjeuner, de donner encore un cours à l'école Sainte-Cécile, sévère pensionnat de jeunes filles où son âge le fait admettre. Encore quatre leçons, deux avant le dîner, deux après, et sa journée sera finie.

La voiture va, s'arrête, reprend, se ralentit; le crayon du professeur continue, lui, de courir dans les marges des copies, d'y tracer les *cs* qui signifient *contre-sens,* les *ffr* qui signifient *fautes de français*, les *fs* qui signifient *faux sens,* et les *fo,* — les très nombreux *fo,* — qui signifient *fautes d'orthographe.*

Et tout en corrigeant ces copies, le professeur pense au cachet qu'il va gagner. Son ancien collègue de la pension Vanaboste, Claude Larcher, l'écrivain aujourd'hui connu, lui a procuré une leçon chez une dame russe de passage à Paris : une heure quatre fois la semaine, auprès d'un petit garçon un peu trop pâle, très doux, qui doit seulement lire et écrire sous la dictée, — vingt-cinq francs l'heure! Jamais le professeur libre n'a été payé comme cela, et il caresse le rêve de saisir l'occasion qui s'offre de mettre un peu d'argent de côté afin de réaliser enfin son désir de ses vingt-cinq années de mariage : quinze jours au bord de la mer avec sa femme. Il n'a jamais pu. Ses charges sont si lourdes, et il a toujours peiné.

A dix-neuf ans, refusé à l'École normale, il se faisait maître d'étude pour préparer sa licence. Licencié, il épousait la fille d'un de ses collègues, et, tout de suite, c'était le mobilier à payer, c'était le premier enfant à élever, puis le second, puis le troisième, puis le quatrième. Aujourd'hui, les deux filles aînées sont mariées, l'une à un commerçant, l'autre à un avocat, — deux anciens élèves. — Comme on n'a pas eu de dot à leur donner, le père leur assure à chacune, par contrat, mille francs par an, — ci, deux mille francs. — Des deux garçons, l'un est sorti de Saint-Cyr cette année, et le père lui



« — ÇA GAGNE DE L'ARGENT COMME ÇA VEUT!... »

26



sert aussi mille francs par an. C'est la mère qui l'a décidé à cette rente, pour qu'il n'y ait pas d'injustice. Il y a une vieille tante de province qui mourrait de faim sans les trois cents francs que le professeur lui envoie, et il a recueilli chez lui la sœur de sa femme. Tout cela compte, et il n'est guère payé en moyenne que quatre francs par heure, — trois quelquefois, quelquefois cinq. La leçon du Russe, c'est l'aubaine inespérée, d'autant plus que la correspondance du tramway de la gare Montparnasse lui permet de s'y rendre et d'en revenir pour douze sous et sans perdre trop de temps.

Aussi a-t-il un bon sourire, l'excellent père « H^2O », comme l'appellent les Vanaboste, qui se moquent de son incurie en lui appliquant la formule chimique de l'eau.

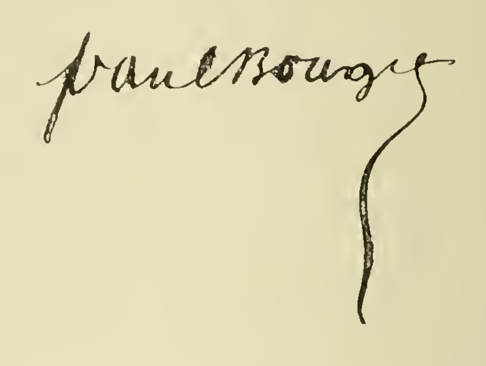
Il se soucie bien que ses deux voisins le serrent à qui mieux mieux, que les autres voyageurs le regardent avec dédain ou moquerie, lui, son chapeau, sa serviette et ses copies. Il voit en pensée un petit coin de plage normande, — d'après des dessins de journaux illustrés, — il n'y est jamais allé. Il voit l'Océan, — toujours d'après ces dessins. Il voit la « maman », — c'est sa femme, — assise sur les coquillages au bord des flots, *πολύφλοισβοιο θαλάσσης*, comme dit le vers d'Homère qu'il a tant fait traduire...

Et quand la voiture du tramway s'arrête à l'Arc, après avoir franchi la Seine et monté au pas la rude et longue avenue Marceau, c'est d'un pied guilleret qu'il sautille jusqu'à la porte de l'hôtel, loué tout meublé, rue du Bel-Respiro, où habite la grande dame russe, mère du petit André.

Il en oublie d'essuyer ses semelles sous la marquise, et le portier en livrée qui vient de l'annoncer, comme les fournisseurs, par deux coups de cloche, dit à un valet de pied qui se trouve en visite dans la loge :

« — Ça gagne de l'argent comme ça vent, sans rien faire, et ça ne se payerait seulement pas un fiacre pour arriver propre... Vieux grigou, va! »

Pauvre brave homme!







STÉPHANE MALLARMÉ

TYPES DE LA RUE

Types de la Rue



La petite Marchande de Lavandes

Ta paille azur de lavandes,
Ne crois pas avec ce cil
Osé que tu me la vendes
Comme à l'hypocrite s'il

En décore la faïence
Où chacun jamais complet
Tapi dans sa défaillance
Au bleu sentiment se plait :

Mieux entre une envahissante
Chevelure ici mets-la
Que le brin salubre y sente,
Zéphyrine, Paméla

Pour décerner à l'époux
Les prémices de tes poux.



Le Marchand d'ail et d'oignons

L'ENNUI d'aller en visite
Avec l'ail nous l'éloignons;
L'élégie au pleur hésite
Peu si je fends des oignons.



Le Carreleur de Souliers

Hors de la poix rien à faire,
Le lis nait blanc, comme odeur
Simplement je le préfère
A ce bon raccommodeur.

Il va de cuir à ma paire
Adjoindre plus que je n'eus
Jamais, cela désespère
Un besoin de talons nus.

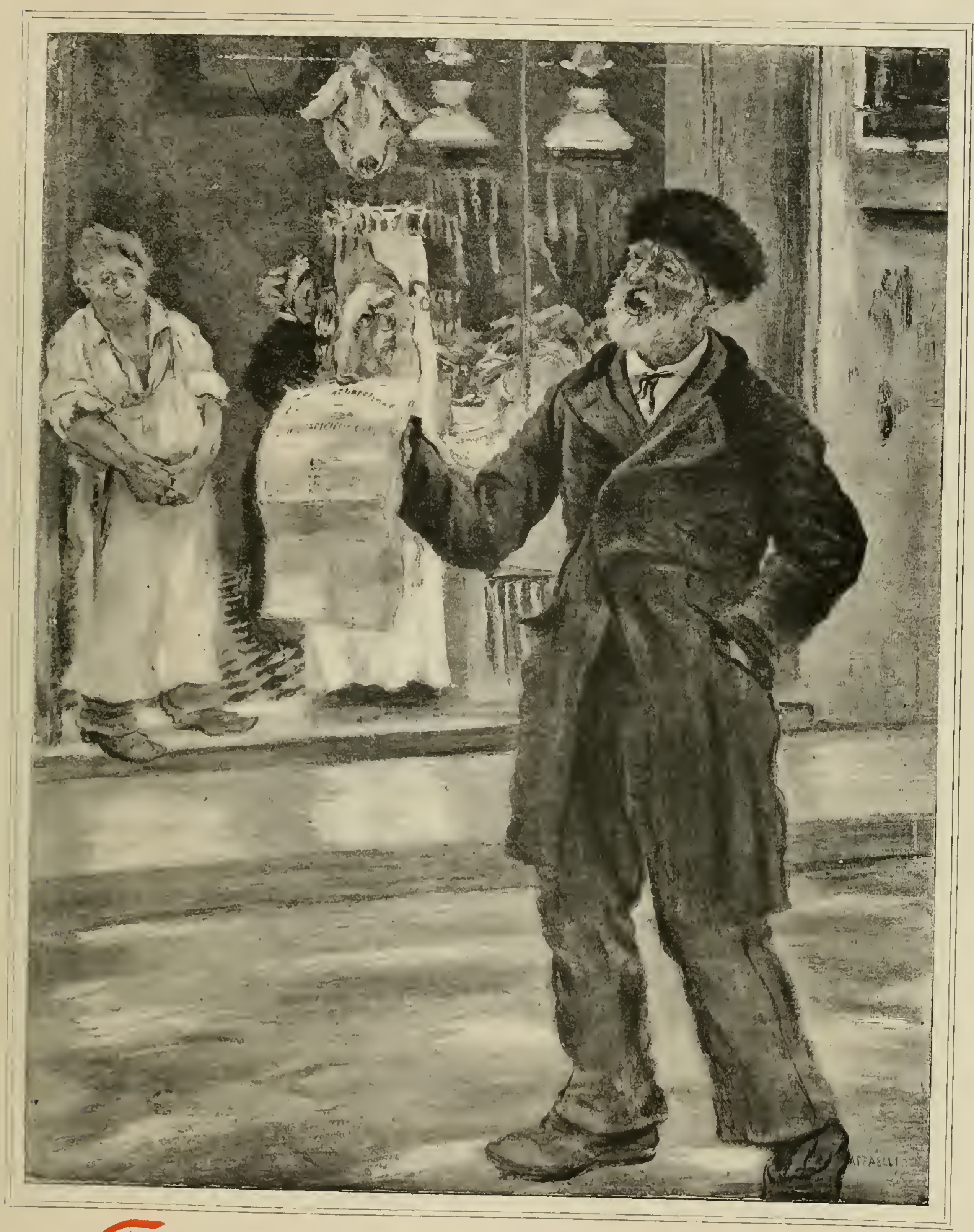
Son marteau qui ne dévie
Fixe de clous gouailleurs
Sur la semelle l'envie
Toujours conduisant ailleurs.

Il recréerait nos souliers,
O pieds, si vous le vouliez!



Le Cantonnier

Ces cailloux, tu les nivelles,
Et c'est, comme troubadour,
Un cube aussi de cervelles
Qu'il me faut ouvrir par jour.



Le Crieur d'imprimés

Toujours, n'importe le titre,
Sans même s'enrhumer au
Dégel, ce gai siffle-litre
Crie un premier numéro.



La femme du Carrier

La femme, l'enfant, la soupe
En chemin pour le carrier
Le complimentent qu'il coupe
Dans l'us de se marier.



La Marchande d'habits

Le vil œil dont tu regardes
Jusques à leur contenu
Me sépare de mes hardes,
Et comme un dieu je vais nu.

Stéphane Mallarmé

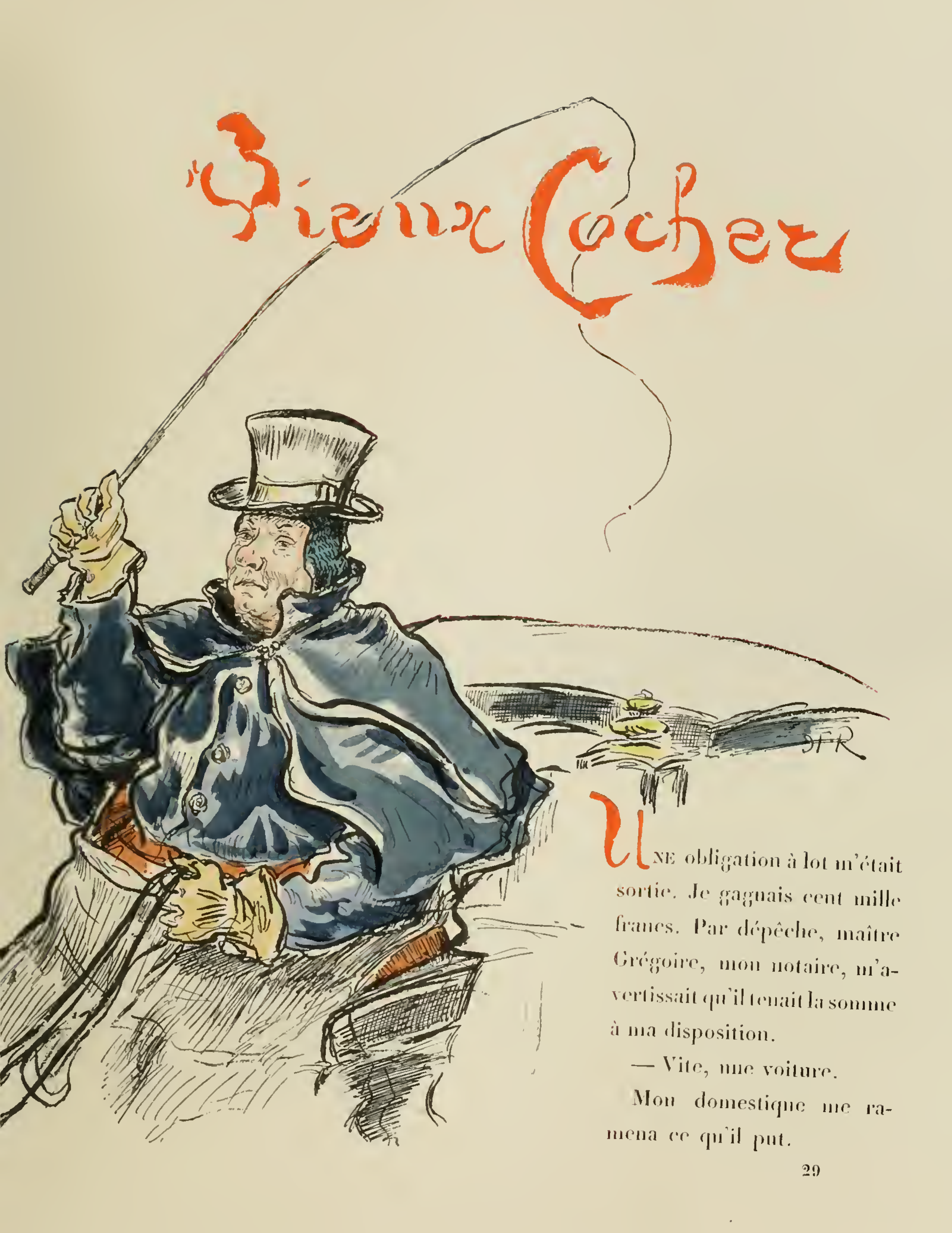


ROBERT DE BONNIÈRES



VIEUX COCHER

Vieux Cocher



Une obligation à lot m'était sortie. Je gagnais cent mille francs. Par dépêche, maître Grégoire, mon notaire, m'avertissait qu'il tenait la somme à ma disposition.

— Vite, une voiture.

Mon domestique me ramena ce qu'il put.



Oh! le pauvre équipage pour un homme qui tout à l'heure allait toucher cent mille francs! La voiture à caisse trop petite était ridiculement perchée sur des roues trop hautes; la portière était une de ces portières étroites et remontées qui, une fois fermées, ne se rouvrent plus; le cheval... lamentable, mal fait, et si maigre, que les boucheries du quartier Saint-Médard n'en eussent point voulu; le cocher... un vieil homme, voûté, avec des yeux malades. Le tout pourtant propre, surtout le drap, mais d'une propreté élimée, à laquelle on eût pu préférer la crasse, qui, du moins, cache l'usure.

En tirant sur les guides d'un coup de cou allongé, le cheval s'était ébranlé; et maintenant, il trottait doucement. Il trottait la tête basse, et autant que je pouvais voir, comme s'il regardait ses pieds marcher. Oh! les pauvres pieds!

Je n'y pus tenir, et la tête en dehors de la portière :

— Arrêtez ici, cocher...

Une fois descendu, j'ajoutai en lui remettant une pièce de cent sous :

— Rendez-moi trois francs.

— Mais nous ne sommes pas encore arrivés! répliqua le vieil homme.

J'insistai sèchement.

Il reprit doucement :





LA PLACE DE L'OPÉRA.

— Le chemin montait, c'est pour cela... mais maintenant c'est plat... nous irons plus vite... c'est plat...

Son geste était vague.

D'une vieille bourse de cuir vert à cordons, il se décida enfin à tirer sept petites pièces de cinquante centimes qu'il me remit avec résignation.

J'eus la cruauté de sauter, sous son nez, dans la voiture que j'avais avisée.

Maître Grégoire m'attendait. Mes comptes furent vite réglés. Je pliais mes billets, quand, pour dire quelque chose, et comme il arrive, maître Grégoire me dit :

— Savez-vous que cette étude a logé un saint, jadis?... Oui, là, derrière ces casiers, ajouta-t-il en tapotant les cartons, comme s'il eût voulu toucher le mur à travers.

Et il me raconta que pendant la Révolution, les Lazaristes avaient craint qu'on ne leur volât le corps de saint Vincent de Paul déposé dans leur chapelle. Ils l'avaient enlevé et confié à son prédécesseur. Pendant vingt ans, ces reliques étaient restées là.

Souvent un peu de mélancolie ne fait qu'ajouter aux heureuses dispositions de notre humeur. En m'en retournant, je me laissais donc aller à songer à la sépulture du saint, et que les morts ne sont pas plus sûrs de leur repos que les vivants.

J'allais vite, lorsque tout à coup je vis... oui, c'était bien le vieux cocher.

Il était resté à la place même où je l'avais quitté, tassé sur son siège, inerte; le cheval, le nez bas, les jambes écartées, était raidi comme dans une attaque.

Dans un premier élan de générosité, je mis la main à ma poche; je m'aperçus alors, au nombre des petites pièces de cinquante centimes, que le pauvre homme n'avait pas pris, ou n'avait pas voulu prendre son pourboire.

Pendant une minute, j'eus l'idée très nette que ma brusquerie avait accablé le vieillard au point de lui donner le dernier coup. Oui, je lui avais fait sentir que lui et la chose dont il vivait étaient désormais inutiles, perdus, finis. Pen-

dant une minute aussi, j'eus le désir immense de faire comme le saint dont maître Grégoire venait de me parler; de tout abandonner comme saint Vincent de Paul afin de me dévouer aux humbles, aux pauvres, aux souffrants; ah! si j'avais pu être comme ces gens qui sont bons comme on est beau, naturellement, sans effort, et à qui la pitié vient au cœur comme le sourire aux lèvres!.....

Mais j'allais, j'allais, et peu à peu ce grand désir de bonté s'adoucissait en moi, se calmait, s'apaisait, si je puis dire, et si bien qu'avant d'arriver chez moi je m'étais très facilement persuadé que ce vieux cocher était gris.

On sait d'ailleurs, à Paris, que tous les vieux cochers se grisent.

Robert de Bonnières





J. H. ROSNY

LES OUVRIERS

FORGERONS

Les Ouvriers

Forgerons

« Et Tsilla enfanta Tubal-Caïn qui fut forgeur de « l'Airain et du Fer », dit la Bible. Mais bien avant ta naissance, ô fils du fratricide Sémite, l'âge du Fer avait débuté et les Nomades allumaient le brasier à la lisière du camp, le grand forgeron barbare battait le rythme sur l'Enclume sonore. Depuis, le Poème du Fer s'est toujours élargi, les générations ont aimé la gloire du Forgeron, les poètes subtils et les rudes épiques ont éga-

lement célébré la resplendissance des fournaises, le vol des étincelles-fées, la silhouette de l'homme au marteau dans la vie chaude du clair-obscur.

Lorsqu'au Crépuscule, en pérégrination dans une contrée mi-déserte, alors que les forets s'accroupissent à l'horizon rouge comme des ouailles bleuâtres, on entend, léger d'abord, le battement d'une forge, une fraicheur profonde entre à l'âme, le souffle d'une nuit hospitalière. A mesure, la vibration s'amplifie, une lueur apparait au bas de la colline, une bienveillance exquise et forte sourd du spectacle de la forge entr'ouverte et des rudes vainqueurs de la Flamme et du Métal, en même temps que s'éveille une emphase très douce, le ressouvenir atavique des luttes de l'Ancêtre, de sa longue guerre contre l'Élément avant qu'il fit jaillir la fonte du minerai.



* * *

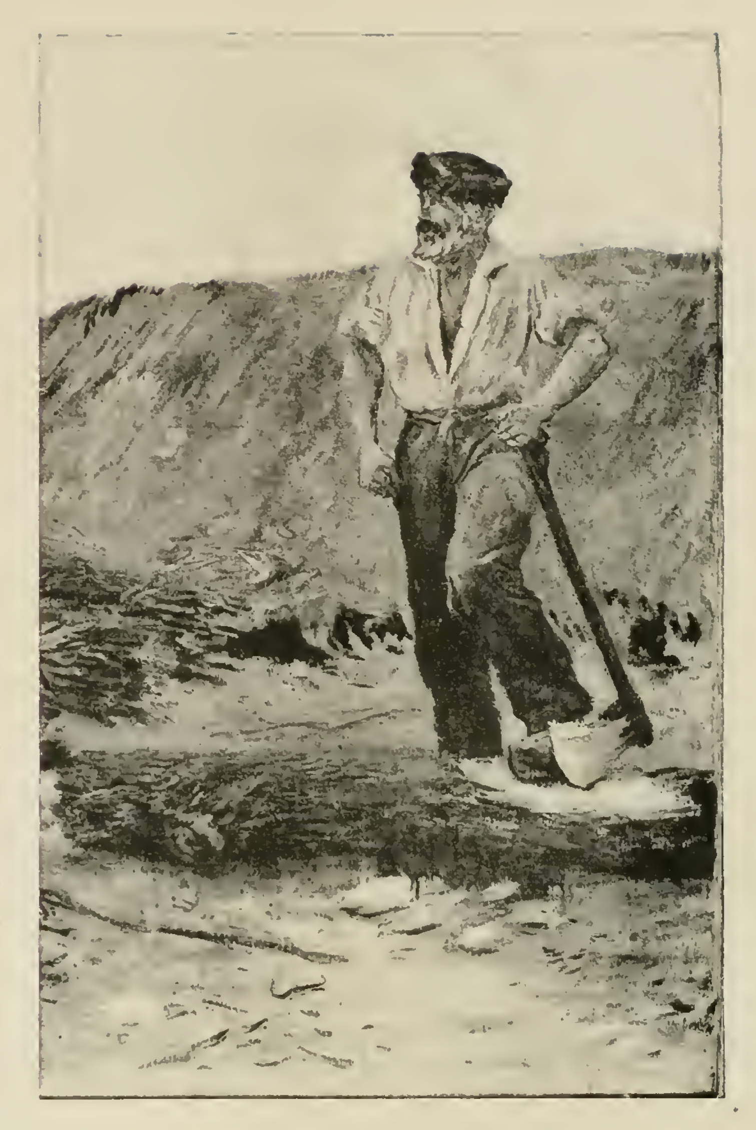
Chaque jour, la petite forge tend à disparaître à Paris et autour de Paris, l'ouvrier du fer devient par degrés une cheville dans un mécanisme, une humble partie d'un grand tout. Le Monstre industriel, ses gueules flamboyantes, ses pilons lourds comme des mastodontes, ses engrenages tantôt pareils à des colonnes de temple, tantôt fines comme les ramuscules d'un bouleau, ses rumeurs de foret et d'Océan, ses fourneaux projetés comme des sanctuaires de Baal-Moloch, c'est le vrai domaine du forgeron moderne. Humble, il s'y perd et s'y ratatine. Aux fulgurations des foyers, dans l'entrelacs des câbles et des pou-





[illegible] AU CABARET

trelles, voyez-le, semblable à un termite, remplir quelque fonction déterminée, fabriquer un dixième d'outil ou un centieme de machine; voyez son humble personnalité se mouvoir à côté du marteau automatique qui monte et descend en colossale cadence, dont la grande voix de basse engloutit la faible et criarde syllabition des hommes acharnés sur les enclumes naines.



De grand matin, je vous conseille d'aller attendre aux abords d'une de ces forges modernes. Le cœur vous poignera, je pense, à l'arrivee des artisans, à leur marche lourde, — car l'homme du fer a la jambe plutot faible, — à leurs vetements limailleux, mais surtout à l'engouffrement triste dans la géhenne, à la dévoration de l'individu par la caserne, à tout ce qui se dégage d'Impersonnel de ces foules du Salariat.

Cependant vous les suivez, vous assistez à l'éclosion de la vie industrielle, aux haleines énormes, aux palpitations des fournaises, à l'élan des rouages, et votre mélancolie s'efface à mesure, votre etre se chauffe aux blocs de fer rouge, à la trépidation des hommes, aux formes puissantes ou délicates que vous voyez jaillir du Travail, — cableaux, chaines, boulons, roues, lames, serrurerie, taillanderie, maréchalerie.

Une joie arrive, une atmosphère de force et de courage, l'impression de la victoire de l'homme sur la matière, et que ce dur microcosme ronflant et martelant, c'est un hymne, un symbole de vie, une strophe de la grande évolution des êtres.

Mais que descende le crépuscule d'été ou le soir d'hiver, lorsque la multitude lasse émerge de la forge, et votre mélancolie du matin reprendra. Ces fantômes aux dos voûtés, aux baluchons misérables, cette humanité troupeau, lasse et pesante, aux sombres visages, ces voix de gaieté douteuse ou de raucité pénible, vous y reconnaîtrez trop le servage d'un Industrialisme encore chaotique, encore inhumain, trop brusquement triomphal et trop sauvagement rué aux cataclysmes de la concurrence.





*
* *

Je ne sais, mais bien différente est mon impression, si je me repose devant quelque forge individualiste, comme ma petite maréchalerie de Montrouge. Là, dans une pénombre attrayante, le feu s'éveille à l'haleine de la soufflerie, et les deux Hercules, l'un bref aux épaules de taureau, l'autre haut et riche en poitrine, ont une physionomie autrement imposante que les insectes des grands brasiers.

Dès le matin, ils surviennent, allègres, avec l'heureuse allure de « patrons ». La mise en train est grave tout ensemble et rieuse. L'outillage reluit, les marteaux s'étagent en belle ordonnance, et lorsque le labeur débute, lorsque arrive quelque barreau rouge blanc ou rouge cerise sur l'enclume, lorsque retombe la masse maniée de deux mains musculeuses, lorsque s'élève la voix argentée du fer, ils semblent les vrais fils de Vulcain, les forts héroïques pour qui la caverne n'est point trop large, et le vol des étincelles, la docilité des lames à s'aplatir et à se tordre à leur volonté, les éclairs ardents qui courent

sur leur rude visage, c'est une jolie page du Travail libre, du Travail intime où la personnalité humaine garde son orgueil et sa volonté.

Puis, selon l'heure et même le caprice, ils ne tremblent guère, eux, de perdre une minute; ils prennent leur loisir en maîtres, et, sans moins d'ardeur à la tâche, c'est d'un cœur allègre qu'ils entrent ou sortent, pour la soupe ou le verre de vin, pour dire un mot au compère qui passe ou pour prendre une gorgée d'air frais. Et à l'agonie du jour, c'est avec un plaisir paisible qu'ils rangent l'atelier, c'est d'une allure altière, sans angoisse du lendemain, qu'ils retournent vers la Famille, et pour n'être point de fines intelligences ni des sensitifs raffinés, ils n'offrent pas moins une image de beauté et presque de grandeur, similaire à celle des grands buffles qui paissent sur la Savane.



Un regard arrière, de long regret, sur un art disparu. Jadis, les lourds maillets savaient tailler une filigrane merveilleuse, des dentelles forgées, des lampadaires, des landiers, des grilles de fontaines et de parcs où la ferronnerie rivalisait avec les grâces de l'orfèvrerie, où le métal âpre se métamorphosait en mille formes ingénieuses et délicates, où l'ardent artiste du feu savait symboliser les rêves du Marteau en jeux de ramuscules, en pétales de fleur, en statuettes de vierges, en bêtes bibliques.

Ah! c'est un des torts du Moderne, un des mille torts que le Progrès doit réparer à la longue, que d'avoir laissé tomber en désuétude cette branche de l'esthétique humaine où certes restaient des inspirations en germe, des inspirations que ne rendront pas les moules à fonte, car il y faut, pour les faire jaillir, la résistance du métal, la furie de l'ouvrier cherchant et trouvant un motif de Fer dans un travail de Fer!



J. H. Rosny

JEAN AJALBERT

LES TERRASSIERS

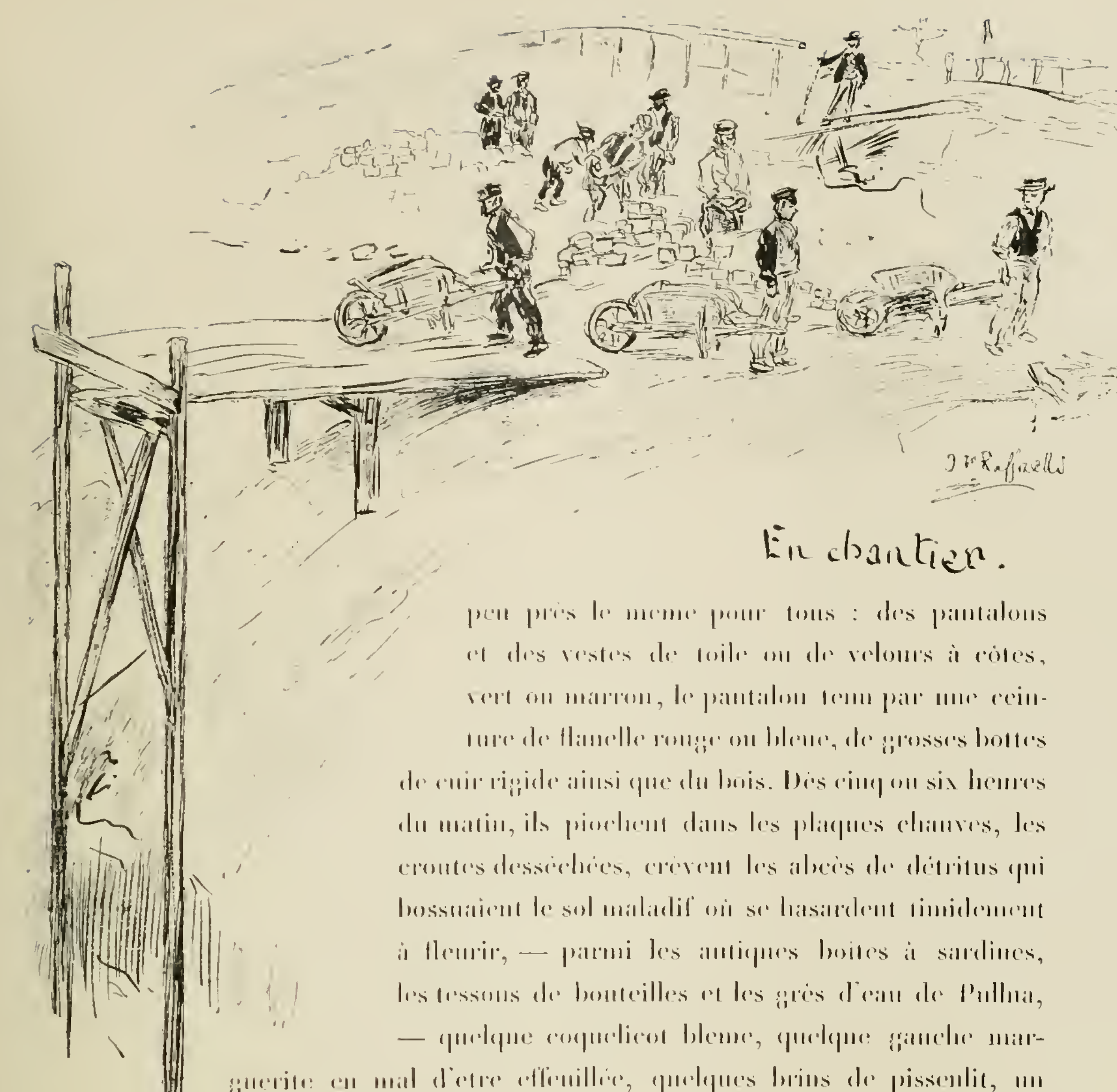
LES TERRASSIERS

Les terrassiers n'ont guère à faire dans le Paris du commerce et du négoce, aux rues grouillantes de maisons, où chaque grain de sable est une parcelle de rapport; non plus que sur les avenues et les promenades officielles

d'un Paris mondain, où ne s'étale pas une motte de terre qui ne soit administrativement cataloguée, prête à recevoir sa perruque de gazon; ni dans le Paris définitif des grands boulevards où, seuls, les trottoirs montrent une bande de terre, d'ailleurs vêtue de bitume, et si étroite qu'il n'est pas possible de s'allonger entières aux ombres des bancs, des marronniers, des sergents de ville, des réverbères, sans tomber en zigzags aux ruisseaux et sur la chaussée. Il y a bien, parfois, à jeter bas quelque ruelle pourrie, quelque impasse aux masures gangrenées; alors, la partie condamnée est ceinte de palissades, les palissades masquées d'affiches; des gardiens, de long en large, écartent la curiosité des passants; de sorte que, les bandages enlevés, lorsqu'une rue neuve apparaît, où l'air circule entre les façades saines et droites, les voisins mêmes se sont à peine aperçus de l'opération. Aussi les Parisiens des cercles, des théâtres, des cafés, les Parisiens du Tout-Paris n'ont-ils que de rares occasions de voir à l'œuvre l'armée des terrassiers, toujours à l'assaut de quelque talus suburbain, comblant des fossés, culbutant des coteaux, nivelant les terrains défoncés, pour élargir la ceinture de la capitale obèse, et sans cesse engraissant.



C'est aux confins de Paris, où geint, le long de la route, l'indéfinissable douleur des poteaux de télégraphe, sous un ciel dont le mélancolique et pâle bleu de ciel s'attriste encore de noirâtres fumées d'usines; c'est vers les banlieues éventrées, déchiquetées par les carrières, souillées des immondices quotidiennes de la ville, balayées d'un vent de gadoue et de poudrette, que, chaque printemps, s'abattent les équipes de terrassiers. Ils arrivent après les dernières gelées, les dernières pluies de l'hiver; des Belges, hauts et larges, à barbes claires, à faces roses de jambon, coiffés de casquettes; des Italiens, des Savoyards, à moustaches d'encre, avec des anneaux à leurs oreilles, et portant des chapeaux de feutre ronds. Le reste du costume est à



peu près le même pour tous : des pantalons et des vestes de toile ou de velours à côtes, vert ou marron, le pantalon tenu par une ceinture de flanelle rouge ou bleue, de grosses bottes de cuir rigide ainsi que du bois. Dès cinq ou six heures du matin, ils piochent dans les plaques chauves, les croutes desséchées, crèvent les abcès de détritus qui bossuaient le sol maladif où se hasardent timidement à fleurir, — parmi les antiques boites à sardines, les tessons de bouteilles et les grès d'eau de Pullna, — quelque coquelicot blême, quelque gauche marguerite en mal d'être effeuillée, quelques brins de pissenlit, un tournesol inquiet, vacillant sur sa haute tige. A huit heures, le casse-croûte ; du pain, du fromage, un demi setier de vin. Vers onze heures, le déjeuner. Les uns gagnent le marchand de vin, d'autres restent sur le chantier, où leur femme leur apporte la soupe; et la plupart font vite, pour s'affaler sur le sol, et dormir là quelques minutes d'un sommeil de pierre. Ils tâchent tout le reste du jour, s'humectant d'une eau tiédie d'un litre, à la régalade, pendant qu'au milieu des jurons et des coups de fouet


Midi; — la soupe.

des charretiers, les tombereaux emportent les mètres de gravats vers la décharge. Jusqu'au soir, les biceps roulant dans leurs bras cuivrés, courbant leur torse de brique cuite, ils s'enfoncent dans leur travail souterrain de taupes, sombre et silencieux : ils n'ont pas la romance du peintre, qui chante, suspendu, en badigeonnant une muraille; la blancheur de Pierrot des maçons; ni, autour d'eux, le flamboiement d'une forge, le rire sonore de la ferraille; ni le crépitement des insectes, le bruissement d'un ruisseau. Il ne répond, à leurs ahans rudes, que les plaintes étouffées de la terre déchirée, écorchée, saignante, toute nue au soleil...

* * *

Chaque année, ils viennent ainsi par les plaines où fleurissait encore de la marguerite, des boutons d'or et du coquelicot, où la chèvre maigre, à défaut

de cytise odorant, broutait les touffes des pavés et des murs, où du linge séchait sur des cordes, manque de haies, où des gamins enlevaient leurs cerfs-volants, dont bien souvent les queues de papillotes s'accrochaient aux fils du télégraphe, et pêle-mêle ils jettent aux tombereaux les grès d'eau de Pullna, les vieilles passoires rouillées, les marguerites vierges, mortes avant que d'avoir été effeuillées, les coquelicots, et les papiers gras de la charcuterie que des familles apportaient pour dîner sur l'herbe, le dimanche!

Alors, de la gaieté s'éparpillait, en hebdomadaires jupes blanches aux balançoires, tournait en robes de rayures criardes sur d'impassibles et frénétiques chevaux de bois, dans des musiques de romances, l'odeur d'ail des cervelas, la fumée du gros vin; la semaine.

Terrassiers italien et belge

on pouvait assister à d'authentiques couchants, tout à fait merveilleux, où les marguerites tendres et les tessons de bouteilles jouaient fort convenablement leurs roles. Les boites à sardines ne manquaient pas d'emplir leur fer-blanc de joyeux et généreux soleil. A présent, dans les énormes sillons, va germer la pierre livide des casernes, des halles, des mairies, des immeubles de six étages. Des tas de : « Défense sous peine d'amende... » s'installeront contre les murs. Au lieu du libre pissenlit, quelque square alignera ses acacias numérotés, son gazon en brosse, et le ciel sera vide de cerfs-volants, tandis que les terrassiers regagnent leur pays, avec, au bout d'un bâton sur l'épaule, leur pécule et leur linge, noués dans un mouchoir à carreaux...

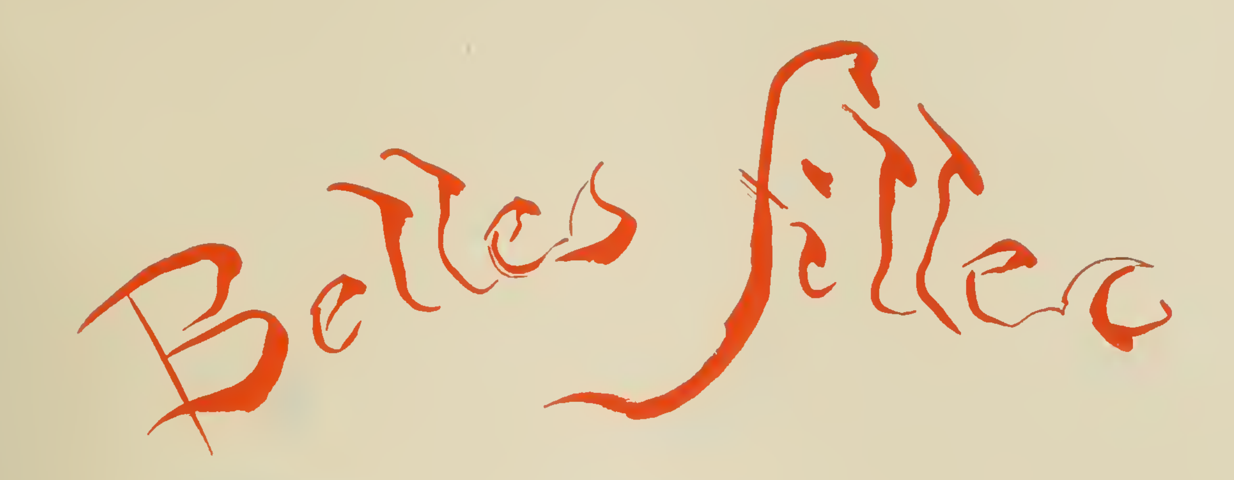
Jean Ajalbert





L. DE FOURCAUD

BELLES FILLES





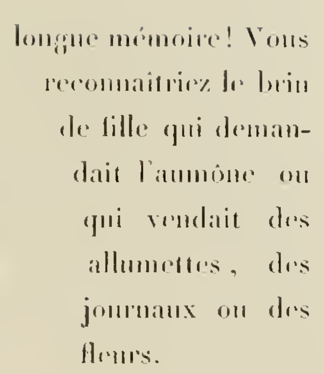
M de Marivaux, qui connut tout de l'*éternel féminin*, hors le mot qu'on n'avait pas inventé encore, a écrit cette tirade dont Beaumarchais s'est souvenu : « La vipère n'ôte que la vie. Femmes, vous nous ravissez notre raison, notre liberté, notre repos; vous nous ravissez à nous-mêmes et vous nous laissez vivre! Nous voilà-t-il pas des hommes en bel état après?

Des pauvres fous, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulsion, — des esclaves! Et à qui appartiennent ces esclaves? A des femmes. Et qu'est-ce que la femme? Pour la définir, il faudrait en avoir le secret. Nous pouvons aujourd'hui commencer la définition; je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde. » Il avait un terrible esprit, ce M. de Marivaux, qu'on prend si volontiers pour le berger Myrtil; et, lorsqu'il jetait sur le papier ce qu'on vient de lire, il exprimait, justement, une cruelle vérité. Si l'on a de la peine à se faire, vaille que vaille, une synthèse du Parisien, comment arriver nettement à croquer la Parisienne, cette traîtresse, cette charmeresse, cette conseillère de bien et de mal, qui nous aiguillonne de désirs, qui nous domine et de qui sortent toutes nos folies et la meilleure part de nos sagesses? Dans la vie, hélas! comme dans les romans, les comédies et les drames, toujours et partout, l'homme est une marionnette aux mains de la femme aimée. On se révolte, on jure ses grands dieux de ne plus s'abandonner. Bernique! La ficelle est de nouveau tirée, et nous gesticulons en vrais pantins que nous sommes. Inutile de nous plaindre : ce serait plainte perdue.

Voici une histoire devenue banale à force de s'être répétée. Vous vous heurtez, un beau soir ou un beau matin, sur le pavé de Paris, à quelque brin de fille, peu débarbouillée, nullement peignée, qui a de grands yeux dévorants dans un visage maigre et qui traîne ses haillons en vous vendant des fleurs, des allumettes ou des journaux, — à moins qu'elle ne demande l'aumône. Vous n'y prenez garde et vous passez. A deux ou trois ans de là, vous voici à une première de l'Opéra ou du Gymnase. Dans une loge en évidence une jeune femme se prélasse, ajustée superbement, faisant feu de tous ses diamants, jouant de l'éventail, écoutant la pièce d'une oreille, et de l'autre le madrigal que lui improvise son voisin. Elle vous fascine de sa beauté, elle vous éblouit de sa riche élégance. Dès que la toile tombe pour un entr'acte, votre lorgnette se tourne d'elle-même vers cette inconnue. A la sortie, vous l'apercevez qui fuit, relevant les flots de sa robe, emmitouflée de fourrures; ses gens l'attendent sous le péristyle, et son coupé s'ébranle au grand trot de l'attelage. Quelle est cette sirène? — Eh! que n'avez-vous plus



PARISIENNE DANS LA NEIGE.



longue mémoire! Vous reconnaîtriez le brin de fille qui demandait l'aumône ou qui vendait des allumettes, des journaux ou des fleurs.

Cette transformation est-elle possible? Il paraît. Presque subitement la quémandeuse au jupon déchiré a passé de la misère à une sorte de splendeur. Elle a pignon sur rue, laquais, chevaux, carrosses, courtisans, et le reste. L'esprit lui est venu avec la fortune, et la grâce avec la toilette. Personne ne faisait attention à elle; aujourd'hui elle affole tout Paris, — et elle se moque de tout Paris. Elle suppliait qu'on lui donnât quelques centimes, de quoi ne pas mourir de faim; elle fait, à présent, le tourment des millionnaires qui se ruinent pour ses beaux yeux, avec plaisir. Elle invente la mode : les honnêtes femmes adoptent la forme de ses chapeaux et la coupe de ses corsages; elles la rencontrent, au besoin, et sans trop d'ennui, chez le couturier ou chez la lingère. On voit sa photographie à mainte vitrine. Pour abréger, elle est une des puissances du jour. Voilà le triomphe du Parisianisme et la damnation des Parisiens.

Où a-t-elle pris son expérience? Où a-t-elle fait son apprentissage de séductrice? Mon Dieu! le hasard a voulu qu'on l'ait engagée, une fois, comme figurante, pour une féerie; ou bien elle est entrée dans un magasin de modes en qualité de trottin; ou encore elle a été distinguée par un baron Hulot qui

cheminait, en quête d'aventure. Peu importe! Un rien lui a suffi pour deviner ce qu'elle ignorait. Et puis, le miroir lui a été de bon conseil, — le miroir, ce confident et cet auxiliaire qui révèle, même aux laides, des secrets de beauté. Et puis, enfin, elle a causé, elle a écouté ses connaissances et les bruits de Paris. Et son éducation est faite.

Entrez dans son salon et dans le salon d'une duchesse. Quel étonnement! Ici et là, c'est la même société en hommes, les mêmes *gentlemen,* les mêmes financiers, les mêmes artistes. La demoiselle recrute bien ses adorateurs. Les hommes vont partout, ils jouissent d'immunités générales que les femmes finiront par s'assurer aussi, mais qu'elles n'ont pu conquérir encore. De leur existence, ils font deux parts, l'une pour les convenances, l'autre pour les fantaisies. On les verra le même soir, par exemple, au faubourg Saint-Germain, chez une douairière; au faubourg Saint-Honoré, chez un ambassadeur; à l'avenue de Villiers, chez un peintre, et, au boulevard Malesherbes, chez une belle fille à la mode. Peu de différence dans l'aspect des divers hôtels : la livrée change, le goût de l'ameublement est plus ou moins pur, mais le caractère de l'assistance est presque semblable, et le « comme il faut » convenu règne également, aux nuances près, chez Nana et chez l'ambassadrice. Si même Nana tient au théâtre, — ce qui n'a rien d'inouï, — et si elle a quelque renommée comme cantatrice légère ou diseuse de vers, elle trouve moyen de se faufiler dans le vrai monde, et Dieu sait, en ce cas, combien elle est entourée, adulée, choyée. Elle peut gagner, à ce jeu, le tortil ou la couronne à neuf perles. Aux premières, les reporters notent avec placidité que la belle mademoiselle Z... occupait telle loge, tout proche de celle où brillait la belle baronne Y... Demandez à un étranger laquelle il croit être madame Y... et laquelle mademoiselle Z... Il risquera fort de s'y tromper. Les « belles filles » se travaillent à être distinguées, les « belles dames » à ne point l'être. Les maîtresses veulent ressembler à des épouses; les épouses ont envie d'être prises pour des maîtresses. Je ne vous donne pas ces mœurs comme exemplaires; mais le diable m'emporte s'il n'en va pas ainsi!



LA BELLE ANNA.

Et ce n'est pas ma faute, après tout, si le rapprochement se fait tout seul entre les filles et les duchesses. En ces étrangetés s'accuse le scepticisme d'un siècle où l'on passe son temps à discuter sur toute chose au lieu d'agir, et où, à force de se raffiner, on perd le sentiment de la mesure et la notion du dégoût. Paris n'est pas, assurément, la plus dépravée des Babylones ; seulement, la dépravation y est plus apparente, pour la bonne raison que tout s'y recherche davantage et s'y éclaire mieux. A Londres, à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg, à Lisbonne, à Madrid, à Rome, dans toutes les capitales imaginables, il se commet, sans doute, autant de péchés, mais on le voit moins. Paris est le grand centre des belles manières; nos journaux sont lus jusqu'au bout du monde, et nous avons la mauvaise habitude de crier nos scandales sur les toits comme nous crions nos spectacles et la gloire de nos expositions. On a dit : « Le Français qui aime le mieux sa patrie ne manque jamais une occasion d'exalter les nations étrangères. » Il conviendrait d'ajouter qu'il n'est à son gré que chez lui, et qu'il voyage assez peu : pourtant, s'il surfait le mérite des autres, c'est par simple ouï-dire et par esprit de contradiction. Le vice n'est pas exclusivement parisien : il est international et universel. Ce qui est parisien, c'est le tour délicat que nous donnons à nos galanteries. Au complément, ne vous étonnez pas trop que toutes les catégories s'avoisinent et tendent à se confondre. Dès là qu'on se coudoie sur tous les terrains, c'est qu'il n'en est plus de réservés.

A la vente du mobilier et de la garde-robe d'une « professionnelle beauté »,

j'ai vu, récemment, un bonheur-du-jour adjugé à la très honnête femme d'un médecin très en vue. Le trait n'a-t-il pas son éloquence? Ce bonheur-du-jour avait dû contenir bien des légèretés, des scélératesses peut-être : elle n'était pas effarouchée de cette pensée. Au contraire, dans son for intérieur, j'ai quelque idée qu'elle était bien aise de posséder, elle, irréprochable mère de famille, un meuble un peu criminel. Mondaine ou demi-mondaine, on subit, en bien des points, les mêmes attirances. L'une va au sermon, l'autre reste dans son boudoir : toutes vont aux courses, au théâtre, chez le couturier, aux expositions; toutes ouvrent les yeux aux mêmes affriolements; toutes ont les mêmes curiosités. Celle-ci lit à la dérobée le graveleux roman de la veille; celle-là le lit à découvert. La première se laisse apercevoir dans une baignoire, à la pièce égrillarde qui fait courir tout Paris; la seconde est comme chez elle dans une avant-scène. Les gazettes du boulevard mettent tous et chacun au courant de ces manèges; les petites filles lisent les gazettes qui traînent sur les tables, les moralistes écrivent des satires, et le monde va comme il peut.

M. de Marivaux dont j'ai parlé tout à l'heure, et sous les auspices duquel j'ai commencé cette définition qui ne s'achèvera jamais, tâche à nous consoler de cette sorte : « Si l'on considérait les femmes d'un certain coté, dit-il, elles paraîtraient trop risibles pour avoir rien à démêler avec notre cœur ; elles cesseraient d'être aimables et ne seraient que nécessaires. » Mais c'est, précisément, sur cette nécessité que compte la « belle fille » de Paris, et elle ne souffre pas qu'on l'envisage de ce





certain côté dont s'inquiète l'auteur des *Fausses Confidences*. Elle a tant de caprices de tout ordre qu'on use son activité à les satisfaire. Elle déploie une habileté consommée à nous dérouter, une science fabuleuse à se fanfrelucher; elle cache sous les dehors d'une versatilité infinie une suite surprenante dans les idées. Son art naturel est de faire alterner des duretés incroyables et d'extraordinaires tendresses, des trahisons méditées et des dévouements subits. Elle a des nerfs toujours; elle a des entrailles quelquefois. C'est tour à tour une poupée qui devient femme et une femme qui se fait poupée. Pour une bagatelle, elle tombe à la bassesse, et elle traite en bagatelle une affaire de haute importance. Le patrimoine de son amant se trouve dilapidé par elle; il lui arrive de l'encourager à le rétablir. Elle a compromis l'honneur de son nom, elle lui crie : « Va te battre. » Elle l'a réduit au désespoir, et elle veillera de longues nuits à son chevet. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle pense, qu'elle le veuille ou non, se rapporte à un seul souci : étendre et fortifier son empire. Elle ignore ce qu'elle tentera dans cinq minutes, mais elle sait, seconde par seconde, où elle en est. On ne peut se passer d'elle : quel avantage pour régner! Ce qu'elle pardonne le moins, c'est une déception. Elle souhaite qu'on s'élève dans son entourage principalement pour s'élever. Je me rappelle la fin tragique d'un personnage haut placé à qui sa femme avait tenu ce langage : « S'il vous convient que je vous aime, prospérez et grandissez. Ne vous présentez jamais devant moi après un échec. » Le pauvre homme s'épuisa en efforts et fit prévaloir ses talents : elle eut quelques années de joie souveraine. Alors survinrent les disgrâces : il lutta; elle le bannit de sa présence. Un matin, le monde apprit avec stupeur que le malheureux était mort. Sa femme vous semble-t-elle odieuse? Elle l'était sans contredit, mais, au fond, elle n'avait fait que suivre, en l'exagérant, la logique de la « belle fille » de Paris : briller quand même et ne pas s'émouvoir du surplus.

L. de Fourcaud



FÉLICIEN CHAMPSAUR

LES CHIFFONNIERS

Les Chiffonniers.



De tous les êtres de nuit que niche Paris moderne, — filles, gommeux, chiffonniers, — ils ne sont pas, ces derniers, les moins curieux à observer, s'ils sont, cependant, les moins connus.

Le chiffonnier, vu au travers de la lorgnette du théâtre, dramatisé ou idéalisé par l'enflure boursouflée d'un style pompeusement romantique (tel

celui de M. Félix Pyat), n'est guère le chiffonnier. — Seul, dans la rue déserte, il passe, ayant en main sa lanterne, furetant de ci, de là. Autour de lui tout dort. Sur le pavé, sur le bitume, traînent des bouts de luxe. Il les ramasse, les jette en sa hotte et les emporte. A l'aube, en sa tanière, — comme le fauve, — il s'en retourne. Ses petits l'attendent.

Un peu de statistique; quelques détails.

D'après les papiers officiels, on compte soixante mille chiffonniers à Paris. Sur ce nombre, les trois quarts travaillent, aventureux : ce sont les « coureurs ». Douze mille sont « placiers ».

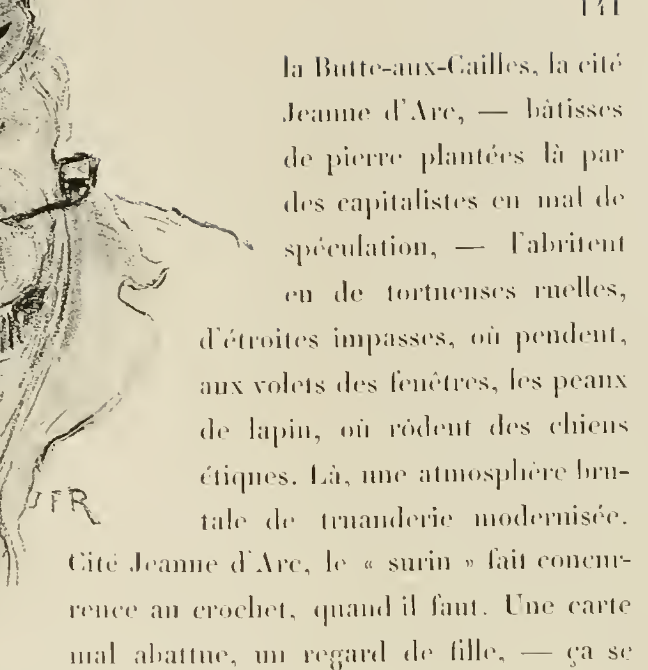
Le placier est au coureur ce que le négociant patenté est au camelot. Le placier ne besogne pas la nuit. Il sort au matin pour son habituelle tournée. Il a ses clients, et le bonjour des concierges, des domestiques. Dans la toilette des immeubles et du trottoir, il les aide souvent. En route dès sept heures en été, dès six en hiver, pour fourrager dans les vidées, il a vers neuf heures terminé ses visites.

Sur la rive droite, des coins de la plaine Clichy, de Levallois, de Saint-Ouen, la rue Damrémont, à Montmartre, appartiennent un peu au chiffonnier. Caricature macabre de propriétaire, il y construit des immeubles. Là, cote à cote, de distance en distance aussi, s'élèvent de petites baraques, parfois constructions et mélanges rudimentaires de platras, de lattes, de planches, de morceaux de tapis, de vieilles descentes de lit, de tringles de fer, de cercles de tonneaux, défaits et allongés, de détritus. Les toits, faits de loques cousues ensemble, claquent sous le vent. Une seule chambre, où sur le tas des ordures glanées les familles, pele-mele, filles et garçons, vivent, dorment ou aiment, en un grouillement. L'avril vêt, autour de ces ébauches de maisons, les terrains vagues et sales d'herbe maigre, fleurie çà et là de chardons et de pissenlits. Au milieu des huttes, un marchand de vin, un assommoir : l'odeur d'absinthe cabriole avec l'odeur des immondices.

Sur la rive gauche, le chiffonnier n'a plus cet aspect. La cité Doré,



LA BUTTE DES CHIFFONNIERS



la Butte-aux-Cailles, la cité Jeanne d'Arc, — bâtisses de pierre plantées là par des capitalistes en mal de spéculation, — l'abritent en de tortueuses ruelles, d'étroites impasses, où pendent, aux volets des fenêtres, les peaux de lapin, où rôdent des chiens étiques. Là, une atmosphère brutale de truanderie modernisée. Cité Jeanne d'Arc, le « surin » fait concurrence au crochet, quand il faut. Une carte mal abattue, un regard de fille, — ça se comprend, — et les couteaux au clair.

Le chiffonnier est plus famille sur la rive droite. L'après-midi du dimanche, il vient de partout un peu, de Clichy, de Levallois, de Montmartre, à la cité Marcadet, au bas des fortifications. Comme au village, — au soir des foires, — des couples s'avancent, lavés, peignés. Les gars sont en blouse, bleue ou blanche, en cravate rouge ou le cou nu; les femmes, en robe simplette ou ridiculement affublées de pouffs énormes, en cheveux, un filet retenant les nattes.

Ils se rassemblent, se reconnaissent, échangent des bonjours, des bécots. Des groupes se forment. On boit, on mange, on joue. Le loto, les billes, le pile ou face vont leur train et passionnent. — On s'amuse franchement.

Mais la nuit tombe. Ils se séparent, ces braves gens, s'éparpillent dans la brume. Et après, quelquefois, avoir dansé aux sons d'un accordéon lamentable et poussif, ils rentrent en leurs logis. Ils se désendimanchent alors, reprennent le vêtement horrible, la hotte, le crochet, la lanterne.

En route pour Paris, pour les moissons abondantes.

Les chiffonniers ont leur aristocratie.

L'un d'eux, placier aux Champs-Élysées, a, pour son industrie, un cheval et une voiture. Son fils est élève à l'École Monge. Le gain annuel de cet homme est de cinq à six mille francs. Il rend les pièces d'argent, fourchettes et cuillers — que jettent par distraction les gens de maison au tas des ordures. « Il rend l'argent. » Un autre, très vieux, n'a point « mangé » depuis quinze ans. Il vit en absorbant quotidiennement huit litres de vin, — sans compter les gouttes.



Un type étrange aussi, « la femme en culottes », qui vient de mourir. Propriétaire d'une impasse qu'elle habitait, elle louait à



CHEZ LE PÈRE LUNGLUMÉ. — MARCHAND DE CHIFFONS.

des confrères. Elle faisait rentrer ses loyers à coups de poing. Ils tombaient dru sur les réfractaires. Elle a amassé une belle fortune.

C'est là tout un peuple obscur qu'on ne voit pas, qui, — à certaines heures, où le reste des Parisiens sommeille, — sort de ses trous, de ses tanières. Des viveurs, hôtes des cabarets de nuit, coudoient parfois leurs silhouettes courbées, qui ont le « mannequin » sur le dos, dans la lueur incertaine des derniers becs de gaz et la pâle clarté du jour naissant.

On connaît la rencontre de M. de Camors avec l'un d'eux. — Camors a laissé choir un louis dans le ruisseau. Un chiffonnier est là ; il dit : « Ah! monsieur, ce qui tombe au fossé devrait être au soldat ! » — « Ramasse-le avec tes dents, répond Camors, et je te le donne. » L'homme hésite, couve d'un regard de haine les joyeux compagnons de Camors, et, s'agenouillant dans la fange, il saisit, avec ses dents, le louis.

Camors lui crie alors, comme honteux de cet avilissement imposé au misérable : « Hé! l'ami, veux-tu gagner cinq louis, maintenant? — Oui. — Donne-moi un soufflet ; ça te fera plaisir, à moi aussi ! » Et l'homme frappe, brutalement, enfiévré. Camors veut lui remettre l'argent promis : — « Garde, dit le chiffonnier, je suis payé ! » Et il s'éloigne.

La scène est jolie, si elle n'est pas vraie. Ils ne sont pas moins de soixante mille braves gens comme cela, à Paris, qui voudraient pouvoir en faire autant.



Félicien Champsaur

J. K. HUŸSMANS

LES HABITUÉS DE CAFÉ



Les Habitués de Café



CERTAINS breuvages présentent cette particularité qu'ils perdent leur saveur, leur goût, leur raison d'être, quand on les boit autre part que dans les cafés. Chez un ami, chez soi, ils

deviennent apocryphes, comme grossiers, presque choquants. Tels les apéritifs. — Tout homme, s'il n'est alcoolique, comprend qu'une absinthe, préparée dans une salle à manger, est sans plaisir pour la bouche, malséante et vide. Enlevés de leur nécessaire milieu, les dérivés de l'absinthe et de l'orange, les vermouts et les bitters blessent par la brutalité de leur saveur ardente et dure. Et qui dira cependant la liquide horreur de ces mixtures! — Servies dans de pâles guinguettes ou dans d'opulents cafés, ces boissons fleurent les plus redoutables des vénéfices. Aiguisée par de l'anisette, assouplie par de l'orgeat ou de la gomme, devenue plus débonnaire par la fonte du sucre, l'absinthe sent quand même les sels de cuivre, laisse au palais le goût d'un bouton de métal longuement sucé par un temps mou. Les amers semblent des extraits de chicotin, rehaussés de suc de coloquinte et chargés de fiel; les bitters rappellent des eaux de Botot ratées et rendues acerbes par des macérations de quassia et de suie; les malagas sont des sauces longtemps oubliées de pruneaux trop cuits; les madères et les vermouts sont des vins blancs croupis, des vinaigres traités à la gomme gutte et aromatisés par on ne sait quelle infâme décoction de plantes!

Et pourtant, ces apéritifs, qui coupent l'appétit, — tout homme dont ils gâtèrent l'estomac l'avoue, — s'imposent aux imprudents qui les dégustent, une fois, devant une table plate-formée de marbre. Fatalement, ces gens reviennent et bientôt absorbent, à la même heure, chaque jour, des corrosifs qu'ils pourraient cependant se procurer, de qualité moins pernicieuse, de prix plus bas, chez des marchands, et savourer, mieux assis, chez eux. Mais ils sont obsédés par la hantise du lieu public; c'est là que le mystère du café commence.

Parmi l'immense population de Paris, asservie, damnée par cette coutume, plusieurs catégories existent.

Les uns fréquentent régulièrement tel café, afin d'entretenir une clientèle qui s'y désaltère, d'amorcer des commandes ou d'apprêter avec d'autres habitués quelques-uns de ces spécieux larcins que la langue commerciale qualifie de « bonnes affaires ».

Les autres y vont pour satisfaire leur passion du jeu, poussent sur le vert morose d'un encombrant billard de bruyantes billes, remuent d'aigres dominos, de fracassants jackets, ou graissent, en se disputant, de silencieuses cartes.

D'autres fuient dans ces réunions les maussaderies d'un ménage où le dîner n'est jamais prêt, où la femme bougonne au-dessus d'un enfant qui crie.

D'autres viennent simplement pour s'ingurgiter les contenus variés de nombreux verres.

D'autres encore recherchent des personnes résignées sur lesquelles ils puissent déverser les bavardages politiques dont ils sont pleins.

D'autres enfin, célibataires, ne veulent point dépenser chez eux de l'huile, du charbon, un journal, et ils réalisent d'incertaines économies, en s'éternisant devant une consommation, à la saveur épuisée par des carafes d'eau.

Qui ne les connaît, ces habitués? Dans des livrées de café diverses, ce sont, plus ou moins riches, mais d'une indigence de cerveau semblable, les mêmes magasiniers échappés pour une heure ou deux de leurs boutiques, les mêmes négociants assermentés des estaminets voisins des boulevards, les mêmes courtiers ramassant d'analogues affaires derrière la Bourse, les mêmes journalistes en quête d'articles, les mêmes bohèmes à l'affût de crédit, les mêmes employés gorgés de plaintes; tous se cherchent dans la fumée en clignant les yeux, et le garçon qu'ils hèlent par son prénom s'enfuit. Ce sont des rires échappés de bouches poilues, des rires crevant des faces et soulevant des panses; ils fument, crachent entre leurs jambes, échangent des aperçus sans nouveauté entre deux parties de cartes. Une certaine cordialité défiante

se décèle entre gens d'un métier pareil; une sorte de politesse commerciale réglemente ce débraillé d'hommes, à l'aise, loin des femmes. Les coulissiers s'exceptent pourtant; pendant la bourse, ils entrent dans leurs cafés, ne disent ni bonjour ni bonsoir, ne se saluent même pas, causent à la cantonade, boivent une gorgée de boue verte et, sans même toucher de la main à leur chapeau, se bousculent et sortent sans fermer les portes.

L'attrait que le café exerce sur ce genre d'habitués s'explique, car il est composé de desseins en jeu, de besoin de lucre, de repos aviné, de joies bêtes. Mais en sus de ces habitués dont la psychologie est sans intérêt, dont la culture d'esprit est nulle, il en est d'autres sur lesquels l'influence despotique du café agit : des habitués riches ou de vie large, célibataires invaincus sans ménage à fuir, gens sobres exécrant le jeu, ne parlant point, lisant les journaux à peine. Ceux-là sont les amateurs désintéressés, les habitués qui aiment le café, en dehors de toute préoccupation, en dehors de tout profit, pour lui-même.

Cette clientèle se recrute parmi de vieilles gens, surtout parmi des savants et des artistes, voire même parmi des prêtres. Forcément les excentriques et les maniaques abondent dans cette petite caste d'individus réunis et s'isolant dans une passion unique. A les observer, ces habitués se regardent en dessous, sans désir de se connaître, mais ils ont la provisoire bienveillance des complices. Chacun d'eux a adopté une place qu'il ne quitte plus, et, d'un tacite accord, tous s'assoient devant leur table d'élection, se passent la carafe d'eau frappée et les journaux, et se saluent en souriant, puis se griment d'une mine rêche comme pour prévenir des appâts de politesse et des avances. Involontairement, ils regardent la pendule, constatent que le voisin d'ordinaire si exact est en retard, éprouvent un certain soulagement lorsqu'il arrive, une vague appréhension s'il ne vient pas. Ils s'y intéressent presque, non pour sa personne même, mais pour la place qu'elle occupe auprès d'eux, pour sa figure dont l'absence les contrarie, pour l'accessoire qu'elle est dans ce café, dont le milieu fait de mille détails se désagrège si l'un d'eux se modifie ou manque.



Parfois, alors que, pendant plusieurs jours et pour des motifs certainement impérieux, le voisin se dérobe, l'habitué se hasarde, quand il paye sa consommation, à demander au garçon de ses nouvelles — et si cet inconnu revient, il s'incline devant lui, puis se concentre, taisant le souci qu'allège ce retour, souhaité par tous.

Il va de soi que ce n'est ni dans les brasseries aux foules négligées et empuanties par de la fumée de pipe, ni dans les estaminets commerçants, ni dans les cafés de gala, que ces exceptionnels clients s'assemblent. Il leur faut, à eux, des cafés spéciaux, des cafés où survit la tenue surannée des anciens âges, des cafés où officient d'immuables garçons qui, à les fréquenter, se décolorent et se font même, par flatterie, plus vieux pour les mieux servir.

Et ces cafés d'aïeul, ces cafés immobiles dans le brouhaha d'un siècle, existent à Paris, sur la rive gauche de la Seine, dont certains quartiers exhalent un fleur clérical et intime, antique et doux. C'est sur la lisière de ce sixième arrondissement, peuplé de prêtres et de relieurs, d'imagiers religieux et de libraires, que ces habitués se recrutent et façonnent à leur image des estaminets où l'on ne joue pas, où l'on parle à peine, où l'on se comporte un peu comme dans un salon démodé de vieux veuf.

Le plus curieux, le plus typique d'eux tous est situé, non loin du quai, près d'un hospice. Maison séculaire tenant à des prix épicés un restaurant de fine chère dans un salon à panneaux blancs et or, tendus d'étoffe en damas vert, genre Empire, ce café étend une salle un peu sombre, propice aux yeux fatigués et, de même que la petite pièce où l'on mange, liserée de filets d'or sur fond blanc. Des glaces couvrent les murs, séparées entre elles par de minces colonnes plates, barrées de raies d'or. Des divans

de velours amarante usé bordent, derrière les tables de marbre, toute la salle.

Près d'un escalier en vis qui conduit au désert d'un étage toujours vide, sous un œil-de-bœuf, un comptoir en acajou orné de colonnes à chapiteaux de cuivre et d'une mythologie de secrétaire Empire, une Cérès de cuivre dans un char escorté de femmes vêtues d'étoffes à tubes et à plis et dansant sur un pied, les bras en l'air, est surmonté du livre courant des comptes au-dessus duquel, entre deux vases désargentés, une dame en noir aligne les identiques recettes que chaque jour apporte.

Au premier abord, ce café ne semble pas différent des bons vieux cercles de la province; mais sa clientèle qui est vieillotte et bizarre, et qui ne fleure ni le cancanage, ni le désœuvré mesquin d'une province, a déteint sur sa physionomie et marqué d'une particulière étampe la sénilité de ses pièces.

Des mœurs maintenant abolies s'y révèlent; les garçons chenus, blanchis sous de très anciens harnais, servent en silence, vous remercient du pourboire, vous mettent votre paletot, vous précèdent lorsque l'on sort, ouvrent et ferment la porte, en vous rendant grâce d'etre venu. Ces manières ne paraissent-elles pas étranges dans un temps où tous les garçons de café ne répondent pas aux appels ou hurlent *boum!* jonglent avec les carafes et les tasses, cabriolent avec les plateaux et les verres, et s'enfuient alors qu'on leur demande un journal?

De même que les garçons qui semblent plus vieux que leur âge, les bouteilles partout si tapageuses des liqueurs s'apprivoisent dans ce café, taisent leurs voyantes étiquettes, se vieillissent, sans tirer l'œil, sur la petite table où elles bivaquent.

Là seulement, réunies, se faisant valoir en un groupe non échelonné sur des étagères, elles font courtoisement ressortir leurs formes variées, presque féminines, quasi humaines : absinthes coiffées d'un capuchon d'argent et écartelées sur la poitrine de la croix de Genève, avec le nom de Pernod sur fond cobalt; amers Picon enveloppés comme les bonnes de chez Duval, de la gorge aux pieds, par le tablier blanc de leur étiquette; flacons de sirops

et de gommes aux cous bossués de glandes, au buste couvert par la serviette en couleur d'une petite affiche; nounous à bavettes de papier rouge et à grosses gorges, pleines de menthe verte; commères à bedons pour le curaçao;



gamines brunes et nues, fleuries d'une feuille de vigne au bas du ventre, garçonnes grandelettes, sans seins et sans hanches, réservées aux présomptueuses impostures des fines champagnes et des grands cognacs!

Et c'est dans ce milieu douillet, aux tons tranquilles, qu'il faut observer le véritable habitué dont j'ai parlé, l'homme qui va au café sans intérêt de jeu puisqu'on n'y joue pas, d'affaires, car aucun négociant ne le fréquente, sans

désir de conversation, car on n'y parle guère, sans même le besoin de pipes fumées, libre, car l'usage de la pipe y est interdit.

Très déserté le soir, il est de cinq à sept heures presque plein. Au fond, souvent, deux jeunes prêtres qui chuchotent en buvant un vermout noyé d'eau; parfois un autre plus âgé, aux vastes épaules, lit le *Correspondant* et prend des notes. Il est le voisin d'une tête socratique, avec un nez en as de trèfle, des moustaches en brosses à dents, grises, des yeux clairets, tamponnés, qui sautillent presque jeunes dans une face grenue, piquée de lentilles et de loupes, une face d'esclave, jaune, presque mongole. Obèse, flottant malgré son ventre dans une culotte tire-bouchonnée qui tombe, vêtu de vêtements fripés et gras, coiffé d'un claque terne dont on voit les ressorts, il s'affaisse sur la banquette, enlève d'une petite serviette en toile cirée un manuscrit asiatique, et, cassé en deux sur la table, tirant sur un porte-cigarette en plâtre imitant l'écume, il souffle, relève la tête, apprête longuement le bain de Barèges de son absinthe, boit une gorgée, grimace, remet de l'eau, remonte son pantalon, griffonne, avec un crayon dont il mouille le bout, sur les marges du manuscrit que ses doigts tapotent.

Et près de cet homme qui a le visage rentré d'un Polonais et qui doit être ou professeur ou répétiteur à l'École des sciences orientales voisine, jaillit d'une masse de cheveux blancs la tête d'un savant juif; avec sa barbe raide, en pointe, ses lunettes rondes, sa calotte de velours noir, on dirait, s'il portait la cravate blanche, d'un très vieux rabbin. Celui-là boit une tasse de café et rêve, sans bouger, les yeux déserts, pendant des heures; puis il ôte sa calotte, l'engouffre dans une immense poche, et, très poli, saluant très bas avec l'un de ces antiques chapeaux noirs qui s'évasent comme des pots d'enfants, il disparaît, pesant, toujours dans la rue, à gauche. Membre de l'une des sections scientifiques de l'Institut, il ne persécute point, ainsi que je le supposais, le texte reprisé du Talmud, mais il évoque sans doute, sur les murs blancs de la salle, une saltarelle de signes algébriques, décante, souriant, les nombres qui cavalcadent devant lui, en un mirage de pattes de mouche, les uns au-dessous des autres. Et au moment où il sort, apparaît

sur le seuil une tête porcine, un groin qui remue entre deux petits yeux rusés, au-dessus d'une vaste bouche aux larges lèvres, et entre un vieux homme à carrure bourguignonne, l'air bon enfant et narquois, gourmand et pingre. Celui-ci porte encore le col en gueule de brochet, la cravate blanche à trois tours, l'ancien goître, rattaché sur le devant par un tout petit nœud, et il arbore la redingote ancestrale, la redingote verte du portier. Il dépose soigneusement le parapluie rouge à bec-de-cane qu'il traîne par tous les temps et se fait servir le bitter spécial à la maison, le bitter pour exportation de la Hollande. Maître du droit féodal, inquisiteur des capitulaires et des coutumiers, ce jurisconsulte connu dans le monde des prêtres écrit dans les journaux religieux d'incommensurables articles, pieux et lourds. D'un geste méprisant, il repousse les feuilles que les garçons empressés apportent, se rentre la tête dans le cou, somnole ou rêve, en pianotant quelquefois de ses doigts spatulés le ballon de son verre. D'autres fois, avec un traducteur de Walter Scott, un petit homme grassouillet et grêlé dont le crâne est ecclésiastiquement bouclé de cheveux très blancs, il ergote, et son groin joyeusement s'effare, alors que l'autre, suçant un tout petit cigare, répond en baissant les yeux, d'un ton docte.

Çà et là quelques gens décorés et moins désuets lisant des journaux et des revues, buvant tous des bitters, puis, au fond du café, un inexplicable couple.

Un homme et une femme encore jeunes. L'homme, une figure d'officier — sorti du rang — tirée à droite par l'O majuscule d'un monocle; la femme, une bourgeoise sans emphase et sans flaflas, peut-être aimable. Aussitôt assis, l'homme déplie un rouleau, tire des dessins ou des gravures et longuement, en se tortillant la moustache, les regarde. Puis, un mot hésitant, très bas, à sa compagne qui les scrute et les replie; alors, sans plus parler, l'homme s'allonge, les jambes tendues, son chapeau noir, à bords plats, en pot à beurre, sur la tête, les mains dans les poches, et il fume une cigarette, les yeux au ciel, tandis que la femme verse de l'eau glacée dans les bitters. Ces gens sont-ils des collectionneurs ou des marchands? Mais s'ils achetaient et vendaient des dessins et des estampes, l'un des deux au moins garderait la

boutique, et comment admettre, d'autre part, des amateurs qui trouveraient tous les jours une aubaine? — Comme ils sont venus, sans bruit, ils partent, bras dessus, bras dessous, unis en un couple aimant, l'homme ruminant on ne sait quoi, la femme souriant d'un sourire vague.

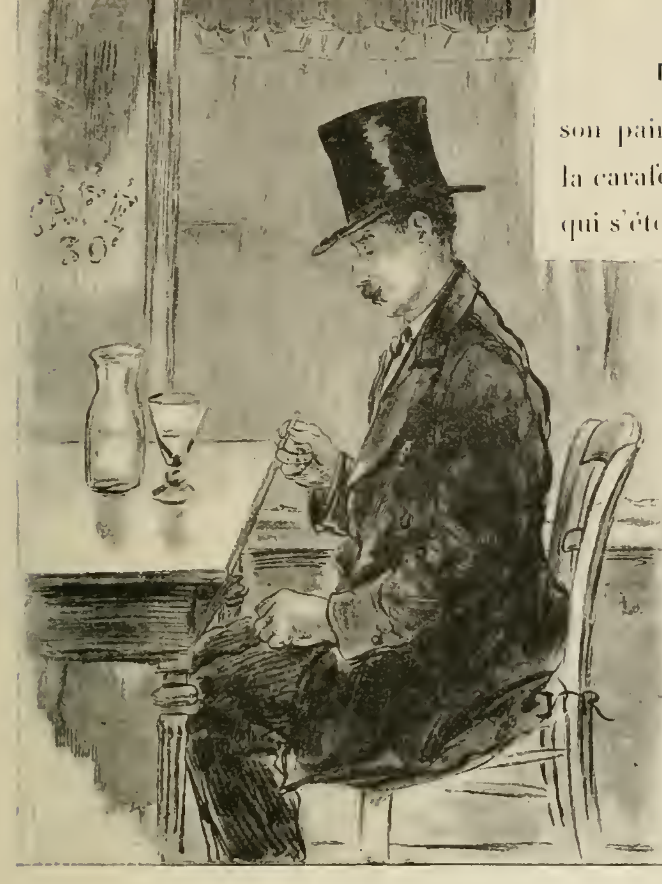
Tels les habitués de ce café, auxquels on peut adjoindre une sorte de pot à tabac, de gros Yankee muet qui s'absorbe dans les panaches de fumée déroulés du tronc d'arbre qu'il a en bouche; puis, devant une bouillie de vert-de-gris et de gomme, un paysagiste officier de la Légion d'honneur et dont le mince talent s'oublie; enfin, un homme plus jeune, pâle et sec, coiffé de cheveux couleur de poussière, en brosse, pourvu d'un nez en sabre turc, d'une barbe blonde, d'yeux qui, sous d'épais sourcils, explorent les voisins, tandis que ses maigres doigts roulent les machinales cigarettes qu'il allume.

L'an dernier, ce milieu placide s'attrista, sentit l'hospice, pua Bicêtre; un vieillard hémiplégique et gateux y était amené par une bonne qui le faisait asseoir, coupait du pain dans une tasse de café au lait, puis s'en allait et revenait chercher son maître, après une heure.

Ce malheureux était sinistre. Transporté par instants de silencieuses rages, il soulevait des tempêtes dans son café qu'il fouettait, en grognant, de ses mouillettes. Que venait-il faire là, lorsque, sans bouger, il aurait pu boire chez lui l'eau saumâtre d'un semblable bol? — Personne ne le sut. Il s'absenta, ne vint plus, et tous songèrent qu'il était mort.

Disparu aussi un type des plus bizarres, un petit homme, goutteux, la tête dans les épaules, vêtu, par tous les temps, d'un mac-farlane et coiffé d'un chapeau mou. Il avait une face barbue, surmontée d'un long crâne, qui semblait ciré au siccatif, des yeux aigus et en garde, une physionomie attentive et mauvaise. Il dînait dans la salle du restaurant, entre quatre heures et demie et cinq heures, et rentrait dans la pièce commune, en tenant un morceau de pain. On apportait alors une assiette blanche sur laquelle il posait son cigare, puis une tasse de café et une carafe.

Debout, arpentant le plancher d'un bout à l'autre, il dénouait sa cravate et déboutonnait son gilet. Il allait ensuite s'asseoir, goûtait le café, émiettait



son pain dedans, mangeait, vidait à mesure la carafe dans sa tasse, rallumait son cigare qui s'éteignait. Il réclamait enfin un verre et d'anciens journaux qu'il dépeçait en lanières avec lesquelles il essuyait ses doigts qu'il trempait dans l'eau. Les garçons l'appelaient « monsieur le comte », et subissaient en souriant ses rebuffades qu'il mâchonnait d'une voix zézayante, tout en faisant voyager sur son front la peau glissante, comme savonnée en dedans, de son crâne.

Ce vieillard débraillé, vêtu d'habits sordides, possédait quatre-vingt mille livres de rente et logeait dans un hôtel voisin, où ses exigences le faisaient haïr. Il était Italien, comte, avait été camérier secret du pape Pie IX, et exilé par le cardinal Antonelli; rentré en grâce, il est récemment parti pour Rome, où il a, sexagénaire et maniaque, épousé une jeune fille de dix-huit ans qu'il doit, ainsi que son mac-farlane, traîner dans les cafés.

Il a laissé ici comme une légende. Le très sénile garçon qui a si longtemps supporté ses acrimonies et ses frasques, perd toute solennité, rajeunit, s'éveille, lorsqu'il en parle.

En supposant que cet ancien diplomate fût à Paris, — le bruit en courait du moins, — l'un des plus effilés espions du Vatican, ce n'était certainement pas dans ce café qu'il pouvait surprendre de précieux secrets. Alors, pourquoi y venait-il? Mais pourquoi ces gens qu'il coudoyait, tous les jours, s'y attablaient-ils régulièrement aussi? L'appât d'un bitter roboratif, cordial, sûr, est insuffisant à expliquer cette coutume, d'autant que parmi ces habitués plusieurs ne savourent point les rechigneuses délices de cet amer rose.

Dans l'une de ses boutades rapportées par M. Bergerat, Théophile Gautier affirme que l'attrait du café est triple. — Il satisfait d'abord, disait-il, un besoin de vie publique et se substitue à la vie de famille dont on est las. — Puis le café est le temple du dieu Tabac, et c'est là que l'on fume bien, et non ailleurs. — Enfin, ajoutait-il, sa séduction n'est que le goût de l'abrutissement par la boisson.

Ces motifs me semblent seulement applicables à quelques pochards et à quelques sots. Ils sont, en tout cas, subsidiaires. L'attirance des foules sur certaines personnes peut se démontrer en effet, et l'horreur de la solitude existe; mais il n'en est pas du tabac comme de l'absinthe ou des vermouts; tout le monde fume une cigarette dans son logis et n'a nul besoin de l'odeur d'un estaminet pour la humer. Et parmi les habitués, combien sont des gens sobres et qui boivent sans s'abrutir, comme le veut Gautier!

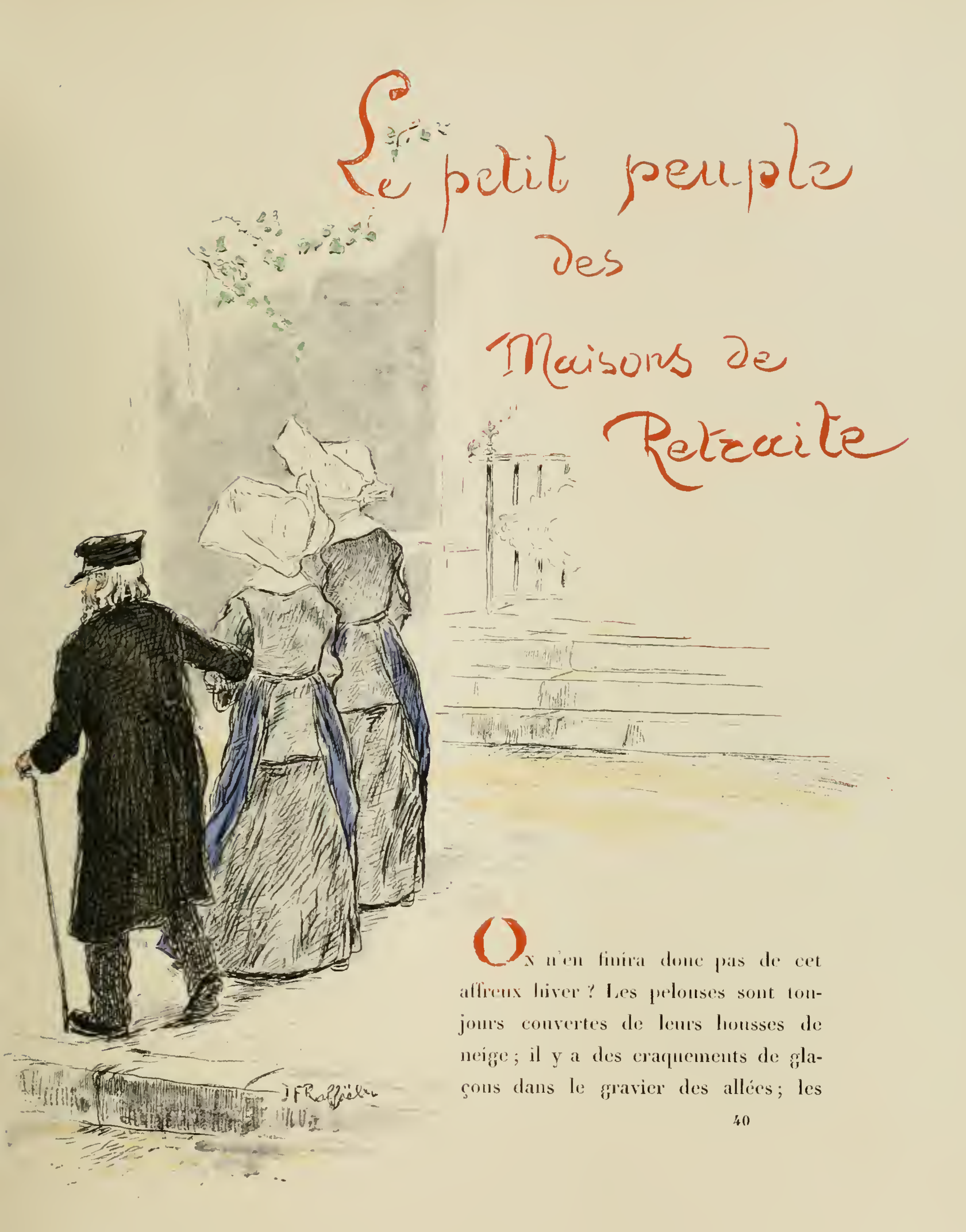
Le contraire serait peut-etre plus juste. L'habitué intelligent, instruit, savant, exceptionnel, j'en conviens, celui dont je parle et le seul qui soit intéressant, par sa culture meme, a besoin de se visiter, de s'asseoir en soi-même, de rester seul pendant quelques minutes, loin d'amis, s'il est célibataire; loin de sa femme, s'il est marié. Cette distraction de sa vie, il la savoure dans une atmosphère quiète, sur une berge propice, dans ce café mort. D'autre part, ces gens sont visiblement des gens très bien élevés, mais ils n'aiment pas le monde. Leur tenue et un certain laisser-aller le décèlent. La solution de l'énigme est peut-etre là. Ces habitués trouvent une sorte de salon, mais un salon ou l'on n'est pas forcé de s'habiller, de parler, de subir le bavardage exténuant des dames. Ils réalisent sans doute cet idéal de pouvoir rêvasser, voyager en repos, au loin, dans le tiède milieu d'une convenable compagnie muette.

J.-K. Huysmans



LOUIS MULLEM

LES PETITES GENS
DES MAISONS DE RETRAITE



Le petit peuple des Maisons de Retraite

On n'en finira donc pas de cet affreux hiver ? Les pelouses sont toujours couvertes de leurs housses de neige ; il y a des craquements de glaçons dans le gravier des allées ; les

grands batiments de l'asile, les jolis pavillons du directeur, du concierge et du jardinier restent tout barbouillés de buée grise sous le morne reflet des blancheurs ; les arbres tordent en fagots noirs leurs branchages furieux.

Et puis, il disparait si vite, ce peu de clarté qui traine sous les nues! Le crépuscule s'ombre déjà sur le coup de cinq heures, lorsque la cloche bat son brusque appel pour le diner. Quelques formes obscures, des dames, deux ou trois bonshommes se détachent alors de la torpeur de la chapelle, d'autres descendent de tous côtés les escaliers de pierre, et c'est un lent et muet glissement de spectres qui va, dans la nuit venante, sous les galeries vers le réfectoire.

Le cœur ne se serre-t-il pas à voir les vieux, allant ainsi disciplinés? Bah! cela n'est qu'une tristesse d'apparence, à cette minute de mauvaise saison et pour qui, sans savoir, regarderait du dehors par les grilles. Les frissons se dissipent dans l'heureuse tiédeur de la salle à manger ; l'éclat des gaz illumine une exquise propreté de nappes, de faïences et d'argenteries sur les petites tablées de dames ou de messieurs groupés par quatre; les causeries se lèvent au milieu de l'allée et venue bruyante des serviteurs; — et quel charme de gravité vierge, de gentillesse claustrale chez la bonne sœur, veillant à la distribution des parts !

Après le repas, c'est la veillée dans le salon de lecture et de jeu. Mais les tomes bien pensants dorment leur propre sommeil derrière les vitrines ; les dominos, le bésigue et les réussites ne sévissent qu'autour de peu d'abat-jour verts. Les parleries et colportages de médisances sont d'un bien autre attrait! Que d'observations piquantes chaque jour, combien de furtives idylles surprises dans les recoins ; combien d'attardés Philémon et Baucis ne demandant qu'à rééditer des semblants de Daphnis et Chloé ; combien de rougeurs ont trahi des émois d'âme sous les gothiques coiffes de tulle, que d'œillades d'incendie ont flambé sous les casquettes à visières !

L'arrivée de nouveaux pensionnaires apporte, entre temps, une puissante diversion au train-train. Quels sont-ils? Les curiosités brûlent ; les confidences sont astucieusement provoquées, l'histoire, très simple, est toujours la

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SUR LE BOUT DU BANC

même : la bonne femme ou le petit bourgeois, un morceau de capital arraché du commerce ou d'une retraite d'emploi semi-séculaire, juste de quoi payer la pension, sans même le supplément d'une chambre à part ! Que voulez-vous ? Le veuvage est venu, les enfants se sont mariés, et, malgré leur affection vraiment sincère, on subissait des abandons, on risquait d'être une gêne. On avait fait son temps, mieux valait se sacrifier ; oh ! ce sera triste !...

Erreur ! ce sera charmant. Bientôt on s'amorce à ce renouvellement d'existence ; on s'acoquine aux coteries, aux rivalités, aux haines qui sont les raisons passionnées de vivre. Détaché de famille, débarrassé des devoirs et contraintes professionnelles, on a la grisante sensation d'être enfin libre ; on ne se soucie plus des sorties ; on ressent comme une impatience quand viennent les jours graduellement plus espacés des visites de parents ; on veut défendre son présent tout jeune contre le passé mort...

L'été, du reste, a refait l'enchantement du jardin. Les soirées sont divines. On va s'égarer sans rhumes à des rendez-vous le long des ombres odorantes et semées d'étoiles ; on pourra rêver à la musique des feuilles, longuement assis sur les bancs, la main dans la main. C'est, alors, on ne sait quel cantique des cantiques, malicieusement retouché par Platon, un trop-plein de poésie

et de tendresse dans le silence des étreintes ; une éclosion enthousiaste de romans délicieusement vieillots que la jalousie et le commérage épient sous les arbres pleins d'un chuchotement d'histoires folles !...

Mais un autre carillon retentit. Voici le revers de la médaille : il faut rentrer se coucher, endurer la promiscuité du dortoir, encourir le péril des courants d'air, dissimuler avec peine les désastres séniles du déshabillé derrière un paravent, lutter pour dormir contre l'affreuse symphonie des ronflements et des catarrhes, se dire enfin que cette destinée, malgré les illusions du cœur, se poursuit bien pénible...

Allons ! ne vous plaignez pas trop, vous les petits rentiers tranquilles, vous le petit peuple des maisons de retraite, pourvu de loisirs et de sécurité. Il est tant d'autres vieux et vieilles fouettés par la misère à l'éternel travail ! Il leur faut hanter les bureaux de demandes et refus de secours, coudre en ville tout le long de toutes les heures, souillonner dans la tenue des petits ménages, pousser le chariot des quatre saisons, tomber au ramassage des ordures, à balayer, à mendier ; plus bas encore, s'offrir à de louches pratiques d'intermédiaires, et toujours à la cherche du pain quotidien, et toujours, fallut-il mourir demain, crever tout à l'heure, toujours cette affre si noire, si cruellement injuste chez les vieux : la peur de l'avenir...







VIEUX SOUVENIRS.



TABLE

DES

MATIÈRES





Achevé d'imprimer

PAR

E. PLON, NOURRIT ET Cie

le 15 avril 1889

ENCRES DE LA MAISON CH. LORILLEUX ET Cie




H·P
LABOR
IMPROBUS
OMNIA VINCIT





thènu









